

UN JUIF

Paul Jeanzé

BdT

LES BÂTISSEURS DU TEMPS

ISBN : 9798727054673

Cette œuvre est sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Pour le détail de cette licence, visiter le lien suivant : <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Les bâtisseurs du temps – Paul Jeanzé – 2024

www.paul-jeanze.fr
paul.jeanze@gmail.com

DU MÊME AUTEUR

ROMANS ET NOUVELLES

Monsieur Z (2014)
La bête à concours (2015)
Un Juif (2018)
Mauvaises nouvelles (2019)
La tête dans le guidon (2021)

POÉZIES

Cinq années quatre saisons
Printemps été (2014 – 2016)
Automne hiver (2017 – 2018)
Drôles d'idées (2019 – 2021)
Prélude à un monde composite (2023)

DIVERS

Notes de mémoire (2013 – 2022)

Si je savais, disait un jour Moshé de Kobryn, qu'après ma mort on dira au ciel : « Voilà un Juif », je n'aurais plus nulle inquiétude.

Les récits hassidiques – Martin Buber

Ce sont [...] les poètes, bien plus que les penseurs ou les érudits, qui représentent les chantres de l'âme d'Israël qu'étaient les lévites dans l'Israël biblique. Dans leur chant, tous peuvent se reconnaître, quelle que soit la spécificité de chacun.

Leçons sur la Torah – Léon Askénazi

Je me demande parfois si le Monde ne parle pas de moi un peu trop souvent : quand je m'asphyxie avec du gaz, quand je brûle à petit feu, et encore très récemment, quand je meurs bêtement en allant faire mes courses à l'épicerie du coin. Et pourtant, le Monde me connaît-il vraiment ?

Anonyme

Par un beau matin du mois d'août

En ce tout début de matinée, sans prêter la moindre attention au ciel limpide qui se préparait à accueillir les premiers rayons du soleil, l'homme ouvrit précipitamment les volets de la fenêtre qui donnait sur la rue. Au loin, il venait d'entendre le signal sonore, strident et répétitif, annonçant que le camion poubelle abordait la chaussée à reculons, comme si ce dernier hésitait à venir y prélever tous les détritiques que les habitants déversaient à longueur de journée dans de larges conteneurs prévus à cet effet. Au milieu du brouhaha, il perçut également les voix des hommes fluorescents qui, une fois leur tournée matinale à travers les rues désertes terminée, iraient consciencieusement tenter de sauver de la mort la pauvre boîte de conserve dégoulinante d'huile qu'il avait négligemment jetée la veille au soir dans le bac à ordures. Ce matin-là, si l'homme s'était souvenu de cet insignifiant détail, peut-être aurait-il été traversé par un léger sentiment de culpabilité ; mais, au grand dam de tous les fanatiques du recyclage qui de leur côté ne se salissaient jamais les mains, les innombrables petits événements qui bousculaient son quotidien et encombraient son esprit ne lui en donnèrent aucunement le temps. Dans la chambre toute proche, son garçon de deux ans avait lui aussi entendu le camion poubelle, et il s'agitait maintenant bruyamment dans son petit lit pour réclamer à son père le droit d'assister au spectacle ; et, comme si l'enfant avait déjà intériorisé le principe des vases communicants, à peine avait-il vu la benne se goinfrer des lourds sacs remplis de déchets humains, qu'aussitôt il prit conscience de son propre ventre affamé. Le père attentionné fit alors volte-face, passa rapidement devant la petite horloge qui donnait l'heure sans trop se soucier de la façon dont son propriétaire

allait bien pouvoir l'utiliser, et calcula qu'il n'avait plus que cinq minutes devant lui avant de quitter le domicile familial. Tous les matins, ce court intervalle de temps lui permettait de nourrir son fils, de l'installer ensuite sur le pot avant de lui débarbouiller le visage, pour enfin lui bâtir à la hâte un château en ruines à l'aide de quelques figures géométriques en bois, car il avait rarement le temps de construire un solide mur d'enceinte avec des tours d'angle qui auraient pu donner à son éphémère édifice, un aspect vaguement médiéval. Une fois l'ensemble de ces tâches réalisées, il lui restait généralement à peine une minute, une toute petite minute pendant laquelle il réussissait l'exploit d'ouvrir l'ensemble des volets de la maisonnée ; de finir son café froid tout en avalant les débris noircis d'une banane entamée la veille ; et enfin, de faire semblant de vérifier consciencieusement l'ensemble des affaires dont il avait besoin pour se rendre à son travail, même si rien de ce que contenait le cartable qu'il allait mettre en bandoulière n'avait vraiment d'importance, si ce n'était celle de lui donner un semblant de contenance.

Ce matin, inexplicablement, il n'eut pas son efficacité coutumière, et c'est l'humeur maussade qu'il quitta précipitamment sa maison sans avoir eu le temps ni de prendre son café ni de manger quoi que ce soit, pas même ce petit fruit qui n'était plus défendu bien au contraire, maintenant qu'il avait été rendu obligatoire par tout un tas de programmes de nutrition distillés à grands coups d'injonctions moralisantes dans l'inconscient alimentaire de toute une population. Un rapide baiser sur le front de sa femme et de son fils, et le voilà qui déjà filait à travers les rues en direction de la gare. Il était étonnant de le voir courir ainsi, obsédé à un point tel par l'heure de départ de son train, qu'il en oublia de jeter un œil attendri aux rues encore endormies, puis de saluer avec respect le soleil qui, dans son costume estival, dardait déjà généreusement les rares passants qui partaient travailler par ce beau matin du début du mois d'août. Le seuil de la gare franchi, et après avoir adressé une bordée d'injures à l'encontre des tourniquets qui avaient une nouvelle fois terminé leur rotation dans ses tibias, l'homme arriva enfin sur le quai, complètement essoufflé certes, mais avec la poignée de secondes d'avance qui d'ordinaire lui permettait de monter sans encombre dans son train. Hélas, sa course effrénée lui avait fait perdre une

grande partie de sa lucidité : il se trompa de quai, et le temps de comprendre son erreur, il assista impuissant au départ d'un train qui s'éloignait sans lui. Fortement contrarié par ce regrettable imprévu, l'homme parcourut le quai de long en large, attendant impatiemment que le convoi suivant fût mis en place ; il regardait sans cesse la montre accrochée à son poignet, comme si à chaque fois qu'il en consultait l'heure, il l'oubliait l'instant d'après. Un nouveau coup d'œil à sa montre et l'homme laissa éclater sa colère. Ce nouvel accès, proche de la fureur, était d'autant plus difficile à comprendre qu'il n'avait finalement qu'un quart d'heure à attendre pour pouvoir prendre le départ suivant ; et un quart d'heure, que cela pouvait-il bien représenter au regard de toute une existence ? L'infini vertigineux pour celui qui s'ennuyait ; un bien précieux pour celui dont c'était le seul moment de la journée pendant lequel il espérait avoir comme une vague impression de répit. Un quart d'heure, c'était le temps qu'il fallait pour découvrir une courte histoire de quelques pages. Un quart d'heure, c'était le temps qu'il fallait pour ensuite oublier cette insignifiante lecture...

« C'est un soleil joyeux, puissant, un soleil estival, qui s'est tout d'un coup mis à briller », déclama de façon impromptue notre homme devenu subitement jovial en regardant le train vide s'immobiliser sur le quai. Rasséréiné de pouvoir enfin s'installer à son aise dans le wagon désert, il sortit précautionneusement de son cartable un livre assez volumineux, que tentait de protéger sommairement un sac en plastique rouge. C'était un livre de Stefan Zweig, dans lequel étaient regroupées ses nouvelles rédigées avant qu'il ne disparût tragiquement au cœur de la tourmente de la Seconde Guerre Mondiale, dans son exil brésilien ; et c'est dans la moiteur d'un wagon et la solitude de cette belle matinée d'été, que l'homme ouvrit le livre au hasard (c'est en tout cas naïvement ce qu'il crut) et lut à haute voix les mots en gros caractères qui composaient le titre du texte qu'il s'apprêtait à découvrir : *Dans – la – neige*. Il partit alors d'un rire éclatant, un rire presque triomphant, avant de céder à l'euphorie, comme si en découvrant le nom de cette nouvelle qui contrastait de façon étonnante avec la chaleur qui se faisait de plus en plus pesante autour de lui, il venait de repérer un de ces multiples signes qui apportaient à son univers la cohérence nécessaire afin que celui-ci ne s'écroulât point. Pleinement détendu, et sans méfiance

aucune, car il s'aventurait dans l'univers de l'écrivain pour la première fois, le voyageur commença sa lecture.

*

Ami lecteur, avant de poursuivre ce récit, permettez à celui qui raconte cette histoire, de faire une pause dans sa narration. En effet, ce dernier va devoir vous abandonner quelques instants pour lire la nouvelle que s'apprêtait à découvrir notre homme, ne serait-ce que pour vous en faire, d'ici un petit quart d'heure, une rapide synthèse, même s'il aurait préféré laisser au voyageur le soin de vous proposer son propre résumé. Mais, vous le savez aussi bien que moi, le lecteur est souvent paresseux et bien peu curieux, et il se satisfera la plupart du temps du court paragraphe en italique rédigé à la hâte par le narrateur. Pourtant, ami lecteur, et pardonnez-moi d'insister, pendant le petit quart d'heure qui va suivre, prenez le temps d'interrompre la lecture de ce récit afin de pénétrer par vous-même dans l'intimité du texte de l'écrivain autrichien. Non seulement vous disposeriez d'informations complémentaires pouvant aider à une meilleure compréhension de l'histoire présente, mais vous pourriez également vous retrouver dans un état d'esprit proche de celui de notre voyageur. Oui, ami lecteur, si vous le souhaitez, vous pourriez vous-même vous imaginer à la place de notre homme, le livre ouvert sur vos genoux. Quant au narrateur, comment allait-il bien pouvoir organiser les méandres des pensées de tout ce petit monde ? Laissez donc, je vous prie, l'écrivain à ses secrets de fabrication.

Un quart d'heure est passé.

L'intrigue se déroule en Allemagne, près de la frontière polonaise, dans des temps que l'on jugera aujourd'hui très anciens. Un soir, au milieu de la neige et de l'hiver, la petite communauté juive de la ville s'apprête à célébrer Hanouka¹. La fête est de courte durée, car un mystérieux voyageur, sinistre annonciateur de mauvaise nouvelle, entre et leur indique que non loin de là, une bande organisée envoie les Juifs à la mort. Et pas plus tard que demain matin, et même peut-être dès cette nuit, le tourbillon mortel sera aux portes de leurs maisons, ne laissant alors pas d'autre choix

1 La fête des lumières

à la petite communauté que de s'enfuir dans la nuit et le froid. Hélas, ils ne purent aller bien loin, car cette nuit-là, l'ensemble des éléments se déchaînèrent, et s'ils purent échapper au déluge de feu qui déjà embrasait leurs foyers, il leur fut impossible de s'extraire de la tempête de neige qui vint pour toujours, après les avoir recroquevillés les uns contre les autres, les figer dans un éternel et blanc linceul.

*

De nouveau un signal sonore, désagréable, lugubre même, comme un long hurlement. Les portes du wagon venaient de se refermer. Lourdemment. Sa lecture tout juste terminée, l'homme remit précipitamment le livre dans le sac en plastique, comme pour l'asphyxier. L'euphorie avait été de courte durée, et c'était maintenant un violent orage qui grondait dans son esprit ; il ne pouvait exprimer que son dégoût pour ce peuple si faible qui se laissait piétiner sans mot dire à la moindre occasion. De nouveau, il fut submergé par la colère, la colère de voir le dieu des Juifs, ce dieu sadique qui les avait pourtant créés, leur envoyer la nature pour les anéantir avant même la main humaine. Après tout, songea-t-il pour tenter de se calmer, ces misérables Juifs ne méritaient-ils pas le sort qui leur avait toujours été réservé depuis la nuit des temps ? Pendant un court instant, il évita de pousser plus loin une réflexion qui lui aurait rapidement permis de conclure qu'il fût peut-être dommage, malgré certaines politiques d'extermination ambitieuses et extrêmement efficaces, qu'aucune n'ait jamais complètement réussi. Pourtant, car il était vain de croire que l'on pût interdire à l'homme de penser, il ne put s'empêcher d'envisager qu'une solution aussi radicale lui aurait sans doute simplifié la vie, comme elle lui aurait également évité de n'entendre parler que des Juifs cet été-là. En effet, depuis plus de trois semaines maintenant, pas un jour sans que fût porté à sa connaissance de longs reportages sur l'ignoble agression dont Israël se rendait coupable envers un de ses pacifiques voisins. Il était sidéré de constater que ce peuple, après avoir lui-même été persécuté et chassé de tous les coins du monde pendant des milliers d'années, en fût venu à agir de manière aussi détestable. Il trouvait ce comportement aussi intolérable qu'incompréhensible, surtout si l'on voulait bien se souvenir avec quelle générosité les Nations avaient

autorisé les Juifs à venir s'installer sur ce lopin de terre tout rabougri, ce lieu ruisselant de sang et de fiel pour lequel ils avaient bruyamment réclamé la restitution, avec comme unique argument l'interprétation fallacieuse de deux ou trois phrases issues d'un volumineux et antique bouquin rempli d'inepties. Quant à lui, il avait eu l'occasion de lire des livres très sérieux résumant les dernières avancées de sciences aussi prestigieuses que la sociologie et la psychologie, et il avait fait sien ce concept selon lequel les victimes se muaient inéluctablement en bourreaux ; ou encore, comment n'importe quel bon père de famille pouvait très bien faire le Bien le matin avant de se rendre à son travail, et se retrouver à faire le Mal le soir en rentrant chez lui.

Voilà comment notre homme, encouragé en cela par ses pieuses lectures, n'avait dès lors jamais cessé de poursuivre le noble idéal qu'il s'était fixé, à savoir toujours être du côté des opprimés. De surcroît, rien ne le rendait plus fier que de mettre en adéquation ses actes avec ses idées. C'était pour cette raison d'ailleurs, car seule la raison guidait notre homme, que pas plus tard qu'hier, il était allé manifester en faveur de ce pauvre peuple, si violemment opprimé par les Juifs. « Israël assassin ! » avait-il tout d'abord scandé, non sans une certaine retenue, avec quelques centaines d'autres indignés. Pendant le rassemblement, un jeune manifestant, plus hardi que les autres, s'était même risqué à un timide « Mort aux Juifs ! » ; un long silence gêné avait suivi, l'assemblée présente s'étant rendu compte que cela n'était pas nécessairement une mauvaise idée ; et cette idée de faire son petit bonhomme de chemin, tout doucement, tout naturellement, au fur et à mesure de la progression de la manifestation. Aussi, quand vint l'heure pour tous ces braves gens de se disperser et de rentrer tranquillement chez eux, plusieurs voix s'élevèrent pour lancer un nouveau mot d'ordre : « Tous au quartier juif ! »

« Tous au quartier juif ! », reprit en chœur la quasi-totalité d'une foule qui accueillit avec enthousiasme ce distrayant imprévu ; et c'est ainsi que, peu de temps après, des passants surpris virent arriver rue de la paix, non loin de la synagogue du même nom, une procession joyeuse et bigarrée au sein de laquelle fusèrent quelques moqueries bon enfant :

« C'est marrant d'avoir foutu une synagogue dans la rue la plus chère du Monopoly, non ?

— C'est pas un Juif qui a inventé le Monopoly d'ailleurs ?

— Rue de la paix pour des gens qui ne pensent qu'à faire la guerre, il n'y a pas un truc qui déconne ?

— Non mais attendez ! C'est pas vrai ça, regardez ! la police est déjà sur place et empêche l'accès au bâtiment ! Putain, même pas le temps de s'amuser un peu ! Pourtant, il y aurait de quoi faire, la synagogue est pleine à craquer ! D'ailleurs, ils n'ont pas l'air d'en mener bien large là-dedans ! Regarde-moi celui-là, avec ses bigoudis, sa barbiche ridicule et cette filasse blanche qui lui tombe le long de ses jambes ! Si ça se trouve, la bite qu'on lui a raccourcie à la naissance, elle doit pendouiller tout aussi lamentablement ! C'est vraiment un peuple de gonzesses ! Les hommes, même leur queue elle ressemble pas à la nôtre ! Putain, si je pouvais me faire une de ces salopes de Juive, je te jure que je lui ferais bien sucer la mienne ! Là, au moins, elle verrait vraiment ce que c'est qu'un homme, un vrai ! vu qu'elles n'ont le droit de s'enfiler qu'avec une autre poule mouillée de leur race ! Tu me diras, leur enculé de dieu, je suis certain qu'il ne leur donne même pas le droit de pomper une tige ! Tout juste celui de se reproduire pour envahir la surface de la terre ! Sans déconner, vous faites vraiment pitié à voir, bande de dégénérés consanguins ! Non mais regardez-vous, pauvres larves ! vous êtes là, pris au piège, terrés comme des animaux débiles, morts de trouille, et serrés les uns contre les autres. Que vous pouvez avoir l'air con, avec vos soucoupes vissées sur la tête ! Pas étonnant que cela donne envie de défoncer le crâne qui se trouve en dessous ! Quel dommage que certains vous considèrent aujourd'hui comme une espèce à protéger ! Ouais, sans la présence de toute cette flicaille, on vous transformerait vite fait bien fait en espèce en voie d'extinction ! »

Privée de son petit dessert surprise, se sentant si injustement frustrée, la foule qui était jusqu'à présent joyeuse, devint subitement furieuse ; et là, personne ne fit la fine bouche pour hurler « Mort aux Juifs ! » à pleins poumons. Notre homme, que nous avions un temps perdu au milieu de toute cette populace, se fit alors remarquer en mettant le feu à un drapeau blanc et bleu étoilé, drapeau qui immédiatement se consuma en laissant échapper dans l'air des

morceaux de tissu enflammés. « Mort aux Juifs ! » « Morts aux Juifs ! » grondait une foule qui, fait étrange, semblait maintenant beaucoup plus nombreuse qu'au début de la manifestation. Parmi cette multitude, il n'y eut pourtant personne pour remarquer les cendres incandescentes, rares vestiges du drapeau violenté, finir leur course dans le fond d'une poubelle qui immédiatement s'embrasa. Le vent qui passait par là, dans un souffle désinvolte, attisa des flammes qui se propagèrent promptement pour atteindre plusieurs véhicules garés le long du trottoir. Sous l'effet de la chaleur, leurs vitres gonflèrent, et tels de vulgaires ballons de baudruche, crevèrent et explosèrent dans une pluie de verre qui atteignit de nombreux manifestants et les blessa. « Ils nous balancent des projectiles les salauds ! Planquez-vous ! Ah ! les lâches, ils profitent de leur protection par les flics pour nous attaquer depuis leur synagogue ! Vous ne perdez rien pour attendre, sales porcs !

*

Le violent épisode qui suivit, à savoir l'affrontement entre les manifestants et les forces de l'ordre, mériterait que l'on s'y attarde, ou plutôt, il mériterait d'être relaté de façon absolument impartiale ; aussi, le narrateur préférera laisser au lecteur éclairé le soin de retracer lui-même le fil des événements, ce dernier disposant aujourd'hui de suffisamment de moyens pour appréhender de façon objective la réalité des choses. Ainsi, il aura certainement pu suivre en direct, par l'intermédiaire des téléphones portables des manifestants, ou par le truchement des caméras de la cohorte de journalistes qui se trouvaient présents sur les lieux au moment des faits, la manifestation dans ses moindres détails. Au pire, il lui aura fallu simplement patienter jusqu'au soir et regarder les journaux télévisés, pour apprendre que seulement quelques débordements avaient émaillé un rassemblement qui s'était globalement déroulé dans le calme et la dignité, et que seuls quelques cas isolés, qui d'ailleurs n'avaient rien à voir avec les pacifiques manifestants, s'étaient rendus coupables de rares incivilités sans conséquences.

C'est ainsi ami lecteur, entre la réalité et les histoires que l'on veut bien vous raconter, il y a souvent un peu d'exagération ; aussi espéré-je que vous saurez faire preuve d'indulgence à l'égard de

l'écrivain, et que vous lui pardonneriez ses excès, d'autant plus que vous ne pouvez ignorer que dans son métier, la concurrence est aujourd'hui extrêmement féroce. Pour attirer le chaland, et le narrateur de cette nouvelle est le premier à sincèrement le déplorer, la surenchère est devenue indispensable. Néanmoins, soyez certain qu'il essaye de ne pas en abuser plus que nécessaire ; c'est pourquoi il aura sciemment omis de signaler, alors qu'il regardait l'élégant présentateur négligemment accoudé sur une magnifique table en verre aux reflets bleutés lui narrer la manifestation de la veille avec un large sourire, qu'un texte tout de blanc vêtu défilait paresseusement dans le bas de l'écran : *Un homme, qui pourrait être l'auteur du coup de couteau qui a tué un père de famille dans la nuit de samedi à dimanche, s'est constitué prisonnier en milieu d'après-midi. Un premier individu est toujours en garde à vue depuis dimanche – Un automobiliste a tiré sur une voiture, tuant un couple et sa fille. Le suspect, arrêté dans la soirée, serait l'ex-conjoint de la fille décédée lors de la fusillade – Un homme tue sa femme et son fils avant de se donner la mort en se jetant du toit de sa maison – Plusieurs rixes entre candidats au passage vers l'étranger ont eu lieu ces derniers jours près d'une ville côtière. Le nombre de migrants explose dans la ville, créant des situations de conflit entre les différents groupes.* L'écrivain aussi est paresseux, et il songera parfois à ajouter quelques lignes sans le moindre effort, par exemple en recopiant sans scrupule quelques dépêches de la rubrique des faits divers. Certes, le procédé n'est guère élégant vous en conviendrez, mais une fois dissipée votre indignation légitime, n'oubliez pas de prendre le temps de la réflexion quant à son morbide contenu. Mais, laissons maintenant de côté cette ennuyeuse analyse de texte, et sans doute serait-il opportun de revenir à l'homme que nous avons laissé seul au milieu de la meute, à cet instant précis où le drapeau en flammes lui échappait des mains.

*

Sentant le danger arriver, l'homme s'esquiva prudemment peu avant les affrontements avec les forces de police, mais c'est néanmoins satisfait du devoir accompli, et surtout fier de sa résistance courageuse face à l'ordre établi et aux puissances de l'argent, qu'il rentra paisiblement chez lui, très tard dans la soirée ; il

prit le temps de border son fils et de l'embrasser tendrement, puis s'en alla sereinement retrouver sa femme dans le doux lit conjugal ; peut-être même avait-il fait l'amour avec celle-ci qui sait. Le lendemain, l'homme avait repris le chemin de son travail, certainement encore un peu perturbé par les événements de la veille, car il n'eut pas le temps de prendre son petit déjeuner ; de plus, il se trompa de quai pour prendre son train ; et, en attendant le départ du suivant, il lut *Dans la neige* de Stefan Zweig. Sans doute cela vous paraîtra-t-il peu vraisemblable, mais sachez cependant qu'il n'y avait aucune incohérence à crier « Mort aux Juifs » un jour, et à lire un écrivain juif le lendemain ; au contraire, c'était même là la meilleure preuve quant à la remarquable ouverture d'esprit de notre bon père de famille.

*

Après un court trajet en train, ce fut donc une silhouette sinistre qui pénétra en silence au cœur d'un imposant bâtiment, même s'il fallait bien reconnaître que l'endroit eût rendu morose le plus heureux des hommes. Avant de composer le code qui allait déverrouiller la lourde porte en fer amenant aux ascenseurs, l'homme devait traverser un porche sombre et étroit que s'efforçaient d'éclairer sans succès de minuscules néons bleus, et louvoyer, en sus des détritiques que le vent qui s'engouffrait en rafales livrait à eux-mêmes, entre des voitures plongeant à une vitesse excessive en direction d'un immense parc de stationnement souterrain. Une fois ce premier obstacle franchi, il devait ensuite insérer une carte magnétique dans un lecteur dont la fonction était de comptabiliser, à la minute près, le temps qu'il allait passer dans les locaux de la société ; puis composer un autre code, légèrement différent du premier (ce qui, au contraire du but recherché, provoquait régulièrement le blocage du système, les membres du personnel ayant tendance à confondre les deux séries de chiffres), afin que l'ascenseur voulût bien l'envoyer au douzième étage ; là, il passait une seconde carte magnétique devant un faisceau lumineux qui ouvrait deux lourdes portes battantes sur un immense couloir sans fenêtre qu'éblouissait de jour comme de nuit une lumière blanche et crue ; enfin, après avoir longé un interminable vestibule bordé de bureaux inoccupés, il prenait place en soupirant devant l'ordinateur

qui trônait au milieu d'une immense pièce aux couleurs crème située dans ce coin du bâtiment où l'on ne se rendait généralement que pour s'y perdre.

Cela faisait maintenant plus d'un an qu'il vivotait là, seul, avec comme mornes et uniques compagnons un haut vestiaire gris qui bâillait à longueur de journée, car la clef s'était depuis longtemps volatilisée, ainsi qu'une vieille armoire si peu sollicitée qu'elle accueillait en son sein plus d'étagères que de dossiers en cours de traitement. Sur sa table de travail, côtoyant une bouteille d'eau vide remplie de condensation et une boîte de trombones éventrée, sommeillaient deux pochettes cartonnées, très fines et légèrement poussiéreuses, derniers détails d'un bureau qui ne laissait aucun doute quant à l'inexorable déclin de son habitant. Depuis quelques mois en effet, il avait été mis sur la touche, lui qui depuis son arrivée dans le service financier de cette importante société de services avait pourtant toujours su se débrouiller afin que lui fussent réservés les dossiers les plus intéressants et les plus rémunérateurs. Et puis un jour, pour une raison qui aujourd'hui encore lui échappait, et qui certainement échappait également à ceux qui en avaient initié le processus, on avait commencé à l'oublier. De proche en proche, il était passé d'une vie professionnelle intense où les lourdes responsabilités qui lui étaient confiées le rassuraient quant à son importance et son utilité, à devoir aujourd'hui, pour tuer le temps et tromper l'ennui, passer des heures rivé sur son écran à errer dans les dédales de l'internet. Espérant peut-être ainsi conserver l'illusion que le Monde ne pût continuer de tourner sans lui, il s'était mis à tourner avec lui, quitte à en avoir le vertige : mois après mois, semaine après semaine, jour après jour, heure après heure, minute après minute, seconde après seconde, il parcourait inlassablement tous les plus importants sites qui diffusaient de l'information sur cet univers en perpétuelle effervescence : de l'information en continu ; de l'information à longueur de journée ; de l'information jusqu'au cœur de la nuit et à l'autre bout de la planète ; de l'information qui jamais ne s'arrêtait, pas même un court instant, ne serait-ce que pour donner le temps à ceux qui la diffusaient, de réfléchir quelques secondes quant à la provenance et à la pertinence de chacune des dépêches qui s'affichaient en continu sur les écrans. Remplir, encore et toujours, remplir... ; remplir, inonder constamment les cerveaux

d'informations dans le vacarme incessant des rotatives et le bourdonnement ininterrompu des disques durs.

*

Que parfois nous prenions le temps de nous arrêter quelques instants, de sortir la tête de nos écrans, de lever les mains de nos claviers, puis d'arrêter nos ordinateurs, afin que le bruit lancinant de la ventilation de ce dernier cesse de venir nous perturber. Cette seule action ne saurait être suffisante, car perdurera encore le vacarme des portes qui claquent, et nous parviendront toujours au loin les conversations de nos collègues. Il nous faudra alors fermer précautionneusement la porte de notre bureau, et avant de retourner nous asseoir, de stopper la climatisation pour qu'enfin il parvienne jusqu'à nous, le silence...

...

...

L'entendez-vous maintenant ? Entendez-vous le silence ? ... Non ? Vous me dites que vous n'entendez rien ! Comment ça vous n'entendez rien ? ... Peur ? Vous avez peur ? Mais comment pouvez-vous avoir peur ? Et de quoi ? Vous êtes protégé d'un côté des incendies par une lourde porte coupe-feu, et de l'autre de vos bouffées d'angoisse par des vitres en triple épaisseur que jamais vous ne seriez capable d'ouvrir si soudainement, il vous prenait l'envie de vous jeter par la fenêtre. Dans un environnement si sécurisé, de quoi pourriez-vous avoir peur ? ... Du vide ? Vous n'entendez pas le silence, mais seulement le néant d'un univers vide qui vient à vous pour vous engloutir ? Que votre réaction me semble bien étrange, c'est pourtant si beau à écouter le silence. Essayez encore une fois, acceptez sa reposante compagnie...

...

Non, toujours pas ? Votre réaction est vraiment très étrange. Enfin, puisque vous me semblez complètement perdu en sa présence, ou en son absence, je ne saurais dire, sans doute serait-il effectivement préférable que le tumulte du Monde revienne vous

visiter.

C'est fait ? Votre ordinateur est-il de nouveau allumé ? Le bourdonnement familier a-t-il repris ? Vous sentez-vous mieux ? Parfait, vous pouvez maintenant oublier cette brève interruption ; vous pouvez reprendre votre navigation sur les vagues du réseau planétaire, et vous laisser bercer par toute cette humanité assourdissante.

*

Rassuré par le doux vrombissement de l'ordinateur, notre homme se consacra à sa routine journalière : il commençait généralement par consulter la version électronique d'un grand quotidien national ; et, paniqué par l'ampleur des terribles nouvelles qu'il découvrait, surtout quand elles étaient agrémentées de photos sanguinolentes qui exacerbaient son émotivité, il s'efforçait ensuite de se détendre en parcourant l'actualité sportive, même si là également, il s'était bien rendu compte que les images floues de chutes spectaculaires et de blessures graves prenaient progressivement l'ascendant sur les longs récits relatant avec talent tel événement d'importance. Puis, lorsque les regrets et la mélancolie le submergeaient – car souvent il repensait à ses jeunes années ; ces années pendant lesquelles il avait eu les capacités physiques pour devenir lui-même un grand champion ; ces années où ce rêve s'était pourtant rapidement évaporé dans l'ivresse des bars – il butinait au hasard sur la toile tel un maladroit bourdon perdu au milieu d'un champ de fleurs fanées. Une fois la triste et bucolique métaphore envolée, il reprenait courage un court instant, partant de nouveau à l'assaut de l'actualité de la planète avec le secret espoir de se sentir transporté au milieu des événements qu'il lisait ; parfois, il se risquait même à s'aventurer sur le rivage d'un site inconnu, mais l'effort d'une telle démarche lui était devenu si insupportable, qu'il revenait invariablement à son petit univers familier, et ce jusqu'au moment où sa matinée enfin se terminait sans que jamais son esprit n'eût réussi à vraiment s'évader. Là, il patientait encore de longues minutes, attendant d'être certain que le restaurant d'entreprise se fût presque entièrement vidé de ses convives pour n'avoir personne à y croiser ; puis, de retour dans son bureau après un repas vite avalé, il fermait

les yeux avant d'entamer une lente et pénible digestion avachi dans son fauteuil, parcourant de façon fragmentaire la multitude de commentaires qui s'accumulaient à la fin des articles consultés au cours de la matinée. Il était parfois tenté de partager ses propres réflexions, mais il devait se rendre à cette triste évidence : il était bien rare qu'il eût une opinion sur quelque sujet que ce soit ; alors, perturbé par une lecture qui n'avait comme seule conséquence que d'exacerber les nombreux travers inhérents à l'espèce humaine, il finissait par se convaincre, non sans une certaine clairvoyance, qu'il était finalement préférable qu'il n'eût rien à ajouter au malheur du monde. Terriblement las, il se levait péniblement et marchait machinalement en direction de la porte en se demandant s'il devait laisser celle-ci ouverte ou fermée : il la regardait pendant une longue minute, et sans avoir été capable de prendre la moindre décision, il retournait s'asseoir en soupirant pour reproduire à l'identique l'après-midi, le scénario de la matinée écoulée. Parfois, le déroulement mécanique de son existence s'interrompait, lorsque quelqu'un venait à s'arrêter devant son bureau pour lui demander son chemin. En un éclair, il retrouvait immédiatement le rôle qu'il avait si bien tenu au temps béni de ses succès : il prenait un air soucieux, faisait mine de s'extraire difficilement du cas compliqué qu'il était en train de traiter, et tout en adressant son plus beau sourire au visiteur égaré, il lui indiquait très courtoisement le chemin à suivre pour parvenir à destination ; et, à peine avait-il été remercié par son interlocuteur, qu'il faisait mine de replonger avec le plus grand sérieux dans les méandres de ses pensées et d'un travail qui ne pouvaient en aucun cas souffrir d'une pause trop importante.

*

Par ce beau matin du mois d'août, l'homme s'était donc installé face à son bureau et s'apprêtait à vivre sa journée de la même façon que les jours précédents. Pourtant, un observateur attentif aurait certainement remarqué que ce matin-là, une respiration saccadée avait remplacé le long soupir qui d'ordinaire l'accompagnait lorsqu'il prenait place dans son fauteuil ; et à cet observateur qui s'interrogeait, le narrateur aurait pu rappeler les événements qui avaient désorganisé son début de journée : notre homme n'avait pas eu le temps de déjeuner ; il avait ensuite raté son

train ; puis avait lu un texte qui l'avait passablement énervé, cet enchaînement expliquant ainsi son humeur exécrationnelle. D'ailleurs, l'homme sentait bien que le déroulement de cette journée lui échappait, qu'elle ne suivait pas le même chemin que d'habitude, ce chemin qu'il avait pourtant consciencieusement creusé jour après jour au point d'emprunter une tranchée au fond de laquelle il ne voyait plus le ciel par-delà ses rebords.

Afin de retrouver au plus vite un semblant de sécurité, notre homme mit en route sans tarder son ordinateur, et s'abîma dans la lecture des actualités ; il ignorait à cet instant combien ce petit geste anodin allait le conduire bien loin de son talus, par le truchement de vires dangereuses et escarpées, à quelques pas du vide.

*

Les envoyés spéciaux qui lui permettaient de vivre depuis près d'un mois l'agression d'Israël au cœur même du territoire outragé, à la différence notable que lui ne courait aucun danger, faisaient état ce matin-là d'une nuit de combats meurtriers sans précédent, et ce avec force détails et autres images insoutenables. Alors que ces reportages n'avaient pour objectif que d'informer les honnêtes citoyens, il advint qu'ils provoquèrent chez notre homme une vive compassion. Il ne fut d'ailleurs pas le seul à réagir ainsi, car il put lire, en marge de l'article de presse, qu'une manifestation en faveur du peuple meurtri était organisée le jour même, vers midi, non loin du quartier d'affaires où il travaillait. Chose étonnante, alors que jamais il ne se défaisait de son insipide quotidien, l'idée de s'absenter pour se rendre à cette manifestation lui traversa immédiatement l'esprit. Dans un nouveau moment d'euphorie, mais également avec l'enivrante impression d'être enfin au cœur de l'actualité brûlante qui occupait l'ensemble de l'humanité, il commença à fébrilement étudier son déplacement vers le lieu du rassemblement. Sa matinée fut dès lors chaotique : il fut en proie à de telles bouffées de chaleur qu'il s'agitait frénétiquement sur sa chaise en tenant des propos décousus, à un point tel que les personnes qui s'étaient perdues dans cette partie du bâtiment, et qui ne purent à aucun moment attirer son attention afin qu'il leur indiquât la sortie, s'en inquiétèrent et vinrent à en informer le service du personnel.

Voilà comment, peu avant midi, alors qu'il était sur le point de quitter son poste pour rejoindre la manifestation, il reçut un appel téléphonique qui le déstabilisa : « Bonjour monsieur J., excusez-moi de vous prévenir si tardivement, mais le responsable du personnel souhaiterait vous recevoir. Il vous attend dans son bureau vers 14 h. Au revoir, monsieur J. »

Il y a encore peu de temps, il aurait accueilli la nouvelle avec satisfaction, étant certain d'obtenir à l'issue du rendez-vous, soit une promotion, soit de nouvelles responsabilités ; mais, au vu des circonstances actuelles, il se demandait quelle mauvaise nouvelle allait bien pouvoir lui être annoncée, car il ne cessait d'être terrorisé qu'un jour il pût purement et simplement être congédié. Depuis qu'il n'était plus utile à personne dans cette entreprise, il vivait en permanence avec cette angoisse, car il n'ignorait pas que tôt ou tard, même l'entreprise la plus humaine qui soit ne continuerait pas à rémunérer un de ses employés sans en tirer le moindre bénéfice. Il savait pertinemment que ce moment arriverait, et ce même s'il avait toujours pris soin de bien courber le dos, de ne jamais se révolter, espérant ainsi que ce lâche comportement lui apporterait paix et tranquillité le plus longtemps possible. Oubliant aussitôt la frustration de ne pouvoir se rendre à la manifestation, tant il était maintenant préoccupé par le rendez-vous de l'après-midi, il alla anxieusement vérifier dans l'organigramme de la société le numéro du bureau du responsable des ressources humaines, notant non sans quelque inquiétude qu'il commençait maintenant à ne plus se souvenir de ce genre de petits détails qu'hier encore il maîtrisait parfaitement. Il consultait nerveusement la liste des employés quand soudain, en lisant le nom du responsable du personnel, il eut une révélation, une révélation incroyable, une révélation qui le ramena brutalement dans un univers logique et cohérent.

G-O-L-D-B-E-R-G. En épongeant un front tremblant où perlaient de grosses gouttes de sueur, il se demanda comment il avait fait pour ne pas le remarquer plus tôt. *Goldberg*, le responsable des ressources humaines s'appelait *Goldberg*. *Goldberg*. *Goldberg*. Une fois, deux fois, trois fois il répéta ce patronyme à voix haute, jusqu'à finir par le hurler : GOLDBERG ! Le responsable des ressources humaines était un Juif, un salaud de Juif qui voulait lui faire la peau.

Oui, c'était ça. Il s'en souvenait maintenant. Celui-ci avait pris ses fonctions il y avait un an, au moment même où il avait commencé à ne plus être considéré. La coïncidence était frappante. Évidente. La vérité avait toujours été là, sous ses yeux, mais il lui avait fallu pourtant attendre une année avant de s'en apercevoir... Bon sang ! pourquoi lui en voulait-on ainsi ? Peut-être... peut-être que ce petit israélite de rien du tout l'avait entendu raconter une blague salace mais innocente sur les Juifs, une histoire de nez crochu ou de gaz hilarant, un midi au restaurant de la société ? Et ce pauvre type, ce nabot avec son misérable petit pouvoir, en aurait certainement fait une affaire personnelle pour la simple raison qu'il n'avait aucun humour ! Pendant près d'une heure, il essaya de se remémorer d'autres situations pendant lesquelles il aurait pu se faire piéger par ce sale petit con. Il était dans une rage telle qu'il en oublia d'aller manger, et lorsque son estomac commença à franchement le tirailler, l'heure était passée et le restaurant fermé depuis longtemps. De plus, il commençait à être sujet à de violents maux de tête. Tout ceci ajouté à l'étouffante chaleur extérieure contrastant avec le froid glacial soufflé par la climatisation de son bureau, et il fut bientôt pris de nausées au point de devoir se précipiter aux toilettes dans une démarche chancelante. Ce fut avec le visage livide qu'il s'accouda aux urinoirs, sous le regard inquiet d'un collègue qui lui demanda s'il se sentait bien. Ignorant la question, mais peut-être ne l'avait-il simplement pas entendue, il tordit le cou et un visage traversé par les convulsions pour tenter d'apercevoir le bas-ventre de son voisin pardessus les urinoirs, voisin qui bégaya immédiatement quelques mots d'excuse avant de sortir précipitamment des sanitaires. « Encore un Juif ! », en conclut-il. Il en était certain, cet avorton à lunettes qui pissait à côté de lui était un autre Juif infiltré dans la société, et qui ne voulait surtout pas que cela se sache. « Parce que sinon, pourquoi aurait-il vidé si rapidement les lieux ? hein, pourquoi ? Il avait été pris de panique au moment où j'allais découvrir qu'il était circoncis, c'était évident ! » s'exclama-t-il, complètement halluciné. À bout de force, il sortit des toilettes ; il avait maintenant la tête dans un étau ; la douleur était telle qu'il voyait parfois des taches blanches lui passer devant les yeux.

De sa rencontre avec le responsable des ressources humaines, il n'eut presque aucun souvenir ; il se rappela à peine qu'à la fin de

l'entretien, ce dernier, d'un air compatissant, lui avait conseillé de rentrer chez lui et de consulter un médecin afin qu'il lui accordât un peu de repos. « Rentrer chez moi, jamais ! » s'était-il entendu grommeler. « Une fois que j'aurai le dos tourné, toi et ton petit copain en profitez pour me licencier, pour la simple raison que j'ai mis à jour votre véritable identité ! Je suis même certain que d'autres Juifs se cachent dans cette boîte, notamment la secrétaire du troisième, celle qui a une coupe au carré bien sage et une longue jupe plissée » ânonna-t-il en retournant dans son bureau où fou de rage, il apprit que la manifestation de l'après-midi avait finalement été interdite. « Encore un coup de la juiverie internationale ! Elle est partout ; même au plus haut sommet de l'État ! » éructa-t-il en frappant sur des vitres qui ne bronchèrent pas malgré la violence du choc. Au milieu de la tempête qui agitait son cerveau, il eut un court et singulier sursaut de lucidité, sursaut pendant lequel il eut juste le temps de remarquer deux commentaires étranges, voire irréels, au milieu du torrent de haine qui suivait la dépêche de l'interdiction : il y avait, parmi tous ces gens qui s'insultaient, le commentaire d'un poète, terrorisé de penser que jamais il ne serait lu, et celui d'un cadre qu'il identifiait comme étant assez jeune, visiblement englué dans le monde chimérique des jeux en ligne, et qui s'extasiait devant la beauté des rimes du poète inconnu. Devant cette vision apocalyptique du Monde, et parce que son mal de tête devenait absolument insupportable, il se résolut néanmoins, malgré la terrible peur de ce que pourrait maintenant lui réserver le lendemain, à écourter sa journée de travail afin de rentrer plus tôt chez lui. Tel un fantôme, il se rendit à la gare sans prêter attention aux horaires qui défilaient sur les écrans bleu pâle, se laissa emporter par les escaliers roulants avant de s'installer dans le train qui était à quai. À peine assis, il plongea dans un profond sommeil, et ne dut son réveil, plus tard dans la soirée, qu'à l'agent de sécurité qui, tapant sans ménagement sur son épaule, lui signifia qu'il devait maintenant descendre avant que le train ne fût aiguillé vers son dépôt. La nuit était tombée depuis longtemps, et si sa tête lui faisait toujours atrocement mal, une colère froide et maîtrisée enveloppait maintenant tout son être. Tel un automate que l'on aurait remonté au cran le plus haut, il se mit debout prestement, salua un agent de sécurité surpris par sa vitesse de réaction et ses gestes saccadés, puis quitta rapidement la gare en enjambant adroitement les tourniquets.

*

Quand il arriva devant son domicile, il fut pris d'un léger vertige ; il marqua alors un bref temps d'arrêt, retrouva sa froide contenance avant d'ouvrir sans ménagement la porte de la maisonnée. Il avait à peine franchi le seuil de son foyer, qu'une femme en pleurs, oscillant entre le soulagement et les reproches, se précipita vers lui : « mais où donc étais-tu passé mon Judas ? Ne te voyant arriver, et n'arrivant pas à te joindre, la nourrice m'a téléphoné et j'ai dû partir à la hâte chercher Zacharie alors que je présidais une importante réunion ! Depuis, je me fais un sang d'encre mon amour, un sang d'encre ! Que se passe-t-il mon Judas, que se passe-t-il ? » L'homme repoussa alors sa femme sans ménagement, et d'une voix blanche lui dit : « laisse-moi, Esther, laisse-moi tranquille », avant d'être aussitôt saisi par un rire hystérique. La saisissant par les cheveux, il la gifla si violemment que sa tête vint heurter une armoire ; la femme s'écroula alors sur le sol, où elle resta allongée, inconsciente. Apeuré par le bruit, l'enfant qu'elle venait de mettre au lit dans la chambre voisine commença à pleurnicher doucement. « Oui, même dans ma propre famille, des Juifs ! Les Juifs ont réussi à infiltrer mon propre domicile. Il va falloir mettre un terme à cette invasion, là, tout de suite, sans traîner... » articula-t-il avec difficulté en même temps qu'il déboutonnait son pantalon. Passant immédiatement à l'acte, il viola brutalement la femme qui gisait inerte sur le plancher, puis la noya dans la baignoire. Il assomma ensuite à l'aide d'un petit marteau, le gosse qui se débattit à peine dans ses mains, avant de le glisser dans un grand sac en plastique opaque qu'il balança sans ménagement dans le large bac à ordures qui somnolait au fond de la cour. Puis, au lieu de s'en aller dans sa chambre dormir du sommeil du juste, il grimpa de façon acrobatique sur le toit de sa maison en passant par le balcon, et les mains jointes, psalmodia une triste et curieuse mélodie :

*Je suis Judas le tueur d'enfants
Je suis Judas le mécréant
Je suis Judas le macchabée
Pour qui le livre de la vie va se fermer*

Il venait à peine de terminer ce qui allait advenir son épitaphe, qu'il perdit l'équilibre ; il vacilla quelques instants, et tomba en avant, les bras en croix. Alors, dans un sursaut de folie rédemptrice, il se mit à hurler : « Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour moi, pauvre pécheur, maintenant et à l'heure de ma... » Un bruit mat sur le sol, une large flaque de sang qui se répand. Et le silence, enfin le silence...

Oui, enfin le doux silence d'une tranquille soirée d'été qui concluait tragiquement ce fait divers qui avait commencé par un beau matin du mois d'août, et qui demain soir peut-être, défilera paresseusement au milieu de tant d'autres hélas, en bas de vos écrans. *Un homme tue sa femme et son fils avant de se donner la mort en se jetant du toit de sa maison.* Il était finalement tellement plus confortable de résumer l'horreur en une phrase banale, une phrase neutre, sans aucune émotion. Les faits, rien que les faits, en quelques mots anodins. Et c'était, pour la tranquillité du lecteur, aussi bien que pour la sérénité du narrateur, beaucoup mieux ainsi.

La véritable histoire de Monsieur Z

Chapitre premier : silence radio

« Chers auditeurs, il ne nous reste plus que deux minutes avant de refermer notre édition de la mi-journée. J'accueille donc très rapidement notre dernier invité. Comment vous appelez-vous, cher monsieur ?

— Euh... mon nom est...

— Et donc si vous êtes avec nous aujourd'hui, c'est tout simplement parce que, selon les derniers chiffres publiés par le très sérieux institut *Book & Mystères*, vous figurez à la dernière place des écrivains classés selon le nombre de livres vendus dans l'année qui vient de s'écouler. Pouvez-vous nous rappeler, à cet égard, cher monsieur, combien d'exemplaires de votre ouvrage ont été vendus ?

— Euh... vingt-six me semble-t-il, euh... monsieur Marronnier.

— Et pour nos millions d'auditeurs qui n'auront bien entendu pas acheté votre livre au titre pourtant très énigmatique de *Monsieur Z*, pouvez-vous nous en faire un résumé aussi succinct que possible ?

— C'est-à-dire... que... enfin... c'est un peu... comment dire... compliqué... vous voyez... Alors... euh... pour faire euh... simple c'est euh... c'est un peu euh... mon histoire... c'est euh... l'histoire d'un Juif qui...

— Ah ! parce que vous êtes juif ? Voilà une information bien étonnante ! Permettez-moi d'être surpris, mais également soulagé d'accueillir enfin un Juif qui n'a pas réussi ! cela améliore un peu mon ordinaire ! Mais dites-moi, comment expliquez-vous un tel

revers ? Parce que, de vous à moi, avec tous les réseaux dont vous disposez, et je ne parle même pas de vos inépuisables ressources financières, votre échec est quand même extrêmement surprenant ! Vous devez certainement être complètement mis à l'index par votre communauté, non ?

— Hé bien... euh... en fait... euh... non... pas vraiment... c'est juste que... enfin...

— Allons, allons, cher monsieur, je suis certain que vous devez être soumis à de terribles pressions, et sans doute est-ce pour cette raison que vous n'avez vendu que si peu d'exemplaires de votre ouvrage ! Car, qu'on ne se leurre point chers auditeurs, l'Internationale Juive est bien évidemment capable, dans n'importe quel pays du monde, y compris dans cette merveilleuse République Démocratique qu'est pourtant notre beau pays civilisé, de transformer un futur succès de librairie en un monumental fiasco ! C'est à la fois prodigieux et effrayant, ne trouvez-vous pas ? Oui chers auditeurs, c'est très inquiétant, c'est vraiment terrible, terriblement tragique, superlativement et monstrueusement... Mais, chers auditeurs, ne cédonz en rien à l'émotion et à nos élans du cœur, et revenons maintenant à votre livre cher monsieur, livre dont j'ai pris le temps de lire avec beaucoup d'intérêt, je tenais à vous le dire le plus sincèrement du monde, les toutes premières pages. J'ai d'ailleurs noté cette très belle phrase que je me permets de vous livrer in extenso : *Je n'étais pas en train de me terrer dans un de ces multiples abris qui sillonnent notre si merveilleuse Terre, et ce afin d'échapper aux bombes et autres missiles qui lui tombent régulièrement sur le coin de la croûte.* Sans doute faut-il y voir une allusion à peine voilée aux femmes qui, pardon, aux bombardements aveugles et meurtriers dont se rend coupable ce petit pays à la légitimité douteuse chaque jour que leur soi-disant divinité fait, et qui a déjà volontairement provoqué la mort de millions de bébés, ainsi que de leurs mères aimantes et innocentes, laissant alors dans le désarroi, ici un honnête petit épicier philistin, là un sympathique éleveur de roquettes... enfin... de salades ! Sans doute faites-vous partie de ces Juifs courageux qui, avec tous les humanistes qui œuvrent pour le bien de l'humanité, voire au-delà, en appellent à une paix juste et durable entre qui vous savez et le digne et courageux peuple opprimé ! Bravo monsieur ! bravo ! car oui, l'humanité a besoin d'humanistes comme vous, d'humanistes comme moi, mais

aussi d'humanistes comme vous tous, mes chers auditeurs qui nous écoutez toujours si religieusement en ce jour de...

— Euh... non... ce n'est pas euh... exactement...

— J'en étais sûr, cher monsieur, j'en étais certain ! Votre humilité et votre grandeur d'âme vous honorent, et j'espère que ce court moment de gloire passé en ma modeste compagnie vous aura donné tout le courage nécessaire pour continuer à oser vous indigner, encore et toujours, sans pour autant vous résigner ! Au nom de mes millions d'auditeurs, je vous dis merci, monsieur, merci et bravo ! Ainsi soit-il !

— Merci Jean-Robert pour ce moment de très grand journalisme. C'était le journal de Jean-Robert Marronnier, il est presque 14 h, place maintenant aux prévisions météorologiques de Simone Albertine. Alors ma grenouille, comment ça coasse aujourd'hui ? »

Chapitre deux : des préjugés à plus d'un titre

Enfin le bel automne se termine, les arbres deviendront chauves...

Je ne prenais pas le temps d'en écouter plus. Je ne faisais d'ailleurs même pas attention à ce curieux bulletin météo. D'un geste las, j'ôtai les lourds écouteurs qui me brûlaient les oreilles, les touchai délicatement et sentis que d'innombrables boutons, qui ne devaient certainement pas être des boutons d'acmé, y faisaient déjà leur apparition. Le maquillage dont elles avaient été soigneusement recouvertes avant mon passage à l'antenne devait certainement expliquer cette irruption brutale et douloureuse. Mais bon sang ! que m'avait-il pris d'accepter une telle invitation dont j'étais pourtant certain que je ne pourrais qu'en sortir meurtri et profondément humilié ! Lorsque j'écrivais, j'avais déjà toutes les peines du monde à bien me faire comprendre, alors que j'étais généralement tranquillement assis devant ma feuille de papier, enfermé dans une douce et sereine solitude. Comment avais-je pu imaginer réussir à ânonner plus de deux mots d'affilée devant des millions d'auditeurs, avec en face de moi un vieux routier des débats de veille d'élection présidentielle ! Je le savais pourtant, que je n'étais pas adapté à ce genre d'univers où tout allait bien trop vite pour moi ! Était-ce l'orgueil qui m'avait poussé là, ou la douloureuse frustration que jamais personne n'écoutât ce que j'avais à dire ? car dans la mesure où j'avais besoin de temps pour formuler mes réponses, une fois qu'elles me semblaient enfin disposées à s'installer sur le rebord de mes lèvres, aucun visage n'était jamais assez patient pour attendre à mes côtés le bon moment pour recevoir le souffle de mes paroles. Aujourd'hui encore, alors que le jeu de massacre radiophonique était maintenant terminé, qui allait bien vouloir prendre quelques précieuses secondes de son temps et se donner la peine d'écouter patiemment ma réponse sur les prétendus infanticides perpétrés par les Juifs ?

« Monsieur Marronnier, vous avez tout à fait raison. Depuis le Moyen Âge, et depuis plus longtemps encore si l'on accorde à la

sortie d'Égypte une quelconque valeur historique, les Juifs se sont spécialisés dans l'homicide des nouveau-nés. Je regrette d'ailleurs profondément que, pendant les événements auxquels vous faites allusion, les chiffres n'aient été plus conséquents ! Néanmoins, au-delà du strict bilan comptable, il conviendra d'étudier attentivement la qualité intrinsèque de tous ces enfants morts, car vous n'êtes pas sans savoir qu'Israël tient tout particulièrement à mettre la main sur des cadavres en bon état, ses stocks d'organes étant dangereusement bas en cette période de l'année. Car oui, même dans l'horreur, les Juifs gardent et garderont, encore et toujours, le sens des affaires, celui de l'humour, mais également un excellent appétit ! D'ailleurs, en sortant d'ici, je vais moi-même aller me croquer un bambin joufflu, ayant repéré non loin d'ici un grand parc rempli de jeunes écervelés où je ne doute pas qu'un d'entre eux échappera quelques instants à la vigilance de ses parents ! Je marquai une courte pause avant de poursuivre.

Et pour confirmer toutes mes affirmations, saviez-vous, cher monsieur Marronnier, que de sérieuses études scientifiques, mais une étude scientifique n'est-elle pas par essence un gage évident de sérieux ? de sérieuses études scientifiques disais-je, montrent que l'ogre du *Petit Poucet*, connu autant pour son goût des enfants cuits à l'étouffée que pour son immense fortune, était vraisemblablement Juif ? J'en veux pour preuve la fascinante étude intitulée « *Au bout du conte, sept ans de malheur* », dont la lecture du rapport de sept cent soixante-dix-sept pages nous entraîne vers une audacieuse démonstration que je vais tenter de vous résumer le plus succinctement et le plus clairement possible, jugez plutôt :

Vous n'êtes pas sans savoir, monsieur Marronnier, l'importance du chiffre *sept* dans la Torah². Je ne m'attarderai pas sur ce point, car là n'est pas la question et sans doute faudrait-il prendre le temps d'une très longue parenthèse qui risquerait de largement déborder, d'un côté votre grille des programmes, et de l'autre le deuxième chapitre de ce livre. Néanmoins, permettez-moi de simplement vous faire remarquer que le premier verset de la Torah est, en hébreu bien évidemment, composé de *sept* mots, ces *sept* mots

2 La loi juive au sens large. Désigne également les cinq premiers livres de la Bible hébraïque

étant eux-mêmes formés par un total de *vingt-huit* lettres. Cher monsieur Marronnier, additionnez les *sept* premiers chiffres de l'ensemble des entiers naturels, en excluant le zéro bien entendu. Si vous réalisez cette opération au demeurant extrêmement simple, à savoir *un plus deux plus trois plus quatre plus cinq plus six plus sept*, vous allez, et c'est absolument incroyable, obtenir le nombre *vingt-huit* ! Nul hasard dans tout cela, nul hasard, monsieur Marronnier ! Mais, redescendons des sphères célestes et retournons au milieu de la cruelle réalité de ce conte pour enfants qu'est le *Petit Poucet* ; et, à ce propos, permettez-moi de vous poser ces questions a priori anodines :

- Combien la famille de bûcherons a-t-elle d'enfants ?
- Quel est l'âge du Petit Poucet ?
- À combien de filles l'ogresse a-t-elle donné naissance ?
- Quant aux bottes de l'ogre, combien de lieux peuvent-elles parcourir en un seul bond ?

À ces *quatre* questions, et notons au passage que le chiffre *quatre* n'est rien d'autre que *vingt-huit* divisé par *sept*, une seule réponse monsieur Marronnier, une seule : le chiffre *sept* ! C'est donc fort logiquement que nos scientifiques ont ainsi conclu leur brillante étude, je cite : « *il y a un lien indéfectible entre l'histoire du Petit Poucet et la Torah, et ce lien est le chiffre sept* ». Vous voyez, monsieur Marronnier, tout provient du chiffre *sept*. Tout provient de la Torah. La Torah est un tout et tout est sept, sept est un et un est tout ; je dirais même plus : tout est Un ! Un pour tous, et tous pour Un ! Rien n'est jamais neutre, monsieur Marronnier, rien n'est jamais neutre ! Mais, et j'aimerais enfin et finalement conclure là-dessus dans le dernier point que voici : il est de mon devoir de rester absolument impartial et rigoureux quant à ce sujet ô combien important et fascinant, mon intégrité morale m'interdisant de passer sous silence quelque opinion qui soit, même si je dois la juger fort peu recommandable. Pour rester impartial donc, je suis dans l'obligation de vous faire part d'une autre étude scientifique qui vient quelque peu contester l'origine juive de l'ogre du *Petit Poucet*. En effet, cette étude intitulée *Le protocole de l'âge des pions* note fort justement qu'il ne faut sans doute pas être bien futé pour confondre ses propres filles avec sept petits morveux de la basse paysannerie !

Or, vous le savez aussi bien que moi, les Juifs sont beaucoup plus intelligents que l'individu moyen ! Ainsi, et je cite la conclusion de cette étude : *« la stupidité de l'attitude de l'ogre du Petit Poucet au moment d'égorger ce qu'il croit être les sept petits garçons, rentre corrélativement en conflit avec l'atavisme génétique qui caractérise l'intelligence supérieure de la race Juive. Fort de ce constat, il est donc permis de douter de la judéité de l'ogre du Petit Poucet »*. Bien évidemment, depuis la publication de ce rapport, une troisième équipe de scientifiques s'attache actuellement à prouver que l'ogre était dans un état d'ébriété avancé au moment des faits, état d'ébriété sans doute occasionné par *« la douzaine de coups qu'il avait bu de plus qu'à l'ordinaire »*, ainsi que le rapporte en ces termes ou presque, monsieur Charles Perrault, et ce dès l'année 1697. Par voie de conséquence, une consommation excessive d'alcool serait la source de l'erreur, ce qui ne saurait donc remettre en cause, toutes choses égales par ailleurs, l'intelligence de l'ogre. De plus, il ne peut être écarté que ladite scène se fût déroulée un vendredi soir, donc un soir de chabbat, jour de fête hebdomadaire (tous les *sept* jours, aurais-je bien envie d'ajouter) dans la tradition juive, cet élément de contexte expliquant tout naturellement la quantité supplémentaire de vin absorbé par l'ogre au cours de la soirée par rapport à un jour ordinaire. Mais, monsieur Marronnier, je vois malheureusement que l'heure tourne, et je ne voudrais pas abuser plus longtemps de votre temps, de celui de vos auditeurs, et de l'honneur qu'il m'a été fait d'avoir été invité dans votre prestigieuse édition de la mi-journée. Permettez-moi donc de vous rendre la parole après ce bref développement qui, j'en suis certain, aura apporté à vos millions d'auditeurs, une tout autre image que celle véhiculée habituellement à propos des Juifs. »

Voilà ce que j'aurais bien aimé lui répondre, à ce monsieur Marronnier, si l'on m'en avait laissé le temps ! Mais non, au lieu de lui faire cette brillante démonstration, j'avais tout juste été capable de prononcer cette malheureuse petite phrase lui indiquant que j'étais Juif ! C'est incroyable ça. Le pays entier m'écoute, et la première chose que je dis c'est : *« je suis Juif ! »* Comme s'il n'y avait rien de plus important dans ma vie !

Et, sans prendre le temps de souffler, emporté par la colère et la frustration, je poursuivis mon monologue au cours duquel j'allais perdre définitivement les pédales dans la plus grande des confusions :

« Et puis, pourquoi les hommes étaient-ils à ce point aveuglés par les préjugés ? À chaque fois que l'on venait me parler des Juifs, c'était toujours la même histoire que j'entendais. J'en avais marre à la fin ! Et si un jour je devais écrire un bouquin sur le vélo, allais-je également devoir toujours répondre aux mêmes questions ? Ah ! Je les entends déjà, les journaloux, la tête dans le guidon, à vouloir m'interroger au sujet du dopage qui gangrène la petite reine ! Et bla bla bla, et bla bla bla ! Parfois, je me demande d'ailleurs si les Juifs ne sont pas au reste du monde ce que le cyclisme est au sport ! Ils auront beau jouer les funambules sur des ronds-points construits par des paysagistes urbains qui ne doivent se déplacer qu'en bagnole, ou alors sauter en catastrophe par-dessus la petite-fille mal tenue en laisse par son père sur le bord de la route, que cela ne sera jamais suffisant ! Quoiqu'ils fassent aux yeux de leurs zélés détracteurs, malgré les milliers de contrôles antidopage, le passeport biologique qui suit un coureur jusque dans les profondeurs de son corps, malgré tous ces énormes moyens mis en place et qui n'existent dans aucun autre sport, ils seront toujours jetés en pâture à la populace comme le seraient les vulgaires voleurs de l'antiquité descendant dans l'arène en compagnie des lions qui n'allaient en faire qu'une bouchée ! Et au milieu de cette bouillie de chair et de sang, seul échapperait à la curée le justicier de service, celui qui avait le mauvais goût de n'avoir aucun talent, et encore moins la capacité de travail nécessaire pour terminer premier de la course ! En gros, le Juif anti-Juif de service, pour clore la comparaison ! Je me demande si ce n'est pas pour cette raison qu'il n'y a pas beaucoup de Juifs dans le vélo ! Ils n'ont peut-être pas franchement envie de cumuler les deux sources d'emmerdements ! D'ailleurs, la prochaine fois qu'un guignol me refait le coup du « génie juif », genre « n'est-il pas étrange (sous-entendu *suspect*) que les Juifs soient surreprésentés dans l'attribution du Prix Nobel ? », je lui balance direct dans les dents l'exemple du cyclisme !

Ah ah ! de la dynamite cette réponse ! Et qui clouera vite fait bien fait le bec à tous ces petits pères la morale ! Mais merde à la fin ! Qu'on me laisse tranquille, moi et mon côté juif ! Qui plus est, ai-je de mon côté, ce genre de préjugés à la con ? Non ! Bon alors ! Foutez-moi la paix ! Pardon ? les journalistes ? Quoi, les journalistes ? Ah ! Si j'ai des préjugés vis-à-vis des journalistes ? Hé bien... non euh... je ne euh... crois euh... pas... enfin... bon... si vous le... euh... dites... euh... Et voilà, ça recommence ! »

Chapitre trois : la face cachée de la rue

Ce fut dans un épais brouillard que j'aperçus le muret vers lequel je tentai immédiatement de m'approcher en titubant, tel un naufragé qui, dans la nuit noire et glacée de l'océan, croit discerner à quelques brasses de lui une salvatrice planche de bois. Peu avant d'arriver à sa hauteur, je fus pris de violentes nausées ; la tête me tournait. Pressentant que l'évanouissement n'était pas bien loin, j'eus heureusement le temps de poser ma main sur la grille qui se dressait à l'aplomb du petit mur. Grâce à cet instinctif réflexe qui me confirma que l'être humain était venu sur terre avec pour mission d'y vivre coûte que coûte, j'évitai la chute, in extremis ; il me fallut pourtant attendre encore longtemps avant de recouvrer mes esprits. Sans doute frappé d'amnésie passagère, il ne me restait aucun souvenir entre ma sortie de la station radiophonique et mon échouage sur ce mur en pierres. Combien de temps avais-je pu ainsi dériver ? J'étais là, debout le long d'un parc, encore sonné par ma mésaventure, et sans doute était-il maintenant souhaitable que je prisse le temps de m'asseoir et que je me reposasse un peu, ne serait-ce pour que vous vous habituassiez à mon nouvel emploi du temps.

Je m'assis sur le muret, le dos posé contre une haute grille dont les barreaux se terminaient par des flèches d'or orgueilleusement tournées vers le ciel. Je remarquai, accrochées aux grilles, de nombreuses photographies dont l'absurdité des représentations m'inspira d'emblée la plus vive sympathie : sur le cliché le plus proche, je pouvais voir un tableau noir d'où émergeait la tête d'un écolier grimaçant, et intitulé de manière cocasse : *à travers mon premier tableau*. Malheureusement, me rappelant aussitôt l'époque dans laquelle je vivais, je refrérai ma joie de penser contempler une exposition surréaliste. Sans doute ne devais-je pas attendre de toutes ces photos autre chose qu'une opération de communication gouvernementale très prosaïque, non pas sur la violence à l'école, mais sur l'avènement du numérique en son sein, dans des lieux qui pourtant, *absit reverentia vero*³, auraient dû se faire un devoir, contre vents et marées, de s'opposer au culte tout

3 Ne craignons pas de dire la vérité (Ovide, Les Héroïdes, 5, 12.)

puissant de la modernité. Hélas, qui pourrait demain résister à cet alléchant magnétisme, si les lieux de savoir eux-mêmes se transformaient aujourd'hui en complices actifs de la médiocrité ? Heureusement, derrière les grilles qui s'étalaient sur toute la longueur de la rue, un immense jardin, îlot de verdure tranquille dans le cœur de la cité, et au sein duquel, juste devant la fontaine, je vis passer de façon fugace une jeune fille avec à la main une fleur qui brillait. Enfin, me faisant face, il y avait la rue et ses immeubles haussmanniens qui donnaient souvent sa forme à la ville avec ses balcons typiques du deuxième et cinquième étage, et que cachait les nombreux ormes et autres robiniers avec leurs épais ombrages qui n'arrivaient pourtant pas à créer l'illusion d'une forêt.

Ayant maintenant entièrement recouvert mes esprits, je pouvais me relever sans craindre de tomber ; et, prélevant sur l'air ambiant une longue bouffée d'oxygène, je décidais de quitter la rue bien avant qu'elle n'eût le temps de me livrer tous ses secrets ; je pouvais dorénavant reprendre la trame de mon récit, en lisant en écrivant.

Chapitre quatre : Coups d'œil dans le métro

Contrairement à ce que j'avais cru entrevoir, je ne pus me remettre en marche aussi rapidement que je l'aurais souhaité ; de très longues minutes me furent encore nécessaires pour que je revinsse complètement à la réalité, tant les pensées qui s'accumulaient au sein de mon esprit rendaient confuse la perception du monde qui m'entourait. Après l'épisode appelé ironiquement *silence radio*, il m'était pour l'instant bien difficile d'imaginer quel développement donner à cette journée si particulière. D'ailleurs, allais-je réussir à passer à autre chose ? allais-je pouvoir simplement continuer cette histoire et oublier la mésaventure de cette fin de matinée ? Face à cette impasse, je regrettais qu'il me fût impossible de revenir en arrière afin de dévier le cours d'événements dont je savais à présent qu'ils avaient pris la mauvaise direction ; mais, las de constater que jamais cette possibilité ne me fût effectivement accordée, j'avais fini par accepter avec fatalité mon incapacité à m'extraire de situations au milieu desquelles je savais pourtant pertinemment que là n'était point ma place. Au cours de cette matinée, mes propres gestes m'avaient échappé ; ma langue s'était déliée de sa propre initiative ; mes pieds s'étaient mis à courir sans mon accord ; et plus je parlais, plus mes pieds s'étaient emballés, de plus en plus vite, à un point tel qu'il m'était devenu pénible d'émettre le moindre son ; je m'essoufflais, je m'étranglais, je m'asphyxiais, mon cœur allait exploser... mon cœur va exploser ! Je dois absolument ralentir ; m'arrêter ; m'asseoir quelques instants sur ce muret afin de recouvrer autant mes esprits qu'une respiration sereine et régulière...

*

J'ose enfin croire que je peux me lever ; j'ose enfin croire que je peux marcher, doucement, tout doucement, même si je dois rester encore très prudent, extrêmement prudent ; ne brusquons surtout pas les choses... Oui, je crois que je peux enfin me lever et me promener tranquillement comme j'aime à le faire habituellement ; lorsque je flâne à ma guise, souvent mon esprit se repose en même temps que mon corps se détend, et ma balade de glisser vers une paisible

divagation. Certes, je sais pertinemment que là non plus je ne contrôle pas vraiment mes gestes, mais au moins le fais-je à mon rythme, un rythme très lent, un rythme qui me permet de contempler sereinement le paysage qui s'offre à mes yeux.

Lors de mes fréquentes visites dans la capitale, j'appréciais en arpenter nonchalamment les longues et rectilignes avenues, et ce jusqu'au moment où je croisais l'entrée d'un parc ou d'un jardin vers lequel je me sentais irrésistiblement attiré. J'aimais me promener dans ces lieux où s'entassaient sous mes yeux étonnés, des centaines de personnes visiblement heureuses de se satisfaire de ce minuscule coin de nature que l'homme se faisait aujourd'hui un devoir de préserver, après avoir pourtant inlassablement érigé à perte de vue des bâtiments massifs de plusieurs étages, faisant disparaître en quelques décennies les champs et les forêts qui coexistaient là pacifiquement depuis de nombreux siècles. Il était presque touchant de voir combien le citoyen moderne accordait un culte aussi dévoué à la nature, lui qui paradoxalement persistait à habiter sur de larges étendues où cette dernière n'existait plus que de façon parcimonieuse et artificielle. Avait-il seulement conscience que dépérissaient non loin d'ici des régions entières dans lesquelles d'immenses futaies se lamentaient en silence d'avoir été au gré des années vidées de leurs promeneurs du dimanche ? ainsi ce père qui initiait son enfant à la cueillette des champignons, et surtout à la délicate responsabilité d'avoir un secret à jalousement préserver ; ce père qui maintenant devait se contenter de sourire tristement en apprenant à son fils à ne pas se couper bêtement en ouvrant la petite boîte de conserve d'où débordait un liquide brunâtre et visqueux dans lequel baignaient de rachitiques champignons. À la mémoire de cette campagne qu'il croyait disparue, l'homme avait alors érigé pour ses enfants, en plein cœur de la ville, un hommage dédié à la nature. L'initiative était certes fort louable, mais était-il conscient que l'ouverture d'un sanctuaire ou d'un musée signait généralement l'arrêt de mort dans notre quotidien de ce qui y était exposé ? un peu comme l'étaient ces majestueux lits à baldaquin qui avaient accueilli tant de glorieux sommeils le temps d'une nuit ou d'une éternité, et devant lesquels le placide visiteur ne pouvait plus s'attarder, et encore moins s'y reposer, bousculé qu'il était d'un côté par les cohortes de touristes pressés de passer au château suivant, et sermonné de l'autre par le

vigile chargé de réguler le flot continu de cette petite Histoire.

Néanmoins, et j'en étais à la fois ravi et troublé, l'atmosphère qui se dégageait de ce jardin si peu naturel avait ravivé en moi les souvenirs d'une époque douce et lointaine. Hélas, combien de temps pouvait-on garder vivant le souvenir de ce qui n'était plus ? Combien de temps pouvait-on garder à l'esprit l'odeur de l'herbe sauvage qui nous montait aux narines dès lors que l'on s'accroupissait pour la caresser avec la paume de la main ? Combien de temps gardions-nous en mémoire la douceur du tapis de mousse qui nous accueillait et prenait la forme de notre corps venu s'y allonger ? Pendant combien de temps se souvenait-on du léger chatouillis de la petite fourmi qui devait nous escalader au prix de terribles efforts pour rejoindre sa colonie ? Aujourd'hui, quelles impressions et quels sentiments pouvaient s'épanouir dans l'âme du promeneur dès lors qu'il pénétrait dans un de ces parcs emmurés au milieu de la cité ? Peut-être lui revenait-il en mémoire la tendre nostalgie de la campagne de son enfance en redécouvrant dans ce timide espace, un monde rassurant dans lequel tout ce qui le composait avait été fidèlement reconstitué, et qui cohabitait finalement dans la plus heureuse des symbioses.

Le règne animal était représenté par d'énormes poissons rouges dont certains blanchissaient au fil de l'eau, et à la surface de laquelle barbotaient des canards colverts donnant inlassablement la becquée à leurs canetons nouveau-nés. Le passant qui se serait attardé pour contempler ce touchant spectacle aurait certainement remarqué qu'au sein de la couvée des huit canetons, il y avait un vilain petit canard, un plus faible que les autres, un plus frêle qui n'arrivait que péniblement à arracher une maigre brindille du bec de sa mère ; même au sein d'un univers artificiel, les lois de la nature reprenaient implacablement leur place. Avec un petit pincement au cœur, peut-être le promeneur se demanderait si le caneton malingre parviendrait à profiter du printemps ; s'il serait là pour admirer le lent réveil du règne végétal. Verrait-il les arbres bourgeonner harmonieusement et se couvrir de vert avant que chacun connût sa floraison particulière ? Verrait-il les cerisiers se draper d'un éphémère manteau rose et blanc, et le vieil érable sycomore aux branches tordues réussir cette année encore l'exploit de donner

naissance à de jeunes pousses teintées de rouge après plus de trois cents ans d'existence ?

En dépit du caractère factice de sa naissance, j'étais vraiment heureux de pouvoir méditer paisiblement ainsi, accoudé au sommet du petit pont qui enjambait le cours d'eau traversant le parc ; et, si je me laissais finalement émouvoir par la beauté minérale des lieux, n'était-ce pas là le plus important ? Si le Divin avait si bien organisé la Nature, n'attendait-il pas de l'Homme qu'il en prît soin, quitte à la faire revivre par tous les moyens, quand bien même la pérennité de ce petit parc coincé entre tous ces hôtels particuliers pût sembler bien illusoire, voire désespérée ? Il semblait si fragile, ce minuscule espace verdissant au milieu du béton, du goudron et de l'acier ; si fragile qu'une minuscule armée composée seulement d'une ou deux pelleteuses suffirait pour creuser sa tombe en une seule matinée. Pourtant, je me souvins avoir aperçu, devant l'entrée du parc, une herbe folle et vigoureuse qui se frayait un passage entre deux dalles dont les joints s'étaient dissous au cours du temps ; une mauvaise herbe, maugréerait certainement le cantonnier du coin en arrachant le vulgaire pissenlit par la racine. En vain, puisque dès le lendemain, une petite tache verte viendrait de nouveau s'immiscer dans le gris du béton, et peut-être alors la courageuse dent-de-lion, une fois le jaune de la fleur fané, verrait ses blanches aigrettes tendrement soufflées par une petite fille insouciante qui serait passée à sa hauteur. De l'Homme ou de la Nature, qu'il semblait finalement bien illusoire de savoir qui aurait le dernier mot. En mon for intérieur, j'espérais secrètement que l'être humain comprît un jour que sa destinée était étroitement liée à une nature resplendissante ; que l'homme, tout entouré qu'il fût par ses propres créations devenues aujourd'hui si envahissantes, ne resterait humain que s'il pouvait à loisir contempler l'arbre qui revivait à l'arrivée du printemps, cet arbre dont les bourgeons explosaient en fleurs violettes sous le doux réchauffement des rayons du soleil, et sous lequel il serait si agréable de se réfugier dès lors que l'été aurait orgueilleusement établi son règne. Devant un spectacle si éclatant, l'homme devait absolument prendre conscience qu'il se trouvait face à quelque chose d'essentiel, qu'il se retrouvait face à cette authenticité que seule la nature pouvait lui offrir, mais qu'il avait bien souvent tendance à oublier ; devant ce merveilleux spectacle, l'Homme devait se sentir en pleine

communion avec la Nature ; il devait se sentir au milieu du Monde sans ressentir le besoin impérieux autant qu'absurde de devoir être constamment informé sur tout ce qui se passait à la surface de la Terre. Ami lecteur, vous qui aurez peut-être trouvé ce petit développement un tantinet naïf, qu'un jour vous prêt l'idée singulière de tenter par vous-même l'expérience...

Depuis que j'avais retrouvé ce petit écrin de nature au détour d'une avenue, j'avais presque réussi à oublier que la ville abritait des centaines de milliers d'habitants, et que parmi cette multitude, nombreux étaient ceux qui couraient inlassablement autour du parc en piétinant une large allée tapissée de fins graviers. D'ailleurs, à une époque où d'aucuns s'inquiétaient de voir certaines civilisations disparaître de nos écoles, peut-être seraient-ils ici rassérénés de constater combien les fines tenues sculpturales et leur trop-plein de couleur coexistaient en parfaite harmonie avec les pâles statues des éphèbes grecs qui bordaient le canal que je surplombais, l'association des deux rappelant sans contestation possible le fameux épisode de la bataille de Marathon. Certes, l'on pourrait s'interroger de nombreuses heures durant sur le fait que le corps seul retenait aujourd'hui l'attention, au détriment d'une âme esseulée qui tombait peu à peu dans l'oubli, mais l'on préférerait pour l'instant remettre *Ad kalendas græcas* l'opportunité de philosopher sur tout ce qui pouvait nous venir de l'esprit. *O tempora, o mores...*

*

Voilà comment mes pensées avaient cheminé à partir du moment où j'avais pénétré dans le jardin, tout du moins jusqu'à cet instant où j'acceptai enfin que je ne fusse pas seul. Parce que sa proximité m'embarrassait, j'avais souvent besoin d'un petit temps d'adaptation pendant lequel je feignais d'ignorer la présence des autres êtres humains. Puis, car il me fallait bien contempler la Création dans son ensemble, je commençais à les observer, avec méfiance tout d'abord, avant de céder à la curiosité, et enfin à l'étonnement quand je croyais percevoir dans ceux qui m'avaient semblé a priori si étrangers, l'ombre de mon propre reflet. C'était d'ailleurs en observant attentivement mes contemporains que j'apprenais le mieux à me connaître ; mais prudent, parce que

j'aimais autant la solitude que ma tranquillité d'esprit, dès l'instant où je croyais voir dans mes frères humains ce petit quelque chose qui m'aurait irrémédiablement rapproché d'eux, je reprenais prudemment mes distances sur la pointe des pieds, faisant ainsi bien en sorte que personne ne remarquât ma présence.

Pour l'heure, accoudé sur le parapet de la passerelle, je pouvais étudier très tranquillement la foule, tant la plupart des regards étaient tournés vers bien d'autres horizons que la petite construction qui enjambait le petit ruisseau alimentant le vaste bassin du parc. Au milieu du gazon, il y avait par exemple cet homme qui depuis un long moment certainement, tant son maillot de corps était trempé de sueur, répétait inlassablement les mêmes gestes : vêtu d'un vieux pantalon de survêtement bleu marine devenu difforme avec le temps, il débutait son mouvement en se dressant sur la pointe des pieds pour ensuite lever ses bras au-dessus de sa tête ; il prenait alors d'innombrables précautions pour les étirer le plus haut possible en croisant les doigts, les paumes de ses mains étant quant à elles tournées vers l'extérieur ; à cet instant, il était si tendu vers le ciel que son maillot trop court laissait entrevoir un torse bâti sur la perfection du moment : musclé, bronzé et imberbe. Certainement estimait-il que sa position avait atteint son zénith, car il s'accroupissait soudainement, et tel un félin quittant son affût, il effectuait un impressionnant bond vers l'avant où l'important était, non seulement la distance effectuée, mais également la qualité de la réception, qu'il s'appliquait à rendre parfaite. Il se relevait après de longues secondes, relâchait un court instant sa concentration tout en jetant un air faussement modeste à l'endroit de l'impact, et non sans avoir attentivement balayé les alentours pour vérifier qu'il eût au moins une spectatrice, il revenait à sa position originelle avant de recommencer son étrange mouvement perpétuel. À mon grand étonnement, la mécanique du sportif semblait parfaitement bien huilée, car elles étaient effectivement quelques-unes à observer discrètement le manège ; plus surprenant encore, certaines des admiratrices donnaient l'impression de dialoguer avec lui, ainsi ces deux jeunes femmes que l'on pouvait voir le long d'un grillage faire de lancinants étirements au même rythme que les mouvements de l'homme au survêtement, leurs prunelles de chasseresse savamment cachées derrière une casquette profondément vissée sur leur tête fixant à la fois la

concurrence et leur cible bondissante ; le chasseur n'est pas toujours celui qui croit l'être. Je regardai l'exhibition se reproduire à une ou deux reprises, puis une fois l'attrait de la découverte passée, je détournai le regard d'un air circonspect ; je me sentais si étranger au monde de la séduction... non que je trouvasse ce ballet déplacé, mais j'avais l'intime conviction que je ne serais qu'un bien piètre cavalier au milieu de cette danse.

Peut-être me sentirais-je plus à mon aise au milieu des participants à la ronde autour du parc, alors qu'au fil des tours me reviendraient en mémoire les farandoles de la cour d'école, à une époque où Gugusse faisait encore danser les filles avec son violon. Si je rêvassais en ce sens un court instant, je me rendis néanmoins rapidement à l'évidence : tout ce petit monde qui tournait, qui tournait encore et toujours, disposait maintenant de quoi embarquer autour du bras sa propre musique qu'il écoutait à l'aide de larges écouteurs leur recouvrant l'intégralité des oreilles ; il était à craindre que même en s'escrimant de toutes ses forces sur son archer, rares auraient été les auditrices sensibles à l'interprétation du pauvre violoniste. Non, il était plus raisonnable que je ne me fisse plus aucune illusion, et que j'acceptasse mon incapacité à m'immiscer puis à m'intégrer dans les cercles que je considérais, sinon fermés, au moins trop impressionnants pour mon émotive personnalité, les événements du matin m'ayant clairement montré qu'il était effectivement des sphères si tourbillonnantes que je m'en trouvais à chaque fois éjectées ; alors, si au milieu d'un manège quelconque j'aspirais à vraiment me retrouver, que je me contentasse de celui qui avait bercé ma jeunesse et qui aujourd'hui encore, égrainant de naïves mélodies au son d'un vieux flonflon, continuait de tourner pour le plus grand bonheur des enfants.

Quel garçon ne s'était en effet jamais imaginé à la place du petit prince en grimpant dans la réplique miniature d'un biplan, ce même garçon qui prenait un air étonné quand il croisait le regard admiratif de la fillette élégamment juchée en amazone sur son cheval de bois, et dont le cœur se serrait chaque fois que l'aéroplane et son pilote s'élevaient dans les airs. Une fois adultes, quand l'un et l'autre auront peut-être oublié ces naïfs souvenirs de manège, que jamais ils n'en viennent à mépriser les adorables rêves du monde enfantin si

l'envie leur prenait de faire un bout de chemin ensemble, après s'être croisés lors d'une infernale course poursuite autour d'un parc.

Empruntant un petit escalier composé de trois marches en pierres, je préfèrai donc m'éloigner du tourbillon des adultes pour me rapprocher du lent mouvement circulaire du carrousel, persuadé que là je m'y sentirais plus à mon aise. Dans un coin d'ombre, j'aperçus des balançoires semblables à celles dans lesquelles j'adorais monter du temps de mon enfance : composées de deux places en vis-à-vis, elles avaient l'allure de ces fiers vaisseaux qui, au lieu de fendre l'eau, montaient et descendaient entre ciel et mer. J'étais alors le capitaine à la barre d'un fabuleux hollandais volant, et sans rien connaître de sa funeste destinée, grisé par la vitesse et le roulis qui me tournaient la tête, je me levais et grimpais sur les accoudoirs de la nacelle avant de pousser un cri de victoire, telle l'intrépide vigie tonnante du haut de sa hune : « Terre en vue ! Terre en vue camarades ! À nous les trésors de ces contrées fabuleuses et inexplorées ! » ; et, si tout à coup je vacillais, ce n'était pas en raison de mon équilibre rendu précaire par la forte houle, mais par la surprise d'entendre une voix fluette en provenance du rivage qui s'époumonait : « Ho ! Hé ! Du bateau ! Ho ! Hé ! je peux monter jouer avec toi ? » À ce moment-là, c'était une autre forme de tempête et de vertige qui s'emparait invariablement de mon être.

Il était si doux de retomber en enfance, et ce d'autant plus facilement que du côté des chevaux de bois comme des balançoires j'assistai, assis sur un banc, à des scènes identiques à celles que j'avais pu vivre autrefois : ici, c'était un enfant qui s'époumonait, perché au sommet d'une balançoire ; là, c'était une petite fille sur son cheval de bois qui dévisageait un jeune aventurier dans son avion. Mes souvenirs d'enfants n'étaient dès lors plus seulement des souvenirs ; ils reprenaient vie et virevoltaient sous mes yeux. Alors, au moment où je croyais enfin être à ma place, au moment où je m'imaginais moi-même décoller pour effectuer une traversée au-dessus de l'immensité de l'océan en direction d'un continent encore vierge, j'aperçus un père attentionné aider son fils à descendre de l'avion pour ensuite l'installer dans un camion de pompier. Dès l'instant où je vis le père rire aux côtés de son enfant, une vague de tristesse vint de façon impromptue me visiter ; elle s'accrut quand

plus loin, sur la balançoire, j'entrevis un capitaine débutant larguer les amarres sous le regard d'une mère légèrement inquiète. Je me sentis tout à coup comme un intrus au milieu de ce petit univers familial. Était-ce ma vie qui doucement s'écoulait qui provoqua en moi cette soudaine mélancolie ? Cette impression me fut d'autant plus troublante que je n'étais pas encore certain d'avoir assez vécu pour que déjà les regrets pussent me submerger en apercevant un père rire aux côtés de son fils ; il me semblait encore si loin le temps d'aimer... Malgré ce léger voile de grisaille qui de temps en temps me visitait, je préférais pour l'instant vivre seul parmi les autres, certain qu'il n'y eut que cet état pour me rapprocher le plus près possible de ce que j'osais parfois nommer liberté.

Quittant des yeux les acteurs du manège dont je commençais à doucement m'éloigner par la pensée, je tournai la tête en direction des deux gros chênes qui baignaient d'ombre les balançoires. Sous l'un d'eux, il me sembla apercevoir un champignon. De l'endroit où je me trouvais, je n'osais imaginer qu'il pût s'agir d'un cèpe, malgré le pied trapu et la couleur noisette de son chapeau que je parvins vaguement à distinguer ; et, si dans les forêts de mon enfance, une telle rencontre au détour d'un talus moussu fût courante, là, au milieu de la cité, c'était un véritable trésor, voire un miracle qui s'épanouissait devant mes yeux. Je m'approchai doucement et m'apprêtai à identifier le cryptogame quand le sol se mit à trembler : une cavalcade de gamins passa devant moi et piétina le malheureux avant que je pusse procéder à son identification. Je m'agenouillai, interloqué devant toute cette insouciance qui venait de répandre des lambeaux de chaire tendre et innocente sur un sol légèrement humidifié par la rosée. Devais-je admettre que le temps de l'enfance apportât également son lot de férocité, et que ces rêveries qui avaient pris forme au milieu de la verdure, me redonnant alors un peu d'espérance, approchaient inexorablement de leur terme ? Sans doute, car mon intuition sembla se confirmer peu après, lorsqu'en quittant le parc verdoyant, je dus me résoudre à reprendre mon chemin dans un univers où tout concourut à rendre mes pérégrinations beaucoup moins enchantées que ces quelques instants passés auprès du paisible carrousel.

*

Sortant silencieusement du parc, je contournai prudemment un kiosque à musique depuis longtemps endormi ; pauvre gloriette dont l'heure n'était plus, alors que jadis elle avait régulièrement accueilli trois petites notes de musique pour le plus grand bonheur des amoureux des bals musettes. Si j'étais passé plus près de lui et que le bruit de mes pas sur les graviers l'eût réveillé, qu'aurait-il fait sinon tenter désespérément d'insuffler au sein de mon être un air triste et nostalgique ? En lui jetant un regard coupable, je fis la courte prière qu'un plus courageux que moi saurait un jour le tirer délicatement de sa torpeur après un si long soupir ; un qui saurait rallumer à ses pieds d'intenses feux de braises comme ceux qui brillaient dans les yeux des amants de la Saint-Jean. De mon côté, résigné, affligé de me retrouver si impuissant au milieu de ce présent qui de nouveau poussait sans ménagement le passé vers l'oubli, je me dirigeai à regret vers des escaliers qui s'enfonçaient sous le béton pour rejoindre les dédales du métropolitain.

Je n'avais jamais été un grand admirateur des mondes souterrains, et si dans l'antiquité ces lieux infernaux permettaient aux morts de reposer en paix, ils étaient aujourd'hui envahis tôt le matin jusqu'à tard le soir par une humanité grouillante et pressée. Au moment de plonger dans les entrailles de la terre, je me souvins que l'après-midi était à peine entamée, moment de la journée qui voyait s'installer en ces lieux une sorte d'entre-deux relativement paisible où l'agitation qui régnait le reste du temps reprenait son souffle, précieux instants de répit pendant lesquels toute une population fatiguée par l'incessant brouhaha du matin en profitait pour somnoler un peu avant la cohue du soir ; ainsi, dans une atmosphère de moite torpeur, tout en longeant une longue succession de corps étendus à même le sol, j'arpentai de longs couloirs déserts avant de déboucher sur des quais clairsemés.

Parce que j'avais quelques stations devant moi à regarder passer, je m'imaginai de façon ingénue ouvrir un livre et en feuilleter quelques pages sans la crainte d'être inexorablement rejeté dans le fond de la rame. Habituellement, je ne lisais pas dans le métro, je devais bien l'admettre à contrecœur : anonyme banlieusard perdu au milieu des autres, j'apportais chaque matin et chaque soir de la

semaine mon infime participation à l'humanité grouillante et pressée. Pendant ces moments qui m'angoissaient terriblement, je tentais de résoudre l'équation suivante : me positionner dans la rame de telle sorte que je ne gêne personne, avec la contrainte qu'il ne me fallait surtout pas que je m'éloignasse des portes, tant j'étais pétrifié à l'idée de ne jamais avoir le temps de descendre à l'arrêt souhaité. Non seulement déranger les autres voyageurs afin de m'extraire de la rame me procurait mille tourments, mais j'éprouvais de surcroît une irrépressible honte intérieure de me savoir à peine capable de me frayer un passage au milieu des autres passagers. Je ne comptais plus le nombre de fois où j'avais vu les portes du métropolitain se refermer avant que je pusse y entrer ou en descendre, de la même manière qu'il m'arrivait fréquemment d'assister sans réagir à la fermeture des portes d'un ascenseur. Ces multiples contretemps me rendaient d'autant plus songeur qu'il ne me semblait pas que je fusse quelqu'un de spécialement nonchalant ; malgré tout, cela n'était visiblement pas suffisant pour vivre au rythme des dispositifs mécaniques que l'homme construisait et automatisait pour simplifier son existence. Aussi, dans ces lieux qui m'étaient hostiles, souvent la nervosité me gagnait, et c'était toujours avec une terrible boule dans le ventre que je sillonnais les couloirs du métro ; et c'était un énorme soulagement lorsque j'arrivais à m'en extirper sans encombre pour enfin remonter respirer à l'air libre.

Dans ces conditions somme toute très banales pour le citoyen ordinaire, je ne pouvais que difficilement m'abandonner à la lecture ; mais que dire de la panique qui me saisissait dès lors que je repensais à la terrible histoire de cet homme dont le long manteau serait resté coincé dans les portes au moment de sa descente du métro, et qui aurait alors péri écrasé entre la rame et les murs du tunnel après avoir été traîné par terre sur toute la longueur du quai. On racontait d'autres fables encore plus délirantes : de pauvres bougres désespérés viendraient jusqu'à mettre fin à leurs jours en se jetant sur les rails au passage de la rame ; fort heureusement de tels récits ne devaient certainement relever que de la légende, car autant je pouvais tolérer que le monde dans lequel j'évoluais pût être difficile, autant je refusais de croire qu'il fût désespérant. Alors, pour me rassurer et retrouver un peu de baume au cœur, me revint en mémoire cette scène qui aujourd'hui encore me semblait complètement irréaliste :

une très belle femme, talons hauts, habillée d'un long tailleur chatoyant, monte adroitement dans la rame un livre au bout des doigts, puis se faufile de façon voluptueuse au cœur d'une foule compacte et grise ; elle ne se tient à rien, sinon à son histoire ; à aucun moment elle n'aura détourné le regard de son livre. Même au milieu de l'enfer, on pouvait parfois avoir rendez-vous avec la grâce.

*

En pénétrant dans la rame, je constatai que les touristes étrangers étaient les principaux maîtres des lieux : enroulées autour des barres métalliques, il y avait là de jeunes et sensuelles Allemandes en mini-short aux cheveux très longs et très blonds ; elles regardaient de haut un tapis de touristes nippons qui devaient faire le même poids que l'énorme appareil photographique qu'ils portaient autour du cou, et dont on pouvait imaginer qu'il contînt plusieurs centaines de clichés des Italiens assis non loin de là, et qui tentaient de leur côté, à l'aide d'une gestuelle complexe que soutenait une diction d'une prolixité impressionnante, de se faire comprendre d'un troupeau d'hispaniques préoccupés quant à eux de rentrer le plus vite possible dans leur auberge. Installée au milieu de ces attractions touristiques et nullement gênée par l'impressionnant brouhaha qui en résultait, une imposante femme noire drapée dans un boubou, et dans le dos de laquelle dépassait la grosse tête d'un bébé aux cheveux incroyablement crépus, conversait avec l'interlocutrice de son téléphone portable d'une voix à la fois puissante et traînante ; plus loin, deux autres femmes, voile au vent, discutaient tranquillement en arabe autour d'une poussette où en d'autres circonstances on aurait pu entendre le souffle régulier de l'enfant qui dormait.

Transporté au cœur de cette atmosphère turbulente dans laquelle il allait m'être tout compte fait quelque peu difficile de trouver la concentration qui eût été nécessaire à ma lecture, je restai subjugué par la scène, tant elle semblait symptomatique de ce que l'on pouvait parfois observer dans le métropolitain. Symptomatique, mais néanmoins rassurante pour l'être humain qui aimait à retrouver dans les livres les mêmes représentations qu'il pouvait se faire du monde qui l'entourait, cet univers purement imaginaire qu'il appelait

pourtant de façon si crédule, la réalité.

Alors que le tableau de ce voyage souterrain semblait presque entièrement achevé, un voyageur discret, assis sur un des strapontins collé aux portes, leva les yeux de son livre. En contemplant la scène, il remarqua qu'il manquait un petit quelque chose pour la rendre parfaite. À proximité des deux femmes dont l'apparence à peine voilée lui permit de déduire qu'elles étaient musulmanes, il se dit qu'il manquait l'indispensable Juif de service. Oui, l'arrivée d'un Juif dans le train-train du quotidien comme dans celui des bouquins, et j'avouais moi-même ne pas toujours comprendre la raison profonde de cette irruption irrationnelle, faisait toujours son petit effet. Aussi, dans le seul but de déroger aux habitudes qui rendaient parfois l'existence un peu monotone, mais également pour réveiller le lecteur assoupi et remettre sur les bons rails celui qui se serait égaré à la suite de tous ces aiguillages, je décidais à la dernière minute de faire disparaître ledit Juif de cette anecdotique saynète, et de l'envoyer se rhabiller. À cet instant précis donc, le lecteur, qu'il soit assis sur un strapontin du métro ou confortablement installé dans son canapé, et qui n'avait finalement pas d'autre alternative que de se fier aux apparences qu'on voulait bien lui décrire, ne pouvait qu'ignorer le subtil subterfuge qui allait me permettre d'endosser le rôle, et non l'accoutrement, du fameux Juif en question. En effet, si vous deviez me croiser dans la rue, il serait fort peu probable que vous vous retournassiez sur mon passage en vous exclamant : « Tiens, voilà un Juif ! », tant ma physionomie était bien peu orthodoxe en regard de celle des Juifs du même nom : pas de barbe ni de peot⁴ côté capillarité ; et encore moins de Shtraïmel⁵ qui élégamment viendrait rehausser le long manteau noir et la chemise blanche au-dessus des chaussettes montantes côté prêt-à-porter. Certes, je portais bien un pantalon fameux, un de ces jeans *Levi Strauss 501* qui avait rendu célèbre ses concepteurs, mais je doutais que l'observateur le plus scrupuleux vît dans ce vêtement devenu très conventionnel dans nos contrées, la judéité de son inventeur, même si en matière de confection, il n'était pas rare de croiser de nombreux Juifs au détour d'un petit sentier. De plus, comme je portais des chaussures irlandaises et une chemise fabriquée en Chine, et en

4 Cheveux en papillotes qui descendent le long des tempes

5 Chapeau noir à large bord, généralement orné de fourrure

n'omettant pas de préciser que j'étais né en France, j'étais finalement un parfait exemple de ce qui pouvait se faire de mieux sur le plan cosmopolite, à un point tel que j'étais persuadé, à tort sans doute, que ma présence au sein d'une société dite *multiculturelle* ne pût jamais être remise en cause. Comme signe distinctif, je portais bien une étoile de David en pendentif, mais comme je prenais toujours soin que jamais elle n'arrivât à la surface de mon col de chemise, il était peu probable que mon *communautarisme* honteux fût un jour démasqué ; l'étoile restait toujours sagement invisible et c'était bien mieux ainsi, malgré les maudites questions qui pourtant venaient sans cesse effleurer les limites de ma bonne conscience : était-ce pour préserver mon intimité que j'agissais de cette manière ? pour garantir ma sécurité ? pour éviter de me demander qui j'étais vraiment ? Ce dont j'étais certain en revanche, c'était que lorsque je me retrouvais seul, par exemple à flâner paisiblement au milieu des chênes d'une forêt domaniale, ou beaucoup plus rarement lorsque je me rendais dans une synagogue pour y avoir été invité par une vague connaissance à l'occasion d'une cérémonie quelconque, alors mon étoile recouvrait la liberté de se balancer à sa guise autour de mon cou, dans un sentiment de joie et d'anxiété mêlées.

*

Malgré les incessants soubresauts de la rame de métropolitain que je venais de longuement décrire, je reposai aussi soigneusement que possible mon carnet de notes et mon stylo dans ma sacoche. L'écriture avait sur moi cet effet à la fois bénéfique et paradoxal : en même temps que je décrivais le monde qui m'entourait, celle-ci avait le don de m'en isoler ; malgré le chahut qui régnait autour de moi, ce dernier s'était fait de plus en plus lointain, et j'envisageais même passer le reste du trajet à lire quelques pages. À mon grand désarroi, car sans doute était-il déjà écrit ailleurs que dans ce récit que jamais cette occasion ne me serait accordée lors de ce périple, ce fut le moment que choisit un homme, dont je ne sus immédiatement définir la provenance, pour venir se précipiter au milieu des voyageurs à l'instant même où les portes se refermaient. Il était affublé d'un vieil accordéon qui pendait bêtement à son cou, et en plus de la guitare qui dodelinait dans son dos, il était accompagné d'un ersatz de sono maintenu en un seul morceau par du gros ruban adhésif, une sono si

bringuebalante et si rafistolée que l'on pouvait espérer que jamais elle ne pût fonctionner ; hélas, je devais constater quelques instants plus tard qu'elle marchait comme sur des roulettes... Sans même jeter le moindre regard à l'assistance qu'il venait de prendre au piège, l'homme mit en route son matériel et l'amplificateur de fortune commença à cracher une musique si assourdissante, que pendant un instant infime je songeai à l'infâme : je regrettai qu'un long manteau n'eût un jour définitivement ralenti sa course... car quelle autre pensée pouvait nous venir à l'esprit dès lors que l'on se retrouvait en présence d'un emmerdeur pareil ? N'était-ce pas là le juste sort qui devait frapper sans pitié aucune un aussi sinistre personnage, si seulement son apparence avait été proche de la mienne, si seulement je n'avais pas rapidement compris que j'avais affaire à un... comment dire... un « rom » ? (*non*) un « roumain » ? (*non plus*) « un romanichel » ? (*passé de mode*) un « tzigane » ? (*trop musical*) un « gens du voyage » ? (*trop terre à terre*) un « étranger en situation irrégulière » ? (*on se rapproche*) « un pauvre type » ? (*pas mal, mais trop vague*) un « sans domicile fixe » ? (*encore un peu trop vague*) la « victime innocente d'un système capitaliste aveugle oublieux de l'homme » ? (*trop politique, et un peu trop long également*) ou bien encore un « migrant » ? (*Oui, c'est ça ! c'est exactement le terme qu'il me faut employer !*), j'avais affaire à un migrant, nouvelle appellation en vogue depuis que des vagues vigoureuses débarrassaient sur nos côtes leur encombrante et indigeste cargaison.

*

Ami lecteur, peut-être serez-vous étonné par tous ces atermoiements, mais mon époque avait ceci de particulier qu'elle m'invitait à être extrêmement prudent quant au vocabulaire que je devais employer, ainsi qu'à la façon dont il pourrait être interprété par mes contemporains ; aussi espéré-je que vous saurez excuser mes hésitations, et que vous comprendrez pourquoi je ne savais plus trop comment je devais vous décrire cet ennuyeux individu. Mes tergiversations étaient d'autant plus superfétatoires que j'étais persuadé que tout ce que je pouvais observer autour de moi n'avait pas pour finalité de se retrouver un jour dans les pages d'un livre ; aussi était-il complètement ridicule que je m'inquiétasse autant.

Pourtant, malgré cette certitude qu'une fois écrites, mes pages à peine noircies rejoindraient le cimetière des manuscrits oubliés, je ne pouvais m'empêcher, dès lors que je me retrouvais face à mes textes avec rien d'autre que ma solitude pour me juger, de me sentir soumis à la néfaste influence de mon époque.

Afin d'éviter toute polémique, et maintenant cet encombrant développement, peut-être aurais-je été mieux inspiré d'écrire simplement, un peu plus tôt dans ce récit : « Au moment où je m'apprêtais à feuilleter mon livre comme j'aimais le faire à l'accoutumée dans ce lieu qui m'évoquait un des nombreux charmes de la capitale, un homme jovial se mit à jouer un sympathique air de musette à l'accordéon avec l'aide d'une ingénieuse sonorisation ». Grâce à l'expérience accumulée au gré des lectures successives de ce chapitre, il était évident qu'une telle formulation aurait été plus heureuse, plus adéquate, et j'irais même jusqu'à écrire, plus correcte. Malheureusement, dans la mesure où vous veniez d'accéder à ce paragraphe, il m'était absolument impossible de revenir en arrière.

*

Ainsi, ma rencontre bruyante et imprévue avec le joueur d'accordéon, avec ce migrant donc, m'avait définitivement coupé l'envie de lire. D'ailleurs, pour éviter de favoriser ce genre de vocations à l'avenir, et ainsi respecter le bien-être des voyageurs du métropolitain, peut-être devrait-on arrêter de perpétuer ce mythe stupide selon lequel un obscur musicien serait devenu du jour au lendemain adulé par le monde entier après avoir été repéré dans le métro par un producteur en vue qui, par une coïncidence incroyable, passait justement par là ; car si l'olibrius que j'avais sous les yeux et dans les oreilles pouvait sembler avoir de vagues allures de tzigane, je doutais que le grand Django Reinhardt lui-même eût poussé la solidarité ethnique au point de le prendre dans son orchestre, ce qui soit dit en passant faisait tomber à plat de façon astucieuse d'ailleurs, toutes les accusations de racisme dont j'aurais pu éventuellement faire l'objet si... Et puis zut ! peu importait que mon empêcheur d'écrire et lire en rond fût noir, jaune, rouge, marron, blanc ou vert, surtout que dans la majorité des cas il était quand même de notoriété publique que les emmerdeurs de tout poil fussent juifs ! Dans cette

satanée rame de métro, mon emmerdeur était... un emmerdeur, et puis c'est tout ! merde à la fin ! c'est incroyable comment l'on peut perdre facilement ses moyens quand on vient se faire siffler dans les oreilles par... Ah non ! le voilà maintenant qui semble vouloir ouvrir la bouche... Ce n'est pas possible ! il ne va pas en plus se mettre à chanter ! Je vais finir par complètement...

« Yé ne sé pourkoi yalé dencé, a Sein-Yen, o-o musetté...

— Mais il m'a suffi d'un seul baiser pour que mon cœur soit prisonnier ! fredonnais-je intérieurement en tapant légèrement du pied. »

Je restai un court instant interloqué... Après avoir longuement dépeint de façon si peu glorieuse l'étranger, qu'il soit ici en visite touristique, ou là en tournée musicale, voilà que c'était lui qui venait me rappeler un salutaire air de France, un air gai et entraînant qui me faisait oublier immédiatement toutes ces pensées qui m'empoisonnaient ; de quoi rester perplexe et bien silencieux... Pourtant, à mon grand étonnement, voilà que je quittai promptement mon siège, m'élançai vers celui qui la seconde précédente n'était qu'un vulgaire importun, et lui demandai, au comble de l'excitation :

« Connaissez-vous la chanson *Joinville Le Pont* ? C'est une chanson de Bourvil ! Je crois que le refrain, c'est quelque chose comme :

*À Joinville le Pont
Pon ! Pon !
Tous deux nous irons
Ron ! Ron !
Regarder guincher
Chez chez chez Gégène
Si le cœur nous en dit
Dis dis
On pourra aussi
Si si
Se mettre à guincher
Chez chez chez Gégène*

Non ? Cela ne vous dit vraiment rien ? » Et me voilà, sous les yeux des touristes interloqués, emmanchant la guitare que l'homme avait derrière le dos, et de lui montrer avec empressement et enthousiasme les accords de la chanson : *La majeur, fa dièse 7, Si mineur*, et de chanter en prenant une voix de titi parisien la suite de la chanson grâce aux paroles lues à partir de mon téléphone connecté à la toile, ce qui me prouva une fois de plus que même la pire des inventions pouvait ponctuellement avoir son utilité. Sur ces entrefaites, le métro vint à s'immobiliser en bout de ligne ; j'avais depuis longtemps raté ma correspondance. Encore sous le coup de l'euphorie, je regardai avec une sorte de satisfaction béate les trois touristes hilares quittant la rame en arrosant copieusement le gobelet en plastique du musicien de pièces sonnantes et trébuchantes, certains qu'ils étaient d'avoir assisté à une convaincante scène de théâtre bien rodée ; quant au reste des voyageurs, ils avaient pour la plupart le visage fermé du banlieusard blasé qui avait déjà tout vu et tout entendu au cours de ses voyages quotidiens, le meilleur comme le pire, le pire surtout. Alors, à ma grande stupeur, tout en faisant s'entrechoquer le contenu de son gobelet, mon compagnon de fortune ironisa, dans un français parfaitement maîtrisé : « Pauvre *gadjo*, obligé qu'il est de se donner en spectacle dans le métro pour pouvoir chanter une chanson de son patrimoine qui se meurt ; et cruel détail, il a besoin de l'étranger à ses côtés pour parvenir à ses fins ; pouah ! c'est vraiment pathétique ; allez, sans rancune... ah ! et merci pour les piécettes ! *Latcho drom* ! »

La semonce était sévère, et je sentis monter à mes lèvres l'envie de répliquer. Au dernier moment, parce que je n'oubliais pas cette fois-ci le piètre orateur que j'étais, mais également parce que depuis quelque temps je tentais d'écouter les reproches qui pouvaient m'être faits, j'encaissais sans sourciller. Je devais également reconnaître que la saillie était loin d'être dénuée de vérité ; dans mon quotidien, il était finalement très rare que j'entendisse ces chansons venir s'épanouir au creux de mon oreille. Comme le pauvre kiosque de tout à l'heure qui n'avait plus rien d'autre à faire que de dormir pour l'éternité, que nous restait-il aujourd'hui de la valse musette des guinguettes ? Quelqu'un dans ce beau pays se souvenait-il encore de l'élégante Fifine qui chaque dimanche descendait son allée pour se promener au bord de l'eau en attendant d'ouvrir son établissement ou

bientôt les chansons et les rires des danseurs inonderaient la campagne environnante ? Si je devais par inadvertance allumer la radio, qu'allait-il m'être aujourd'hui servi en pâture, sinon une insipide bouillie anglophone ; et si au milieu de ce tumulte parvenait de très rares fois à surnager une ou deux chansons en français, n'allais-je pas immédiatement et amèrement regretter d'en avoir compris les paroles ? Comme tous ces chanteurs qui aujourd'hui avaient le vent en poupe, il y avait de quoi rester sans voix. Pourtant, il serait trop facile d'accuser le seul cirque médiatique de n'avoir que des clowns tristes et sans talent à nous mettre à disposition, car dans ma discothèque, possédais-je ne serait-ce qu'un seul disque qui me donnât l'envie irrésistible de me retrouver au milieu d'un parquet usé par des escarpins entraînés par le son de l'accordéon ? Chez moi, chez les autres, comme dans tous ces endroits où parfois une petite musique nous invitait à l'écouter pour nous faire patienter devant la longue file d'attente qui s'étiolait devant nous, existait-il encore la moindre trace de ce petit héritage musical dont l'âge d'or datait seulement du siècle dernier ?

*

Je me remémorai tout à coup avoir un jour commencé à griffonner quelques lignes sur le sujet, et j'éprouvai de façon pressante le besoin de retrouver le petit texte. Sans me soucier de la place au milieu de laquelle je venais de déboucher, je me hâtai en direction du banc public le plus proche ; et, une fois assis, j'exhumai avec impatience de ma sacoche mon précieux carnet de notes, le premier que j'étais vraiment heureux d'ouvrir depuis mon passage sur les bancs de l'école, ce carnet qui maintenant ne me quittait plus depuis que je m'étais lancé dans l'aventure insensée de l'écriture. En feuilletant les premières pages dont le contenu commençait un peu à dater, je retrouvai l'extrait en question et le relu attentivement :

C'est avec le refrain de cette chanson chantée par Bourvil en 1952 en tête que naïvement, j'espérais profiter d'une belle soirée d'été du côté des bords de Marne avec une amie. En sortant de la voiture, j'aurais déjà dû me méfier ; car si nous nous étions bien garés sous le pont (pon pon) de Joinville, c'était aussi celui de l'autoroute de l'Est d'où provenait maintenant non pas une douce

mélodie, mais le vrombissement assourdissant des automobiles des rats des villes en partance pour des champs autres qu'Élysées. Le soleil couchant apportait une dominante ocre aux graffitis criards qui recouvraient presque en totalité les énormes piliers de béton au pied desquels, après une valse-hésitation, je décidais d'éloigner la voiture et de choisir pour son repos un petit chemin de terre le long d'une haie qui accueillait négligemment une foule abandonnée de matières plastiques. En empruntant le petit boulevard qui allait nous amener au bord de l'eau, je n'imaginai pas encore que l'établissement « Chez Gégène » était un des seuls survivants, sinon d'une époque révolue, au moins d'une France qui ne semblait plus alimenter que les cordes de ma guitare de mauvais garçon en quête de java bleue ; car malheureusement, le « petit Robinson » était parti s'installer sur une île déserte pendant que « Chez Mimi Sardine », on avait fini par retourner du côté de Marseille créer des embouteillages. Pire encore, en arrivant devant « Chez Gégène », établissement que je croyais encore être une guinguette, je ne découvris là qu'un bien triste linceul pour touristes en recherche d'un pittoresque pour lequel ils étaient prêts à payer n'importe quel prix.

En refermant le carnet, je souris quelques instants. Ce petit texte était un des premiers que j'avais écrits ; il ne m'était nullement nécessaire de regarder la date notée dans la marge pour m'en rendre compte tant il était truffé de multiples références aussi évidentes que maladroitement, mais auxquelles le littérateur débutant que j'étais alors, et sans doute l'étais-je encore, aimait à se raccrocher, tant je trouvais vertigineux de devoir écrire des phrases issues seulement de ma seule imagination. Aujourd'hui, si je continuais à avoir ce qui serait certainement considéré par les exégètes comme un défaut, je m'appliquais à tromper ces derniers en insérant dans mes écrits des références que je m'évertuais de rendre beaucoup moins explicites. Mais foin de ces considérations qui n'intéressaient personne d'autre que moi.

Là, levant le nez de mes écrits, je restais un moment interdit sous le coup de la brutale sensation qui me submergea ; j'eus subitement l'impression d'avoir atteint un autre monde, comme si le terminus de cette ligne de métro marquait la frontière entre ma

propre civilisation et un territoire inconnu qui se révélerait immédiatement hostile. Certes, peut-être m'apparaîtrait-il d'ici quelques années plus accueillant, lorsque ladite civilisation aura fait un nouveau bond en avant, construisant toujours plus profondément au cœur de la dense et sauvage jungle de banlieue une nouvelle station de métropolitain supplémentaire. Pour l'heure, j'avais l'impression de me retrouver au milieu d'une de ces vastes esplanades qui firent les beaux jours de pays situés très loin à l'Est, d'immenses espaces la plupart du temps déserts, mais qui faisaient toujours le plein lorsque la Police qui empêchait tout un chacun de penser obligeait gentiment tous les camarades du pays à venir y célébrer publiquement je ne savais quelle date révolutionnaire. Cet endroit glacé rempli d'inhumanité me fit froid dans le dos ; je dus même me contenir afin de ne point hurler quand je vis avec horreur que les arbustes malingres plantés là depuis peu étaient déjà morts de désespoir. Quelle terrible vision que de se retrouver face à l'aliénation de la nature par le béton ; que l'homme pouvait être arrogant en croyant pouvoir faire pousser n'importe où l'arbre de la liberté. Je fus alors terrifié à l'idée d'être moi-même pris au piège : je m'imaginai un court instant tomber les pieds joints dans une mare de ciment frais où je resterais figé, me transformant ainsi pour l'éternité en statue auprès de laquelle des cohortes de pèlerins viendraient chaque année rendre hommage au banlieusard inconnu. Comme la compagne fidèle qu'elle était, mon imagination venait de me faire comprendre que je devais quitter les lieux au plus vite.

*

En étudiant attentivement un plan devant lequel s'inquiétaient également les trois touristes de ma rame, visiblement perdus, et que je ne fus pas certain de rassurer avec la description que je leur fis des lieux, je compris que cet intermède musical m'avait transporté très au nord de la capitale, alors que j'habitais complètement à l'opposé. Je calculais rapidement l'itinéraire à emprunter afin de rentrer chez moi quand je fus gagné par un sentiment de profonde lassitude : j'allais devoir prendre le métropolitain pendant une dizaine de stations, descendre dans une immense gare qui servait de plaque tournante à bon nombre de lignes, et dont les tapis roulants interminables m'emmèneraient vers la correspondance qui me permettrait de

rejoindre une deuxième gare, où là je pourrais enfin prendre le train de banlieue qui irait en tortillant vers mon domicile. Suite à cette laborieuse planification, je ne pus qu'émettre un long soupir ; la journée promettait décidément d'être encore bien longue. N'ayant plus la volonté et encore moins l'envie de m'épancher une nouvelle fois sur la façon dont l'homme massacrait son environnement naturel, j'envisageai de me rendre directement chez moi, sans passer par la longue description que j'avais prévue d'écrire, et pour laquelle je n'avais pour l'instant noté que les vagues idées qui auraient dû me servir de fil conducteur :

Début de la séquence

Je range le carnet et entame le trajet du retour en train

Décrire longuement cet itinéraire et insister sur la laideur des lieux traversés

Décrire le trajet entre la gare et mon domicile

D'abord le long d'une grande avenue

Puis au sein de la coulée verte

Mentionner les « immeubles lumière »

J'entre dans mon appartement

Fin de la séquence

Lorsque j'entrepris le trajet entre la gare et mon appartement, j'étais éreinté ; pourtant, retrouvant sinon l'inspiration, au moins un peu de courage en cette fin de voyage, je tentai de décrire succinctement les différents environnements qui se succédèrent sous mes yeux.

*

Quittant une gare qui s'était depuis peu installée en bordure de la ville, tant ces dernières années la petite cité de banlieue avait connu une forte croissance de sa population sans que cela donnât à cette dernière beaucoup plus de travail, je longeai pendant quelques centaines de mètres une large avenue le long de laquelle s'épanouissaient les ronces et les déchets en tout genre, triste premier plan d'un tableau qui était principalement composé de bâtiments préfabriqués parmi lesquels les concessionnaires automobiles côtoyaient des restaurants exotiques où l'on pouvait manger vite fait

pour pas bien cher ; spectacle apocalyptique que ces impressionnantes montagnes de voitures disloquées sentant le graillon, et qui attendaient fébrilement l'ultime compression qui pourrait leur redonner un peu de valeur. Devant ces amas de ferraille qui me laissaient, sinon de marbre, au moins pas très à mon aise, il me tardait de rejoindre la petite coulée verte qui reliait cette partie de la ville en perpétuelle expansion, au centre que l'on qualifiait curieusement d'historique, alors qu'une large partie de son histoire avait été purement et simplement décapitée. Cet itinéraire, exclusivement réservé aux piétons et aux cyclistes, divaguant sur un peu plus d'un kilomètre de long, était bordé d'un côté par un petit ruisseau, et de l'autre par des arbres ; et, à peine avais-je commencé à me sentir rasséréiné au milieu de ce paisible environnement, que je fus le protagoniste d'un bien curieux incident. D'ailleurs, le plus étrange ne fut pas l'incident en lui-même, mais qu'il se produisît sans que je l'eusse préalablement prévu, et sans que je pusse intervenir sur son déroulement ; comme s'il m'avait été imposé par une entité évoluant hors du cadre de ce récit, alors que j'étais pourtant certain d'être le seul responsable du bon déroulement de celui-ci. Certes, il était évident que le cheminement, l'homogénéité et la logique de cette histoire fussent encore en cet instant extrêmement confus, mais... mais revenons à l'incident proprement dit.

Alors que j'étais abîmé dans mes pensées pour tenter de résoudre de quelle façon j'allais pouvoir donner un peu plus de cohérence à tout cet enchevêtrement d'idées et de situations où se mélangeaient allègrement le rêve et la réalité, mais également pour imaginer quels lieux je pourrais bien traverser pour me rendre d'une gare excentrée au centre de la ville, je me figeai sur place en entendant tout à coup crier : « Attention ! attention ! Poussez-vous ! je n'arrive pas à freiner ! ». L'instant d'après, je sentis comme un souffle me passer derrière le dos ; je tournai la tête et eus à peine le temps d'apercevoir un cycliste zigzagant s'arrêter tant bien que mal à quelques mètres de moi, juste avant que le bas-côté ne l'entraînât dans le ruisseau. Au-delà du caractère complètement imprévu de la scène, s'ajoutèrent à ma perplexité deux éléments : un, que la topographie du terrain ne laissait aucun doute sur le fait que le cycliste qui venait de maladroitement m'éviter m'avait forcément repéré de loin ; deux, qu'il était équipé d'un très beau cadre en

carbone et d'une tenue indiquant qu'il appartenait à un club local pratiquant la compétition. Il était alors difficilement concevable de croire qu'il pût être aussi peu adroit ; pourtant, après réflexion, cette hypothèse me parut beaucoup moins fantaisiste que celle qu'il pût survenir de nulle part, ou encore plus étonnant, d'une autre histoire. L'individu s'excusa sincèrement, m'indiqua à plusieurs reprises en balbutiant combien il était désolé, et repartit de façon chaotique, tant il eut de peine à enclencher ses cales automatiques. La scène n'avait duré que quelques secondes ; et si l'on ajoutait à sa fugacité le caractère singulier de la rencontre, il ne serait pas surprenant, en repensant à cet épisode d'ici quelque temps, que j'en vienne à douter en avoir été un jour le témoin privilégié. Néanmoins, à peine avais-je repris ma route que je devais trouver cette subite apparition finalement beaucoup moins absurde que les épais rideaux qui recouvraient dans leur totalité les immenses verrières des immeubles à deux étages que je commençai à longer et qui marquaient la fin de la coulée verte ; leur concepteur les avait baptisés « les immeubles lumières », mais dans son enthousiasme aveugle, il avait oublié que peut-être les habitants des appartements situés au rez-de-chaussée préféreraient vivre dans la pénombre plutôt que dévoiler au grand jour et aux nombreux passants une large part de leur intimité.

Une dernière allée à l'ombre des arbres, et les trottoirs reprenaient progressivement le dessus sur les bas-côtés herbeux, encadrant avec autorité des rues encore peu passagères où les maisons étaient généreusement espacées par de larges jardins ; plus loin, les bâtisses se resserraient les unes contre les autres, comme si elles craignaient les bâtiments constitués de trois ou quatre étages qui eux s'entassaient sans ménagement les uns sur les autres au fur et à mesure que l'on s'approchait du centre-ville ; peut-être les illustres demeures redoutaient-elles à terme que cette petite armée bien ordonnée en vienne à contester leur territoire. En observant comment les vieilles maisons en pierre résistaient à l'usure du temps, et devant le contraste des tristes immeubles dépressifs dont les larmes qui ruisselaient en continu le long de leurs murs avaient créé de profondes rides en très peu de temps, on pouvait penser qu'elles avaient tort de s'inquiéter. Pourtant, en pénétrant dans un de ces tristes bâtiments dont l'ascenseur poussif m'emmena péniblement au deuxième étage, je me fis la réflexion que la logique de l'urbanisme

semblait parfois si peu rationnelle qu'il ne fût pas rare que de solides et belles bâtisses ancestrales cédassent leur place à de pâles édifices dont la durée de vie ne serait pas bien longue. Après avoir descendu les trois petites marches qui débouchaient dans un couloir sombre et défraîchi, je n'étais pas certain que le fait que je pusse aujourd'hui me loger dans cette petite ville de banlieue réputée chic il y avait encore quelque temps, valait tous ces pavillons de meulière sacrifiés sur l'autel d'un mélange des genres architectural qui à terme s'avérerait de toute façon complètement invivable.

Par une sombre soirée du mois d'août

Je venais de passer une journée vraiment très étrange, une journée pendant laquelle il m'avait été absolument impossible de démêler le vrai du faux. Maintenant que j'étais à l'abri dans mon appartement, je m'installai immédiatement à mon bureau, espérant trouver dans ce petit espace un peu de repos et de réconfort. Malheureusement, au lieu de la protection attendue, ce fut la réalité la plus crue qui vint brutalement se rappeler à mon existence : mon premier manuscrit sommeillait dans le tiroir de droite ; les myriades de confettis qui une fois assemblés auraient pu constituer mon second récit virevoltaient dans une petite poubelle de table posée à même le sol ; la sacoche qui m'avait accompagnée toute la journée, et dans laquelle se mélangeaient à la fois des documents professionnels et mon carnet de notes, gisait maintenant tristement à mes pieds ; enfin, en retrait dans un coin de bureau que ma lampe faiblarde n'arrivait jamais à atteindre, étaient étalées les feuilles de brouillon d'un troisième récit bien mal entamé. En ce début de soirée, en repensant à mes écrits les plus récents, je devais bien admettre que je m'étais de nouveau fourvoyé, et qu'au lieu d'ordonner patiemment tout ce que j'avais pu précieusement noter dans mon carnet, j'avais laissé filer de façon désordonnée mes lubies sur le papier, espérant sans doute secrètement que de tout ce fatras naîtrait de façon miraculeuse un récit parfaitement limpide et cohérent. N'était-il pas pitoyable cet apprenti alchimiste, incapable de maîtriser toute cette matière brute afin d'en obtenir quelque chose qui lui rapporterait de l'or ? En regardant de nouveau autour de moi la nature morte de mes projets avortés, je me sentis accablé, tant cette journée du mois d'août semblait vouloir se terminer, sinon

tragiquement, au moins dans la désillusion et le découragement le plus total.

En de telles circonstances, ce cher Moïse aurait certainement su trouver des paroles réconfortantes ; il aurait certainement pu, sinon m'aider, au moins me redonner le sourire avec une de ces petites histoires dont il avait le secret. Hélas, Moïse venait de tranquillement quitter ce monde, et sans lui, au-delà de cette lancinante tristesse qui m'envahissait depuis une semaine, je me sentais ce soir terriblement seul. Il m'était encore difficile de dépasser ce chagrin qui me submergeait, et c'était sans doute pour cette raison que de nos conversations, il ne me restait pour l'instant en tête que des bribes confuses ; et puis, il y avait cette petite boîte qui se cachait sous les feuilles, un peu à l'écart sur mon bureau, une petite boîte que je ne cessais de fixer, et que selon les dernières volontés de Moïse, je ne devais ouvrir qu'à l'aube du huitième jour. Ce soir, si je n'osais faire le décompte du nombre de soirées écoulées depuis sa disparition, c'était certainement le signe que cela faisait maintenant sept jours que Moïse avait rejoint la Terre de ses ancêtres ; sept jours qu'il reposait à Jérusalem, lui le Juif qui n'avait pourtant presque jamais quitté le petit appartement de l'immeuble contigu à celui dans lequel je louais un petit logement depuis un peu plus de deux ans.

J'atermoyai encore pendant de longues minutes ; ma journée avait été harassante, et une bonne nuit de sommeil me semblait la chose la plus raisonnable que je pusse faire tellement je me sentais épuisé mentalement. Malgré toute cette fatigue qui inexorablement m'accablait, j'hésitai à me coucher, tant je redoutai de ne pouvoir m'endormir paisiblement ; je songeai à ce que Moïse m'avait souvent indiqué quant à l'étude de la Torah, que la Nuit y était propice, et que souvent on pouvait apercevoir la lumière là où on ne voyait habituellement que des ténèbres, de la même façon qu'il nous était très fréquent de sombrer dans les ténèbres en pleine journée. Je me levai lentement, et fis quelques pas en direction de la fenêtre. La nuit venait de tomber, et de mon poste d'observation, je ne pouvais rien voir sinon la morne façade des bâtiments voisins. J'ouvris la fenêtre et levai la tête vers le ciel. S'il était encore trop tôt pour contempler la moindre étoile, je savais pertinemment que même au

cœur de la nuit la plus profonde, les lumières de la ville m'empêcheraient de contempler ce spectacle. Au loin me parvenait très distinctement le bruit continu de l'autoroute qui inlassablement égratignait de jour comme de nuit les flancs de la petite ville sans que jamais cette dernière ne songeât un seul instant à protester. Au milieu de cette atmosphère que je croyais pourtant peu propice à la rêverie et à la résurgence de mes souvenirs, je commençai pourtant à entendre dans le lointain l'écho des paroles que mon vieil ami avait pu prononcer lors des soirées que nous avions passées ensemble ; j'oubliai comme par enchantement le bruit de l'autoroute, et imaginai au-dessus de moi les étoiles qui devaient commencer à illuminer le ciel. En retournant à pas lents à mon bureau, je fixai longuement la boîte, sans prêter la moindre attention au désordre qui régnait autour d'elle. Il m'était difficile de décrire ce que je ressentais. C'était... c'était comme si l'âme de Moïse venait de se déployer dans l'ensemble de la pièce ; comme si elle avait eu besoin d'un peu de temps pour se détacher en douceur de son corps avant de venir me visiter. Autour de moi, je sentis comme une présence rassurante, et sans avoir la terrible impression de devoir profaner une tombe, j'ouvris le plus délicatement possible, non sans énormément d'émotion, le petit reliquaire. À l'intérieur, je découvris une petite Torah ainsi que la courte lettre qui l'accompagnait :

Mon jeune ami,

J'espère que tu accepteras cette étrange requête dont je te fais aujourd'hui le dépositaire. Je souhaiterais que tu enterres pour moi cette Torah dans un petit coin de montagne que je te laisse le soin de choisir. J'aurais tant souhaité poursuivre nos rendez-vous chabatiques, mais je sais que mon séjour sur cette terre touche à sa fin, car si je peux remercier Hachem⁶ d'avoir préservé intactes mes facultés intellectuelles, je sens bien que mes forces physiques me quittent rapidement ces derniers temps.

*Avec toute mon affection,
Moïse*

6 Mot hébreu que l'on peut traduire par « l'Éternel »

Notre première rencontre

Je venais de trouver un travail dans une des nombreuses agences d'urbanisme de la capitale, mais devant l'inaccessible prix de ses loyers, et aussi parce que son immensité m'effrayait, j'avais préféré m'installer un peu à l'écart, dans une de ces rares villes de banlieue encore réputées pour leur tranquillité. Chaque matin, je prenais le train avant que le jour fût levé, et en ma qualité de jeune travailleur célibataire ne comptant jamais ses heures, souvent je rentrais chez moi à la nuit tombée ; une vie bien réglée de métronome, où les couleurs de l'usine avaient été remplacées par la pâle blancheur clinique des plateaux ouverts, sans bistrot ni mégots, et si l'on pouvait penser qu'un tel univers fût moins dangereux pour les poumons et le cœur du patient, plus rien ne semblait en revanche garantir l'intégrité mentale de ses pensées. Éreinté par un tel mode de vie, je m'écroulais chaque soir sur mon lit sans toujours prendre le temps de manger ; et, juste avant de sombrer dans un profond sommeil, le peu de lucidité qui me restait me laissait à peine le temps d'entrevoir une fin de semaine pendant laquelle j'aspirais à profiter un peu de mon modeste appartement et de la forêt avoisinante.

Dès mon aménagement, et parce que j'avais soigneusement décliné, à leur grand soulagement sans doute, les invitations polies de mes collègues au moment de mon entrée dans le bureau d'études, j'avais pris la délicieuse habitude de passer en solitaire mes deux journées de repos. Le samedi, pour oublier à la fois l'univers bruyant de la capitale et l'activité frénétique de ma profession, mais également dans le but inavoué et illusoire de dompter la solitude, je ne m'aventurais pas au-delà des quatre murs de mon appartement.

Pendant cette journée si particulière, jamais je ne mettais le nez dehors ; qu'il pleuve à verse ou qu'il fasse un soleil radieux, je me levais un peu avant midi, généralement réveillé par un voisin qui rentrait de sa promenade avec un chien qui faisait savoir haut et fort à son maître qu'il ne serait jamais un animal d'intérieur ; et, encore endormi malgré l'heure avancée, je me préparais machinalement un café qui avait comme seule et unique vertu d'éloigner jusqu'au lendemain matin le mal de tête engendré par l'absence prolongée de caféine. Une fois ce premier rituel accompli, je m'installais en m'étirant sur le tabouret de bar que m'avait offert un ancien camarade de promotion en souvenir de nos virées nocturnes et estudiantines, lesquelles me laissaient aujourd'hui encore un arrière-goût amer au fond de la gorge. À l'aplomb du tabouret, un vieux pupitre pliable hérité de mes années de conservatoire attendait patiemment que je me dégourdisse les doigts en jouant à la guitare un air lent et mélancolique en arpèges ; il me fallait toujours de nombreuses mesures avant de reproduire le moins maladroitement possible l'ensemble des notes composant la partition. Au moment où je sentais que le café commençait à doucement faire son effet, je poursuivais ma sérénade diurne en interprétant à ma façon une des multiples chansons contenues dans l'épais classeur blanc que je mettais amoureusement et régulièrement à jour ; il m'arrivait parfois, souvent même, de me laisser emporter par les mélodies : la voix se faisait progressivement plus sûre, plus joyeuse également ; encouragé alors par des accords de guitare incisifs et bien rythmés, j'enchaînais des titres de plus en plus entraînants avec un enthousiasme certain ; et là, rattrapé par la crainte d'être entendu par-delà les cloisons, inquiet que ma prestation dérangeât mes voisins, je m'efforçais de chanter plus doucement, choisissant fort à propos une mélodie tranquille qui clôturait ainsi mon récital dans la plus stricte intimité. Passé ce moment de félicité sereine, me rendant compte que je commençais à être tenaillé par la faim, je me résolvais à combler à contrecœur ce besoin que je jugeais si secondaire, mais qui venait pourtant me visiter plusieurs fois par jour, m'indiquant ainsi que la route promettait d'être encore longue avant que je pusse m'astreindre à un certain ascétisme ; puis, après avoir ingurgité sans enthousiasme un plat généralement pas très bien cuisiné, je passais le temps de la digestion à écouter un disque sur le petit canapé qui n'avait pas plus de ressort que je pouvais en avoir à ce moment-là.

Quand enfin la culpabilité de ne rien faire me poussait à sortir de ma léthargie, et constatant combien la journée était déjà bien avancée, alors seulement je m'obligeais à prendre place devant mon bureau afin de remanier les textes que j'avais pu ébaucher au cours de la semaine lors de mes nombreux voyages en train, car les transports en commun, en dépit de l'inconfort et de la promiscuité qui souvent y régnaient, faisaient partie de ces rares lieux où il m'était curieusement aisé d'écrire de façon spontanée, à défaut que j'y fusse toujours bien inspiré. Malgré mes lacunes en technique d'écriture et mon ignorance dans l'art de peindre, n'ayant jamais réussi dans ce domaine à dépasser le stade des barbouillages de l'écolier, j'aimais appeler la délicate et interminable opération que je m'apprêtais à entreprendre « la peinture des mots ». Lorsque j'écrivais, j'avais vraiment l'impression d'être comme ce peintre qui commencerait, afin de réaliser le visage de son modèle, par dessiner à grands coups de crayons une masse informe et grise censée représenter la tête ; et ensuite seulement, de prendre le pinceau, de mélanger les couleurs, et patiemment, par petites touches, de lentement révéler les contours du visage. Il me semblait que je procédais sensiblement de la même manière avec l'écriture : je notais d'abord quelques phrases décrivant succinctement l'idée générale, puis au cours des lectures qui se succédaient, j'ajoutais, j'ajustais et décorais les phrases avec des adjectifs et des figures de style que j'essayais d'éloigner des habituels lieux communs ; je cherchais pendant des heures des mots de la plus grande précision possible ; et, au moment où la phrase semblait proche de ce que j'attendais d'elle, je l'écoutais avec la plus grande attention pour juger de ses qualités musicales, car plus le temps de l'écriture avançait, et plus il me semblait important de conférer aux phrases écrites un rythme et une mélodie, comme si j'éprouvais le besoin de retrouver dans mes textes les réminiscences d'une chanson accompagnée de sa guitare ; était alors venu le temps de l'ultime étape pendant laquelle je déplaçais de-ci de-là les virgules, ajoutant chemin faisant un point-virgule là où la phrase refusait de s'arrêter ; et finalement, en un seul mot, presque avec soulagement, je scellais définitivement la phrase à l'aide du fameux point qui allait permettre au lecteur et au narrateur de souffler. Je relevais alors la tête de mes feuilles pour m'apercevoir que la nuit s'était installée, depuis un moment sans doute, tant le

calme qui régnait autour de moi contrastait avec l'atmosphère agitée de la journée. Dans ce climat propice, j'achevais mon ouvrage en procédant à la lecture complète du texte que je venais de retoucher, constatant un peu désabusé que deux ou trois minutes seulement m'étaient nécessaires pour lire attentivement ce qui m'avait pris plusieurs heures à corriger ; pourtant, je me couchais, sinon heureux, au moins apaisé d'avoir connu, le temps de cette journée si particulière, comme un air de bohème, un air vivifiant et revigorant qui pour moi voulait encore dire quelque chose.

Le lendemain, ce qui ne manquait pas de me surprendre à chaque fois, je me levais de très bonne heure avec une facilité déconcertante. C'était le cœur léger et l'esprit reposé que j'entreprenais la seconde partie de ma salvatrice parenthèse : sous la fraîcheur matinale, je m'élançais pour une longue promenade dominicale qui me ramènerait dans mon appartement seulement vers le début de la soirée. Avec comme seul compagnon un petit sac à dos contenant une bouteille d'eau et quelques vivres de course, je commençais par parcourir les interminables allées rectilignes du parc où l'on pouvait déjà croiser nombre de coureurs à pied. Très rapidement, afin d'éviter tout sentiment de lassitude qui inévitablement m'envahissait dès lors que je m'attardais sur ces chemins trop sages, je prenais un petit sentier grimpant en deux ou trois lacets vers la forêt, et qui avait l'avantage, au-delà de son caractère sauvage, de décourager la plupart des sportifs du dimanche ; je me retrouvais bientôt seul dans les bois. Parfois, je m'égarais en même temps que le chemin lui-même disparaissait sous les fougères ou dans un marécage éphémère créé par les pluies diluviennes des jours précédents, et c'était dans ces lieux oubliés des hommes qu'il m'arrivait de débusquer avec bonheur un ou deux jeunes cervidés qui s'étaient aventurés au-delà des limites de leur territoire. Après leur fuite, longtemps je restais à l'affût, écoutant le son des branchages piétinés s'atténuer jusqu'à disparaître dans le bruissement de la forêt. Alors que dans la ville tout concourait à l'uniformité, le temps s'écoulant toujours au même rythme au milieu du gris des murs, des trottoirs, et des passants pressés, il en allait tout autrement dès lors que je m'enfonçais au cœur de la végétation : en cette fin d'automne, les tons orangés commençaient certes à s'estomper, et le marron des feuilles qui jonchaient le sol se

transformerait bientôt en un tapis sombre annonciateur de la période hivernale ; mais, si seules les rares averses de neige apporteraient parfois leur éclatante blancheur à ce vaste panorama, je savais qu'il me suffirait de patienter jusqu'au printemps pour pouvoir de nouveau contempler toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. En attendant ce renouveau, quelques rongeurs s'empressaient de glaner ici et là les derniers glands nécessaires à leur hibernation ; pour mieux appréhender la frénésie qui secouerait tous ses habitants au retour des beaux jours, la forêt exprimait aujourd'hui le souhait de prendre un peu de repos. C'était souvent au milieu de cette nature envoûtante que germaient dans mon esprit les prémices de ce que j'allais par la suite tenter de mettre par écrit au cours de la semaine à venir.

*

Pendant de nombreux mois, je fus pleinement satisfait de la façon dont j'employais mon temps ; je me demandais même si je ne tirais pas une certaine fierté à me considérer comme une sorte de jeune bourgeois dont le centre de l'univers serait urbain tout au long de la semaine, et qui clôturerait celle-ci en retrouvant hors de la ville un certain goût pour l'authenticité auprès d'un environnement champêtre et forestier. Cependant, parce qu'il était rarement suffisant pour se sentir à sa place dans les organisations humaines, de croire appartenir à une classe sociale pour laquelle même les esprits les plus éclairés discutaient aujourd'hui encore des preuves de son existence, la solitude que j'avais au départ appelée de mes vœux se fit peu à peu plus pesante, et le discret vague à l'âme qui s'installa de façon intermittente dans mes pensées se transforma progressivement en une mélancolie permanente et encombrante : trois années après mon installation dans ma petite ville de banlieue, j'éprouvais le besoin d'interrompre le caractère monastique de ma fin de semaine afin de rompre mon isolement. Pour satisfaire cette irrépressible envie de voir du monde, je me mis à fréquenter chaque samedi un café au sein duquel étaient régulièrement organisés des rendez-vous littéraires et philosophiques dans une atmosphère certainement moins feutrée que celle que j'imaginai qu'elle fût dans les salons d'antan. Oubliant la torpeur qui m'envahissait d'ordinaire en début d'après-midi, je m'empressais d'aller retrouver l'ambiance du bistrot qui occupait l'angle de la place de la mairie en prenant place dans un recoin

sombre et délaissé par la plupart des clients. Ainsi attablé, je pouvais observer à loisir le petit univers que j'avais sous les yeux sans jamais éprouver le besoin de lier conversation avec l'un de mes rares voisins, et sans doute étais-je également rassuré de constater qu'il ne m'était pas nécessaire d'ajouter à ma présence en ces lieux le petit verre de vin blanc qui m'aurait certes délié la langue et rendu plus sociable, mais dont je savais qu'il pouvait sournoisement me conduire vers un mauvais silence et une triste solitude, passé l'ivresse du moment.

*

Ce samedi-là, j'avais franchi le seuil de l'établissement afin de peupler ma solitude de conversations passionnées, d'effluves de café et d'alcool, du bruit des verres qui s'entrechoquaient et de commandes de clients un peu éméchés qui volaient à travers la salle. Je m'étais installé dans mon renfoncement, toujours un peu amusé de constater que le serveur, en me demandant ce que je souhaitais consommer, ne me considérait toujours pas comme un habitué, ce que j'interprétais comme une preuve de ma subtile discrétion. Cet après-midi, la question qui figurait en gros sur l'affiche placardée à l'extérieur des portes battantes : « L'expérience s'enseigne-t-elle ? » me fit immédiatement penser à mes cours de philosophie du lycée, matière que j'avais à l'époque outrageusement négligée, si j'en jugeais par l'appréciation cinglante : « niveau à la mesure de l'intérêt porté à la matière », qui complétait le médiocre cinq sur vingt de moyenne qui ornait le bulletin scolaire, perdu avec quelques autres souvenirs, au milieu de plusieurs boîtes d'archives qui contenait les centaines de documents à caractère administratif que j'avais déjà accumulés malgré mon jeune âge. Pourtant, sans que j'en prisse véritablement conscience, peut-être ce professeur désabusé avait-il réussi à déposer en moi une étincelle qui prendrait tout son temps avant d'allumer la petite flamme vacillante que je m'efforçais aujourd'hui d'entretenir du mieux que je le pouvais.

Peu avant le début de la conférence, entièrement revêtu d'une antique gabardine noire d'où dépassait une longue barbe blanche contrastant avec le feutre, noir lui aussi, qui lui couvrait la tête, il était entré avec d'innombrables précautions dans le café ; et si je reconnus

là le vieil homme qui habitait dans l'immeuble voisin, je ne me souvins pas l'avoir rencontré dans des circonstances autres que les rares fois où nous nous étions croisés à proximité de nos immeubles respectifs. Comme il l'avait fait à chacune de ces occasions, il me salua très courtoisement en soulevant légèrement son chapeau, son regard doux et pénétrant me donnant la troublante sensation que le vieil homme sondait avec aisance le plus profond de mon âme, si bien que je n'avais jamais été capable d'articuler quelque chose de cohérent en guise de réponse à son salut. Moi qui avais pris l'habitude de parfaitement maîtriser mon environnement, passant lentement d'une table à l'autre sans que quiconque ne s'aperçût de mon petit manège, en considérant le vieux monsieur s'installer tranquillement à l'opposé de la salle, je compris que j'allais être pris à mon propre jeu ; et, si à chaque fois que je tournai lentement la tête dans sa direction en prenant soin de ne pas trahir mes intentions, jamais je ne le surpris à me dévisager, il ne fit aucun doute qu'il étudiait attentivement le moindre de mes gestes pendant le temps que dura la conférence. Je ne fus d'ailleurs que bien peu attentif à cette dernière, tant j'étais préoccupé par la présence du vieil homme, ayant l'intime conviction que sa venue ne devait rien au hasard. Pire, j'étais presque certain qu'il avait fait le déplacement dans le seul but de me voir ; les événements qui suivirent me confirmèrent du bien fondé de mon intuition.

La rencontre venait de s'achever, et si quelques convives quittaient déjà le café, la majorité des participants prirent d'assaut la petite table du conférencier pour poursuivre un débat qui avait visiblement passionné l'auditoire, à la grande joie du patron du bar qui, même s'il n'était guère philosophe, avait bien compris les bienfaits d'un débat passionné entre épicuriens sur son chiffre d'affaires. Je vis le vieil homme se lever lentement en prenant soin de saluer autour de lui les rares clients encore attablés ; il ne s'empressait aucunement de quitter les lieux. Comme je le craignais, il se rapprocha inexorablement de moi alors que j'essayais en vain de disparaître derrière l'attroupement général ; et, arrivé à ma hauteur, tout en me saluant de nouveau en soulevant imperceptiblement son chapeau, il m'adressa courtoisement la parole :

« Mon cher voisin, permettez-moi de prendre le temps de venir vers vous, et de vous rappeler la courte maxime que voici : *Heureuse la génération dont les jeunes sont attentifs aux paroles des vieux* ; en espérant que vous oserez un jour franchir le seuil de ma porte d'immeuble. À bientôt j'espère ! »

Je n'eus pas le temps de me remettre de ma surprise que déjà il quittait l'établissement ; la manière dont il m'avait abordé, en me distillant cette curieuse petite phrase, m'avait tellement déconcerté que j'en étais resté totalement muet. Bien entendu, il ne me fallut pas longtemps pour comprendre que cette maxime n'était pas sans rapport avec le thème abordé au cours de cet après-midi. Mais, quand bien même, pourquoi une telle entrée en matière ? et puis, pourquoi moi ? bon sang ! Ne rencontrait-il pas, lors de ses promenades quotidiennes, des personnes qui n'avaient rien d'autre à faire que de tenter de résoudre ses propos énigmatiques ? Et puis, pour quelles obscures raisons avait-il effectué cette savante mise en scène ? Si son but premier était de m'inviter chez lui, n'était-il pas plus naturel qu'il vînt simplement sonner à ma porte afin de me convier courtoisement à son domicile ? Ce qui me troubla encore davantage, c'était d'être convaincu de connaître l'espèce de proverbe qu'il avait énoncé, tout en étant bien incapable hélas, de me souvenir dans quel contexte je pouvais l'avoir lu ou entendu. J'avais beau réfléchir, je ne trouvai aucune réponse satisfaisante à toutes ces questions, ce qui finit par ajouter une pointe d'agacement à ma légitime confusion. Pourtant, plutôt que d'essayer d'élucider rapidement cette singulière énigme, je fis à partir de ce jour de mon mieux pour éviter mon mystérieux voisin : me remémorant que je le croisais la plupart du temps dans le bout de rue qui reliait nos immeubles respectifs au parc tout proche, je m'appliquais à ne plus emprunter cette petite artère à l'avenir, et tant pis si je devais maintenant faire un grand détour pour me rendre à la gare et pour en revenir ; après tout, je n'étais pas à dix minutes près ! Grâce à cette nouvelle stratégie d'évitement que j'empilais sur toutes les autres, j'oubliais rapidement ce curieux épisode et son original protagoniste, ou tout du moins, c'est ce que je crus naïvement.

*

Un peu plus tôt dans ce récit, à l'exception de la première nouvelle pour laquelle je m'étais servi sans scrupule des Juifs afin d'appâter le lecteur avec ce qu'il aimait lire depuis la nuit des temps, à savoir des histoires glauques au sein desquelles il était toujours bon d'asperger les murs avec un peu de sperme et beaucoup de sang (seules les proportions variaient sensiblement selon les modes et les époques), sans doute aurez-vous compris que j'entretenais une relation compliquée avec la judéité, si tant est que j'utilisasse ce mot de manière opportune. Je me sentais ainsi complètement perdu au milieu de tous ces termes barbares pour lesquels je ne parvenais pas à en saisir les subtiles nuances : les Juifs, les Hébreux, les israélites, le sionisme, le judaïsme, la judéité... Finalement, ce vaste capharnaüm ne voulait-il pas dire la même chose ? à savoir pas grand-chose, puisque jusqu'à ce jour, je n'étais rien d'autre qu'un « Juif par définition ». En effet, si j'étais juif, c'était pour la simple raison que ma mère était juive. C'était somme toute un processus mécanique, automatique, qui me valait d'être juif, une simple courroie de transmission qui reléguait l'âme juive à une simple vue de l'esprit ; si bien qu'aujourd'hui, j'étais intimement persuadé que rien ne pouvait vraiment me rattacher à quoi que se soit qui fût juif. Enfin, c'est ce que je me persuadais à croire, attendu que mon emploi du temps comportait tout de même quelques bizarreries que j'étais bien incapable de m'expliquer. Ainsi, alors que les autres jours j'expédiais mon repas du soir à coup de plats décongelés, j'avais gardé l'habitude de me préparer le vendredi, un repas à base de viande, une bien curieuse tradition culinaire que je perpétuais en souvenir de l'odeur savoureuse du beau morceau de veau qui mijotait tout l'après-midi dans la petite cuisine où enfant, je voyais ma mère s'affairer depuis son réveil. D'ailleurs, n'était-ce pas pour faire plaisir à cette dernière, ou plutôt, afin de ne pas trop lui faire de peine, que je m'étais engagé, suite à une dispute mémorable, à consommer ce soir-là de la viande casher⁷ ? Par un excès de zèle qu'aussitôt je regrettai amèrement, je m'étais même engagé à l'acheter par mes propres moyens, car m'étant un jour perdu au sein d'une vaste zone industrielle au centre de laquelle prédominait une gigantesque grande surface où j'avais erré sans but pendant une bonne heure, j'avais eu la surprise de découvrir dans un coin, un minuscule rayon composé de produits estampillés casher. Suite à ma

7 Viande issue d'animaux choisis et abattus selon la tradition juive

folle promesse, j'étais alors retourné dans la grande surface en question, mais au fur et à mesure de ma progression vers le rayon convoité, rayon au milieu duquel paraissait un grand congélateur contenant le fameux Graal, moins j'étais conquérant et plus j'étais convaincu que la plupart des clients m'espionnaient, notamment ce brave retraité avec sa casquette, faisant mine de réfléchir au choix crucial qu'il allait devoir faire entre un baril de lessive en poudre et un flacon de lessive liquide, et qui avait sournoisement tourné les yeux dans ma direction après que j'eus passé dans son dos. Je voyais bien dans son regard que lui et ses semblables n'attendaient qu'une seule chose : que je m'approchasse inéluctablement de l'endroit qui devait me souiller tel un lépreux, et qu'il pût marmotiner à voix basse : « je m'en doutais, ce drôle est bien un Juif ; on va pouvoir s'amuser un peu ». Tremblant d'effroi, je n'osais imaginer les conséquences si l'on en venait à découvrir ma véritable identité. Bien entendu, il en avait été pour ses frais, car au moment où je parvins à proximité du rayon casher, je bifurquai brutalement en direction de celui des produits dits biologiques dans lequel je piochai une boîte de six œufs ; d'ailleurs, en regardant les dizaines de boîtes de la même marque consciencieusement empilées les unes sur les autres, et en me faisant la réflexion qu'un tel tableau devait certainement se répéter dans des centaines d'autres magasins semblables à celui-ci, j'avais vraiment du mal à imaginer que le petit fermier dessiné sur l'emballage, et que l'on voyait délicatement prélever l'œuf sous les fesses de la poule, existât vraiment.

Je tentai une deuxième approche en direction de la terre promise ; une approche plus subtile, puisque pour tromper mon monde, je longeai le secteur en sifflotant avant de m'arrêter un peu plus loin choisir du côté des condiments une préparation pour une sauce qui irait tristement finir sa vie dans un fond de placard. À la troisième tentative, je pris une longue respiration et m'élançai à vive allure en direction du rayon. Alors que je réfléchissais à la façon dont j'allais pouvoir me tirer de cette situation incongrue, je fus stoppé dans mon élan par un imposant vigile qui visiblement ne se préoccupait aucunement de mes troubles de la personnalité, mais qui en revanche ne goûtait que modérément de voir circuler au milieu de ses linéaires un disciple des rallyes automobiles. Honteux de m'être fait rappeler à l'ordre comme un gamin turbulent qui aurait renversé

une pile de boîtes de conserve, je quittais la grande surface dans la confusion, avec en tout et pour tout dans mon chariot : une petite boîte d'œufs sur laquelle le pauvre fermier me souriait avec compassion ; un baril de lessive en capsules dont je me demandais encore aujourd'hui de quelle façon on pouvait bien s'en servir ; quant à ma sauce en boîte, j'étais bien incapable de me souvenir dans quel placard elle pouvait maintenant croupir.

Après cette cruelle débâcle, je renonçai à toute nouvelle initiative et attendis lâchement la suite d'événements qui ne manquèrent pas de se réaliser : voyant que je ne faisais rien pour honorer mon engagement, ma mère débarqua un jour dans mon petit appartement avec une imposante glacière contenant les plus beaux morceaux de viande que son boucher avait pu lui fournir, et qu'elle rangea tristement, sans rien dire, dans le bac à congélation situé au sommet de mon réfrigérateur. Après un long silence, je lui avais adressé un sourire crispé, ne sachant si je devais la remercier de m'avoir aidé à me sortir de l'ornière dans laquelle je m'étais allègrement enlisé, où si je devais lui reprocher qu'une fois encore elle vînt se mêler de mes petites affaires sans demander mon approbation. Ce qui était certain, et j'avouais aujourd'hui ne pas être bien fier de mon comportement, c'était que je ne lui avais à aucun moment proposé de payer une viande dont je connaissais pourtant l'excellente qualité et le prix exorbitant. Depuis cet épisode, dès lors que j'acceptais de recevoir mes parents à leur demande, car il était rare que je fusse à l'origine d'une telle initiative, ma mère prit la mauvaise habitude de remplir mon congélateur de sacrifices expiatoires qui auraient certainement mérité un meilleur sort que de finir chaque vendredi soir cruellement carbonisés dans une méchante poêle que l'incroyant des lieux, doublé d'un médiocre cuisinier, n'avait même pas pris soin de dégraisser suite au précédent massacre. Mais ce n'était pas tout. Lorsque je me rendais chez mes parents, ce qui était encore plus exceptionnel que leurs visites à mon domicile, je ne repartais jamais sans quatre ou cinq boîtes en plastique contenant un plat préparé et sa garniture, et une fois encore, au lieu de remercier ma mère de s'être donnée tout ce mal pour son fils ingrat, voilà que je me retrouvais à pester contre des couvercles qui s'ouvraient en cours de route et laissaient alors échapper une sauce bien grasse qui dégoulinait consciencieusement sur le tissu immaculé

du siège passager de ma voiture. Enfin, pour clore ce chapitre du livre de ma mère et de son encombrant héritage culinaire, je ne pouvais passer sous silence ce rituel immuable qui se produisait peu avant la fin de l'année juive : ma mère se présentait tout sourire à ma porte avec une quantité inimaginable de boulettes de viande dont je raffolais ; mais, toujours aussi soupçonneux quant à sa générosité, je ne me laissais pas attendrir, persuadé que toute cette mise en scène n'était qu'un prétexte pour me rappeler à mes racines laissées à l'abandon, avec l'objectif inavoué de venir fixer sur mon réfrigérateur un calendrier des fêtes juives que donnait le boucher à ses meilleures clientes. Je la voyais alors s'approcher en soupirant du réfrigérateur et récupérer comme une vieille relique celui de l'année précédente, pour peu après, dans un geste très solennel, placer le nouveau calendrier à la place de l'ancien en même temps qu'elle récitait une rapide prière dont je ne comprenais pas un traître mot. Là, mettant un terme à ce douteux cérémonial, elle se retournait alors vers moi avec des yeux suppliants dans lesquels je pouvais aisément lire qu'elle espérait que cette année peut-être, je lui rendrais visite au moment de Kippour⁸, au lieu de préférer passer la journée sur la côte atlantique, ou dans tout autre lieu le plus éloigné possible de chez mes parents, espérant ainsi que j'oublierais qu'il me fallait culpabiliser au moins un peu ce jour-là. Avant que le temps ne vienne effacer tous ces souvenirs de ma mémoire, que je sois un jour assez courageux pour demander pardon à ma chère et tendre maman.

Étrangement, une fois le calendrier mis en place, je finissais par m'habituer à sa présence ; j'allais même jusqu'à l'effeuiller consciencieusement au gré des semaines qui passaient. Au-delà des fêtes juives auxquelles je ne prêtais que peu d'attention, voilà que je me surprénais à consulter chaque vendredi soir ma page d'éphéméride sur laquelle était précisée, à la minute près, les heures de début et de fin du chabbat. Ces dernières suivaient visiblement peu ou prou le coucher du soleil si j'en jugeais par les heures tardives du mois de juin qui contrastaient avec des horaires hivernaux si précoces, qu'il était excessivement rare que je fusse rentré chez moi avant l'heure indiquée. Juste en dessous figurait un mot en hébreu, différent d'une semaine à l'autre, et pour lequel je ne m'intéressais ni

8 Jour dit du « Grand Pardon » ; certainement le jour le plus solennel de l'année juive.

à la teneur ni à la portée ; et, pour embellir le tout, on distinguait en arrière-plan une reproduction monochrome du fameux mur, ce lieu si précieux aux yeux de nombreux Juifs, mais qui ne représentait pour moi qu'une haute muraille composée d'énormes blocs calcaires blanchis par le soleil, pour les uns parfaitement conservés, pour les autres érodés de bien curieuse façon, et d'où s'échappait parfois un petit buisson qui semblait vouloir se déployer vers le bas. Mais, ce qui retenait le plus mon attention sur cette petite page calendaire, c'était le court aphorisme qui précédait les horaires du chabbat. Issus sans doute de la tradition juive, je devais avouer que certains m'entraînaient assez loin dans la réflexion ; j'allais même parfois jusqu'à me risquer à écrire mes propres commentaires à leur sujet, même si la plupart des phrases me laissaient souvent perplexe, comme ce « *Mieux vaut te tenir à la queue des lions qu'à la tête des renards* » auquel cas ma capacité à fabuler se limitait à accoucher d'une souris.

*

Ce jour-là, j'étais rentré un peu plus tôt qu'à l'accoutumée ; nous étions vers le milieu du mois de décembre, et il faisait dehors un froid très vif sous un ciel bleu pâle, des conditions météorologiques plutôt inhabituelles, et qui invariablement, m'envoyaient promener par la pensée au milieu de montagnes enneigées au sommet desquelles je pouvais contempler un ciel d'un bleu pénétrant. Alors que je jugeais ce temps très clément, pour la région comme pour la saison, il régnait autour de la capitale une singulière atmosphère de fin du monde, glaciale et meurtrière, notamment pour tous ces pauvres gens qui vivaient dehors, et pour lesquels c'était le seul moment de l'année où l'on daignait leur accorder un peu d'attention, non que cette attention fût réellement bienveillante, mais plutôt parce que cela faisait un peu désordre que l'on mourût encore de froid dans un pays pourtant si chaudement recommandé pour son humanité. On s'inquiétait également pour les plus âgés, population au milieu de laquelle la grippe allait faire des ravages de façon si expéditive qu'il ne serait nullement nécessaire de s'éterniser sur la législation qui aurait pu décider de la fin de leur vie. Tout aussi préoccupant, les fumeurs allaient au-devant de graves dangers s'ils commettaient l'imprudence d'affronter des

températures négatives afin d'assouvir leur vice (mais n'était-ce pas les mêmes qui, s'inquiétant aujourd'hui de leur sort, les avaient systématiquement expulsés de tous les lieux publics quelques années auparavant ?). À l'opposé, car l'on imaginait, à tort sans doute, leur hygiène de vie beaucoup plus saine, il y avait tous ces sportifs inconscients qui devaient absolument retenir leur souffle sous peine de se geler les poumons pour le restant de leurs pauvres jours s'il leur prenait l'idée saugrenue d'aller faire ce jour-là une petite sortie à pied ou en vélo, un exercice jugé d'ordinaire si bon pour la santé. Et dernier exemple parmi tant d'autres, dans une société où l'enfant était ce merveilleux petit soleil devenu roi, il était un devoir pour chacun d'entre nous d'être scandalisé par le sort qui allait être réservé à ces pauvres bébés qui, immobilisés dans leur poussette par un père tortionnaire, pourraient se transformer très rapidement en bonhommes de neige miniatures entre la crèche et le domicile familial. De plus, avec ce ciel sans nuage et en l'absence de vent, il était presque inéluctable, le temps d'une manne providentielle tombant du ciel semblant révolu, qu'un dramatique pic de pollution vînt terrasser, à l'aide de ses fines particules, le moindre quidam se hasardant hors de son logis. Bref, en parcourant rapidement le bulletin météorologique ainsi que les actualités du jour avant de quitter mon domicile, puis plus tard en jetant un œil distrait au panneau lumineux qui alertait les passants traversant la place en contrebas de la gare, je finis par me demander un court instant si je ne devais pas immédiatement faire demi-tour et m'enquérir auprès du gardien de mon immeuble de la présence dans ses sous-sols d'un abri antinucléaire qui, avant sa vocation première, aurait pu accueillir les naufragés du froid et de l'air en puissance que nous étions tous devenus. Pourtant, plutôt que de céder à la panique, je pris le temps de scruter de nouveau le ciel légèrement voilé, et faisant fi de toutes les alertes données, n'écoutant alors que mes propres sensations, il me revint en mémoire ce livre dans lequel il était question d'hommes de bonne volonté appréciant dans sa plénitude la douceur de la vie : ils avaient choisi, avec sagesse me semblait-il, de garder une certaine distance vis-à-vis des tragiques événements qui se déroulaient sans cesse très loin de chez eux. Je trouvais cela finement observé, et si depuis cette chronique, un siècle avait passé, cette considération restait d'autant plus pertinente que l'information circulait de plus en plus vite d'un continent à l'autre sans que maintenant l'on pût

vraiment passer au travers. En pensant de nouveau à tout ce que j'avais pu apprendre depuis ce matin au sujet de la terrible vague de froid qui s'abattait sur nous, il me sembla que l'on pouvait également appliquer cette réflexion à notre univers quotidien. Et puis, de façon plus pragmatique, le monde étant ce qu'il était, n'était-il pas inéluctable qu'il nous fallût nous y adapter pour tenter d'y vivre le plus sereinement possible ? Fort satisfait de ma courte réflexion qui venait de me mener à cette imparable conclusion, persuadé d'avoir ainsi résolu en un tournemain l'une des plus grandes énigmes de l'humanité, l'insouciance de la jeunesse sans doute, je décidais de ne pas considérer la froidure hivernale comme une calamité dont il fallait se protéger par tous les moyens ; je me rendis donc à mon travail en comptant bien profiter au mieux de cette journée glaciale.

Au moment de la pause méridienne, je ne pus que me féliciter de ma désobéissance incivique, car j'eus le loisir d'effectuer une grande promenade dans le parc situé à proximité de mon bureau. Je m'en accommodai d'autant plus volontiers qu'il était très inhabituel que je pusse avoir droit à une longue interruption à cet instant de la journée, mais l'annulation, en raison des conditions climatiques, de l'ensemble des inspections que je devais effectuer sur le terrain ce jour-là, expliquait sans doute cela. Certes, sous les yeux réprobateurs des deux collègues présents (nous étions habituellement une dizaine à nous partager les lieux), il avait fallu bien me couvrir avant de quitter le bureau, mais au bout d'une demi-heure, je ressentais déjà les bienfaits du soleil et de l'air, même si l'un et l'autre avaient certainement connu des jours meilleurs, je le reconnaissais volontiers en étudiant l'imperceptible voile blanc qui commençait de couvrir le ciel, et en percevant de légers picotements au fond de ma gorge. Malgré tout, je remerciai tous les oiseaux médiatiques de malheur qui avaient entraîné dans leur sillage toute une nuée d'adorateurs obéissants et zélés : le parc boisé était étrangement calme parce que déserté par les hommes ; les pies et les merles n'hésitaient pas, le plumage gonflé pour se protéger du froid, à venir inspecter les allées en picorant ; et, en croisant quelques rares passants, j'eus même l'impression que nous entretenîmes un sourire complice.

Voilà comment je m'étais retrouvé, après cette étrange journée, en lieu et place du noir de la nuit qui habituellement

m'accompagnait, à pouvoir contempler en rentrant à mon domicile ce vendredi-là, un soleil certes déclinant, mais qui arborait fièrement un impressionnant halo rougeoyant. Après une journée si calme et si reposante, je ne pouvais qu'être gagné par un élan d'optimisme, et espérer que l'homme profiterait longtemps encore d'un tel spectacle.

*

Aussitôt la porte de mon appartement refermée, alors que d'ordinaire je manquais d'entrain pour exécuter mon simulacre du vendredi soir, je m'approchai de mon réfrigérateur l'humeur joyeuse ; et, après avoir choisi une entrecôte à décongeler, je détachai soigneusement du calendrier la page de la semaine passée et entrepris la lecture de la maxime de la semaine à venir :

Heureuse la génération dont les jeunes...

Je fus incapable d'achever ; c'était comme si mon corps et l'esprit qui y était associé s'étaient vidés de toute leur substance en un éclair, une fraction de seconde pendant laquelle un immense trou noir m'aurait envahi pour me siphonner de l'intérieur, et remplacer à la vitesse de la lumière tout ce que mon âme et mon enveloppe corporelle pouvaient contenir par de multiples sensations diamétralement opposées et des dizaines de questions plus ou moins métaphysiques.

Heureuse la génération dont les jeunes sont attentifs aux paroles des vieux

Alors que je tremblais de froid pendant que des perles de sueur dégoulaient de mon front ; alors que d'immenses plaques rouges s'abattaient sur l'ensemble de mon corps entraînant une vague urticaire de la plus haute intensité, mon cerveau se mit quant à lui à raisonner certes, mais de façon désordonnée et surtout à une vitesse excessive :

La phrase qu'avait prononcée le vieil homme à mon intention le jour du café philo était la même, mot pour mot, que celle qui était inscrite ce soir sur mon calendrier de l'année juive ; exactement la

même. La sentence en question était donc issue de la tradition juive, et ce n'était certainement pas une coïncidence ; si le vieil homme s'était adressé à moi en prononçant cette phrase particulière, c'était qu'il savait que je pouvais potentiellement la connaître, et donc que je pourrais tomber dessus un jour ou l'autre ; ainsi, il pensait certainement que je pusse être juif. Mais si tel était le cas, comment pouvait-il détenir une information que jamais je n'avais divulguée ? Avait-il entrevu mon réfrigérateur par l'embrasure de ma porte, un soir où il m'aurait suivi sans que je m'en aperçusse ? j'en doutais, car je vérifiais toujours consciencieusement que la porte d'entrée de l'immeuble fût bien verrouillée après mon passage. Avait-il alors eu l'occasion de rencontrer ma mère, ici ou chez son boucher, boucher qu'ils auraient donc en commun ? Cela me semblait hautement improbable, d'autant plus que ce boucher était situé assez loin d'ici, en plein cœur de la capitale. Était-il juif lui-même ? C'était déjà beaucoup plus vraisemblable, même si rien ne me permettait de pouvoir l'affirmer (cela commençait d'ailleurs à devenir pénible tous ces Juifs que l'on n'arrivait même plus à reconnaître en leur passant sous le nez) ; et, après tout, ce n'était pas parce qu'il m'avait servi un bout de phrase issu de textes juifs que cela faisait automatiquement de lui un Juif. Néanmoins, Juif ou pas Juif, la question juive restait centrale dans cette histoire. Il y avait là vraiment matière à réflexion... Et si jamais il était là pour me surveiller ? Qui pourrait bien se méfier d'un vieil homme peinant à marcher ? Et pour le compte de qui pouvait-il bien trava...

Le son strident de l'alarme anti-incendie vint mettre un terme à mes divagations ; un épais rideau de fumée finissait d'envahir la pièce. Au cours du repas qui s'ensuivit, en regardant d'un œil attristé la viande calcinée qui gisait au fond de mon assiette, je tentai de résumer le plus calmement possible la situation à haute et intelligible voix :

« Un vieil homme habitant l'immeuble d'en face m'avait un jour abordé de façon un peu loufoque, puisqu'il m'avait salué en prononçant une bien étrange maxime avant de s'en retourner chez lui comme si de rien n'était. Au-delà du caractère incongru de la rencontre, je retins que la phrase énoncée ne me semblait pas inconnue ; et voilà qu'en ce tout début de soirée, je venais de lire la

sentence en question sur le calendrier de l'année juive fixé sur mon réfrigérateur. Le vieil homme était-il juif ? Soupçonnait-il que je le fusse également ? Les deux hypothèses étaient hautement probables, mais seule une rencontre avec ce dernier pourrait me permettre de répondre avec certitude à ces deux interrogations ; et c'était là tout ce que je devais retenir, car finalement, le vieil homme ne m'avait-il pas justement invité à passer le voir chez lui ? »

En raisonnant de cette manière, il me sembla difficile de devoir céder à l'affolement, car en pensant de nouveau à la silhouette voûtée rentrer tranquillement dans le petit immeuble, sans doute était-il complètement irrationnel de m'imaginer au cœur d'une intrigue dangereuse, voire d'un machiavélique complot anti-juif fomenté à mon encontre ; et, si de sombres envies de romans noirs aux scénarios tordus je devais vraiment avoir le désir, peut-être serait-il préférable de les réserver exclusivement pour les récits qu'il pourrait m'arriver un jour d'écrire à ce sujet. En attendant, il était surtout urgent que je comprisse enfin que mon imagination débordante ne pouvait en aucun cas se substituer à ce quotidien routinier qui était le mien. Pourtant, ce quotidien, que souvent je trouvais un peu terne je devais bien l'avouer, commençait depuis plusieurs semaines à ne plus être tout à fait ordinaire, et l'originalité de la présente situation n'était finalement pas pour me déplaire ; alors, réfléchissant à ce qui souvent me faisait obstacle dans mon parcours au milieu des hommes, la plus grosse difficulté que j'allais devoir surmonter dans les jours à venir allait être de vaincre ma timidité maladive. Quant à ma modeste destinée, peut-être devais-je définitivement accepter, et avec sérénité, que jamais je n'arriverai à me tenir aussi éloigné que je l'aurais souhaité de la question juive.

*

Il me fallut néanmoins encore un peu de temps avant de me sortir de cette histoire, et si je n'avais pas été quelque peu aidé dans ma démarche, je ne suis pas certain que j'aurais réussi à dompter l'appréhension qui me gagnait dès lors que je tentais de résoudre de quelle manière je pourrais aborder le vieil homme. Au cours des longues nuits qui suivirent le solstice d'hiver, je tournais pendant des heures dans mon lit sans trouver le sommeil, cherchant

désespérément une solution à mes angoisses. Que la vie des hommes, et la mienne en particulier, me semblait bien plus épuisante que celle d'une nature qui suivait tranquillement le rythme des saisons sans se poser toutes ces questions ! De mes nuits d'insomnie, je ne tirais que bien peu d'enseignements, et si enfin j'arrivai à prendre une décision, ce ne fut que pour reprendre mon trajet habituel entre la gare et mon domicile, espérant ainsi provoquer une rencontre avec le vieil homme en bas de son escalier. Hélas, mon voisin était devenu invisible ; sans doute abordait-il cette période de l'année où le froid le plus intense côtoyait l'humidité la plus désagréable en restant calfeutré chez lui. Inlassablement, je passais donc chaque matin et chaque soir au ralenti devant son immeuble sans jamais le croiser ; et, feignant d'ignorer le ridicule de la situation, j'essayai de me persuader qu'il n'était pas certain non plus qu'un des trois interphones sur lequel apparaissait distinctement le patronyme « Moïse Tannenbaum » pût être vraiment le sien.

*

Vers le milieu du mois de février, un vendredi (décidément, il s'en passait bien des choses le vendredi), pressé par le temps, car il bruinaît en continu sous un ciel gris, je longeais sans ralentir la porte d'entrée de son immeuble ; mais quelle importance, puisque ce soir-là comme tous les autres soirs, tout était désespérément semblable à ce que j'observais habituellement : pas de vieil homme, une porte fermée, trois interphones, et toujours ce patronyme qui me narguait du haut de son étiquette. Pourtant, un détail retint inconsciemment mon attention ; non, pas un détail, juste la curieuse impression que tout n'était pas exactement à la même place que d'habitude. Je m'arrêtai dans mon élan, revins quelque peu sur mes pas et regardai autour de moi, cherchant sans le voir immédiatement ce qui pouvait bien m'avoir alerté. En étudiant attentivement la porte d'entrée, je découvris que le pêne de la serrure n'était pas dans sa gâche : la porte du petit immeuble était légèrement entrouverte. Alors que jusqu'à présent je n'avais jamais osé sonner à l'interphone, voilà que je m'imaginai un court instant pousser la porte et me glisser à l'intérieur. Passé cet inhabituel sursaut de hardiesse, je m'interrogeai aussitôt quant à l'attitude à adopter une fois le seuil franchi. Plutôt que de me retrouver dans une situation si délicate, n'était-il pas plus

raisonnable que j'appuyasse simplement sur le bouton de l'interphone ? Ou que je rentrasse bien tranquillement chez moi en me convainquant que j'avais bien d'autres choses à faire que de constamment réfléchir à rendre visite à un ancêtre dont il n'y avait certainement pas grand-chose à en attendre, sinon les mêmes histoires sans cesse rabâchées et les poncifs du genre « c'était mieux avant ! » ou encore « moi, de mon temps... ». Oui, la seule chose sensée qui me restait à faire était de rentrer dans mon appartement !

Heureuse la génération dont les jeunes sont attentifs aux paroles des vieux

Au moment de pénétrer dans mon immeuble, la maxime juive vint de nouveau me visiter. En soupirant, je regrettai une nouvelle fois que ma timidité m'eût empêché de prendre la moindre initiative, alors que je n'étais confronté qu'à un vieil homme inoffensif qui n'avait fait que m'inviter à venir lui rendre visite. La comédie n'avait-elle pas assez duré ? Le temps n'était-il pas venu que l'histoire suivît enfin son cours au lieu de constamment balbutier ? Changeant d'avis, je fis demi-tour et me dirigeai d'un pas mal assuré vers la serrure mal fermée ; je commençai à grelotter : à force de tergiverser, j'étais complètement trempé. Après des semaines d'atermoiement, je n'avais plus d'autre alternative ; il me fallait agir, et vite ! Plutôt que d'appuyer sur l'interphone, je poussai le plus doucement possible la porte d'entrée. C'était une vieille porte en bois, assez lourde, mais heureusement, elle ne fit aucun bruit au moment où je l'ouvris. Une fois le seuil franchi, je la refermai délicatement derrière moi, tout en prenant un soin extrême pour ne pas faire raisonner la serrure quand elle reprit sa place dans sa gâche. Je venais de pénétrer par infraction chez mon voisin.

*

Je me trouvais à présent dans un réduit très sombre à partir duquel s'élevait un escalier en colimaçon. J'étais de plus en plus embarrassé de me retrouver là ; pourtant, à aucun moment ne me vint l'idée de revenir sur mes pas. Mû par quelque chose qui s'imposait à moi, je m'engageai dans l'escalier le plus prudemment possible, mais le bois dont il était constitué émit dès la troisième marche un énorme

craquement qui me figea sur place. Trahi par ce gardien inattendu, je retins mon souffle pendant une longue minute ; aucun bruit pour me faire croire que l'on venait de repérer ma présence. Je pouvais poursuivre mon avancée avec une infinie précaution...

« Continuez à monter mon jeune ami, c'est tout en haut, au troisième étage ! »

Mon sang ne fit qu'un tour, et je me mis à trembler comme jamais je n'avais tremblé auparavant ; je sentis les plaques rouges envahir la totalité mon corps ; ma gorge se serra ; mon cœur battit la chamade ; il fallait absolument que je me sorte de cette situation inextricable, par tous les moyens, par tous les moyens ! Tout ce désordre dans ma tête ! À l'aide ! Comment vais-je m'en sortir ?

« Calmez-vous, mon jeune ami, calmez-vous ! Vous me semblez bien tourmenté ! Si cela peut vous rassurer, sachez que c'est moi qui ai sciemment laissé la porte ouverte ! Oui, je me suis permis de vous donner un petit coup de pouce, n'étant pas certain que vous oseriez un jour répondre à mon invitation ! Je dois vous avouer que cela fait maintenant pas loin d'un mois que je vous vois tourner en rond autour de chez moi. Ne soyez donc pas étonné d'avoir été si rapidement démasqué, si j'ose dire. De plus, il était improbable que quelqu'un d'autre que vous s'aventurât dans ce vieil escalier, puisqu'au premier étage loge un étudiant qui rentre chaque vendredi chez ses parents dès le début de l'après-midi, et que sous mon plancher habite un couple certes un peu plus jeune que moi, mais qui déjà préfère se calfeutrer dans son appartement dès la nuit tombée ; sans compter qu'ils ne reçoivent jamais personne. Sachant comment travaille le bois de cet escalier, il était inévitable qu'il craquât à un moment ou un autre, cet indice sonore annonçant inévitablement votre visite. Vous voyez, pas besoin d'être prophète pour deviner votre arrivée, tout au plus un zeste de logique aura été suffisant ! termina-t-il sur un ton enjoué. »

Le temps pour lui de finir sa petite explication et j'arrivais à sa hauteur, rassuré certes, mais quand même bien embarrassé. Il était là, devant moi, un brin amusé par la réussite de son petit stratagème ; quant à moi, cherchant une contenance à prendre, je jetais un rapide

coup d'œil à sa porte d'entrée et aperçut immédiatement la mézouza⁹ fixée sur le montant droit, une très jolie mézouza en bois verni, et qui tranchait avec la couleur gris sale de la piteuse cage d'escalier (j'avais fréquemment pu constater combien les parties communes des immeubles étaient mal entretenues, ce qui toujours m'étonnait quand j'entendais les sommes astronomiques que pouvaient déboursier certains copropriétaires à leur syndic. Mais nous étions vendredi soir, et il était rigoureusement interdit, comme me l'apprit plus tard ce bon Moïse, de faire du mauvais esprit quand l'heure de chabbat fût venue).

« Ah, je vois que vous regardez la mézouza. Savez-vous que c'est grâce à elle que j'ai compris que vous étiez juif ? Mais entrez donc, que nous poursuivions agréablement notre entrevue dans mon salon plutôt que sur le pas de ma porte ! Et permettez-moi également de me présenter : je m'appelle Moïse, Moïse Tannenbaum. »

Alors que j'essayais vainement de comprendre ce que pouvait venir faire la mézouza dans cette histoire, il continua sur sa lancée :

« C'était au printemps me semble-t-il. Je venais de sortir de chez moi pour effectuer ma promenade quotidienne, et je vous avais aperçu raccompagner un couple à leur voiture. J'avais surpris, qu'Hachem me pardonne ! la conversation animée qui avait lieu entre la dame et vous-même, et dans laquelle le mot « mézouza » revenait régulièrement. Alors forcément, entendre parler de mézouza à presque toutes les phrases d'une conversation ne fait pas obligatoirement de ses interlocuteurs des Juifs, mais en revanche, quand on voyait une femme d'un certain âge accabler un jeune homme avec force gestes et une voix tonitruante, alors on pouvait affirmer sans craindre de se tromper que ce fût une mère juive ! car elles sont parfois bien excessives les mères juives, n'est-ce pas ? Les clichés ont la vie dure vous savez conclut-il en riant franchement. »

Effectivement, je ne pouvais l'avoir oubliée, cette visite au cours de laquelle ma mère avait été une nouvelle fois remarquable d'abnégation dans sa volonté de me culpabiliser quant à mon refus obstiné de perpétuer la tradition juive. C'était au tout début de mon

9 Parchemins contenus dans une fine petite boîte rectangulaire fixée à hauteur des yeux sur le chambranle de la porte d'entrée d'une demeure juive.

aménagement, et elle s'était mise en tête de fixer une mézouza sur ma porte d'entrée, car selon elle, toute habitation où résidait un Juif devait absolument être identifiée comme telle. C'était également une protection pour ses occupants, avait-elle ajouté. Bien évidemment, je n'avais pas osé lui dire que je ne me sentais absolument pas juif ; mais la situation commença à franchement se détériorer quand agacé, je lui indiquai que je n'étais pas superstitieux, et que je n'avais absolument pas besoin de grigris sur ma porte pour me protéger des mauvais esprits. Que n'avais-je pas dit là... Comment ! la chair de ma chair qui ose me soutenir que la tradition juive est une simple histoire de superstition ! Que ce qui est écrit dans la sainte Torah ne vaut pas mieux qu'une vulgaire patte de lapin attachée autour du cou ! Mais tu n'as pas honte, mon fils ! Qu'ai-je donc fait à Hachem pour mériter ça ! Qu'ai-je donc fait de mal ? Tous les dimanches matin ton père t'emmenait au talmud-torah¹⁰ pour que tu sois instruit au mieux de tes racines, et des devoirs qui en découlent. Et les samedis matin à la synagogue ? Et toutes les fêtes ? Tu en fais quoi de tout ça ? Tu as tout oublié ? Tu veux tout renier ? Tes parents, tes grands-parents et tous nos ancêtres qui nous ont transmis notre passé et notre mémoire dans l'abnégation depuis plusieurs siècles malgré les multiples persécutions qu'ils auront dû affronter ! Te rends-tu compte que cela fait maintenant quatre mille ans que notre famille se transmet son identité de génération en génération ? et voilà que toi, en une trentaine d'années, tu viens réduire à néant ces quatre mille ans d'histoire ? Te rends-tu compte mon fils ? As-tu vraiment tout oublié ?

Non, je n'avais pas tout oublié. Je n'avais pas oublié le poids écrasant de la tradition, la contrainte de toutes ces fêtes entrecoupées de jeûnes et de prières interminables à la synagogue ; alors oui, au bout d'un moment, tout cela avait fait un peu trop pour moi, surtout entre dix et quinze ans, lorsque l'on avait qu'une seule envie, celle d'aller jouer avec les goyim¹¹ de son âge ; alors oui, j'avais voulu tout renier. À dix-huit ans, à peine le baccalauréat en poche, je n'avais pas tergiversé bien longtemps : je m'étais arrangé pour dénicher des études dans un établissement le plus éloigné possible du domicile familial, et je n'avais surtout pas emporté avec moi quoi

10 L'équivalent du catéchisme pour les chrétiens, serait tenté d'écrire le narrateur.

11 Terme yiddish pour désigner ceux qui ne sont pas juifs

que se soit qui concernât la tradition juive, poussant même le vice jusqu'à consommer des tonnes de charcuterie pendant les six années que durèrent mes études. Pendant ces six ans, ma mère m'avait laissé tranquille : « c'est important les études mon fils, même si j'aurais préféré que tu deviennes avocat ou docteur ; enfin, géographe, c'est toujours mieux que chanteur ou écrivain... ». Hélas, quand il me fallut chercher du travail une fois mon diplôme en poche, j'avais bien été obligé de revenir m'installer temporairement chez mes parents. Là, ma mère était immédiatement revenue à la charge avec sa tradition juive, et pire encore, j'avais à peine trouvé mon poste au sein du bureau d'études qu'elle avait commencé à suggérer qu'il était temps pour moi de me trouver une gentille femme, juive de préférence... Quelle horreur, que tout cela faisait effectivement terriblement cliché ! Et que ma mère était redoutablement persuasive, car comment résister à quelqu'un qui vous accusait de vouloir effacer en quelques années plus de quatre mille ans d'histoire ? Alors, une fois de plus, j'avais fini par céder en acceptant la pose de la mézouza ; mais j'avais refusé que soit exposé à la vue de tout l'immeuble le fait que je fusse juif ! Alors, noyé sous les pleurs de ma mère, mais aussi face à l'impatience de mon père qui avait depuis longtemps fait son deuil du caractère juif de son fils, et qui surtout, voyant le temps passer, commençait à s'énerver en imaginant les bouchons monstres qu'il allait devoir affronter pour retourner vers la capitale, j'avais finalement obtenu que la mézouza fût fixée à l'intérieur plutôt qu'à l'extérieur de mon appartement. Mon hôte était vraiment très délicat de parler aujourd'hui d'une « conversation animée », tant ma mère et moi étions dans une colère noire ce soir-là.

Aux prises avec ce douloureux souvenir, je remarquai à peine que j'avais pris place dans un confortable fauteuil en face duquel se trouvait une petite table basse où attendaient patiemment un bol d'olives et deux bouteilles d'alcool. Un peu en retrait, sur une commode, trois bougies étaient allumées. Dans l'appartement flottait la bonne odeur du tabac à pipe, et percevant d'agréables effluves en provenance de la cuisine, je fus subitement projeté de nombreuses années en arrière, au milieu de ces souvenirs profondément enfouis qui tout à coup resurgissent de l'enfance, ces souvenirs qui ont été à maintes reprises décrits dans les livres, souvent de si belle manière que le lecteur en revient toujours attendri, laissant ainsi le littérateur

du temps présent un peu perdu et bien en peine d'ajouter sa pierre à l'édifice du temps passé. Qu'il était bien difficile de saisir avec des mots ce moment si particulier qui saisissait à l'improviste celui qui en était l'heureux dépositaire. Il était là, surpris par cette révélation, étonné par cette résurgence d'un passé dont il avait fini par oublier l'existence, mais qui pourtant se dévoilait de nouveau devant lui, sous la forme d'un objet, d'une odeur, ou encore d'un son. Jusqu'à présent, il avait toujours imaginé qu'une telle expérience ne pouvait survenir que dans les livres, car il croyait, à tort, que seuls les livres étaient capables de faire office de mélancolique boîte aux souvenirs.

*

Je ne devais pas avoir plus de trois ou quatre ans, et tous les vendredis soir, j'avais le droit de m'installer dans le grand fauteuil du salon, celui dans lequel mon père passait ses soirées, après le dîner, à lire un article de journal, ou quelque chose de plus sérieux, comme un roman ou un recueil de nouvelles. Dès que je m'enfonçais dans cet imposant sanctuaire, je m'imprégnais de l'odeur du tabac à pipe qui était restée prisonnière du cuir, malgré le nettoyage au savon de Marseille que lui infligeait périodiquement ma mère. Là, j'attendais patiemment que cette dernière entrât doucement dans la pièce : elle s'arrêtait un instant ; me regardait affectueusement et s'avancait vers moi pour me passer la main dans les cheveux en les ébouriffant. Elle faisait alors demi-tour sur elle-même, marchait en direction d'un plateau en argent posé sur un meuble ancien, et fichait trois bougies dans le candélabre disposé au milieu du plateau ; après avoir craqué deux allumettes sur la surface rugueuse de leur boîte, elle allumait les bougies toujours dans le même ordre : d'abord celle de droite, ensuite celle de gauche, et enfin la bougie du milieu à laquelle elle semblait accorder une attention particulière. Ensuite, elle déposait délicatement un voile transparent sur sa tête, avant de marmonner une courte prière en levant les mains devant ses yeux fermés, les paumes tournées vers l'intérieur. Une fois le cérémonial terminé, elle se servait du voile comme d'un châle et disposait sur une petite table basse un bol d'olives, ainsi qu'une bouteille d'eau-de-vie à base de figes dont elle prélevait quelques gouttes pour les déposer dans un verre miniature. Elle s'asseyait alors en face de moi, et me versait dans un verre à moutarde du jus de pomme. Là, pendant un long

moment, elle me regardait en silence avec un large sourire. À cet instant précis, je savais qu'il allait se passer quelque chose de merveilleux. Alors qu'elle voyait que je commençais à m'agiter sur mon trône trop grand, elle se mettait à compter, lentement : dix... neuf... huit... sept... six... cinq... quatre... trois... deux... un... et... zéro ! annonçait-elle dans un joyeux éclat de rire. À chaque fois c'était le même miracle qui se produisait : mon père ouvrait doucement la porte, et en me voyant à sa place, fronçait les sourcils avant de s'écrier d'une voix enjouée : « Petit sacripant, qui donc t'as permis de prendre mon fauteuil, ce n'est pas ta mère j'espère ! » Et tandis que cette dernière tentait mollement de se défendre, il l'embrassait tendrement, puis m'attrapait par la taille, me faisant tourner deux ou trois fois autour de sa tête avant de me déposer doucement sur ses genoux. Là, il racontait à maman deux ou trois anecdotes au sujet de tel ou tel fidèle de la synagogue, et alors qu'il vidait d'un trait le verre d'alcool qui avait attendu patiemment, il me disait invariablement : « Mon fils, si je me rends tous les vendredis soir à la synagogue, c'est pour moi la meilleure façon de garder vivante l'âme juive qui est en moi ; je suis un Juif, et fier de l'être. D'ici un an ou deux, tu seras en âge de m'accompagner. Plus tard, bien plus tard, quand tu repenseras à ce que te répétait chaque vendredi soir ton père, et peu importe si ton cheminement t'éloigne de la synagogue, que jamais tu ne puisses avoir honte de ce que tu es : toi aussi, tu es un Juif mon fils, pour l'éternité ! »

*

Le vieil homme, qui sans doute attendait tranquillement que je revinsse de mon petit voyage dans le temps, prit alors la parole, et sans mettre fin à mes souvenirs, les prolongeât :

« D'habitude, je n'allume que deux bougies, une pour Rachel et une pour moi-même, mais ce soir, en laissant la porte du bas entrouverte, j'ai voulu prendre le risque de penser que vous mordriez à l'hameçon. » Puis, sans transition, il ajouta : « Mon ami, savez-vous pourquoi la mézouza est installée de façon oblique ? »

Pour la première fois, je levai les yeux vers lui sans me sentir déstabilisé ; sans doute commençais-je à m'habituer à ses singulières

entrées en matière. Et puis, comment ne pas se sentir en confiance dès lors que l'on vous regardait avec autant d'indulgence, avec un regard qui vous invitait à prendre le temps de la réflexion, mais qui surtout vous indiquait que vous étiez en droit de vous tromper. Je réfléchissais un instant. Je n'avais effectivement jamais fait attention à la façon dont était fixée cette satanée mézouza ; le jour de son installation, j'étais bien trop obnubilé par le fait qu'elle n'apparût pas à l'extérieur de mon appartement ; et, une fois ce rude combat gagné, lorsque je refermais la porte de mon appartement les jours suivants, j'évitais de la regarder, comme pour mieux l'oublier. Remarquant mon air songeur, mon hôte poursuivit :

« Il est d'usage de la placer ainsi en mémoire d'une célèbre controverse qui eut lieu jadis entre deux grands sages d'Israël¹², où l'un prônait qu'il fallait placer la mézouza à la verticale, tandis que l'autre défendait la thèse selon laquelle elle devait être placée horizontalement.

— Ah ! je comprends, monsieur Tannenbaum, c'est extrêmement simple ! répondis-je alors avec l'entrain de l'élève qui veut absolument se faire remarquer de son professeur. On aura alors retenu une solution médiane, un compromis, une façon qui convienne à tout le monde ; pas de vainqueurs, pas de vaincus en somme ; ou plutôt... que des vainqueurs ! concluais-je en fanfaronnant inutilement. »

Le vieil homme répliqua tranquillement : « Ou seulement des vaincus, ne croyez-vous pas ? » après quoi il laissa le silence planer quelques instants avant d'enchaîner : « C'est effectivement l'explication qui nous vient naturellement à l'esprit ; vous trouverez d'ailleurs de nombreux commentaires qui abondent en ce sens. Pourtant, de mon point de vue, cette explication me semble bien peu convaincante, et permettez-moi de commencer par une remarque d'ordre général : je me demande parfois si l'homme ne recherche pas le compromis seulement pour éviter de devoir choisir son camp, car vous n'ignorez pas combien il peut parfois être douloureux de faire des choix, surtout dans le cas d'un rude conflit entre deux personnes, lorsque que vous savez que donner raison à l'une vous fâchera définitivement avec l'autre. Mon jeune ami, n'oubliez pas non plus

12 Entre Rachi et son petit fils Rabbénou Tam

que rien dans la tradition juive n'ait affaire de compromis ; la Loi de Hachem est intransigeante et refuse toute adaptation qui soit. Ainsi, je crois que si la position oblique de la mézouza a effectivement une portée symbolique, il faut aller chercher ce symbole ailleurs que du côté du compromis. Plutôt que d'interpréter la position oblique comme un moyen de résoudre la divergence d'opinion entre deux célèbres exégètes, il faut plutôt y voir le symbole du conflit lui-même : à savoir que deux sommités d'Israël aient pu soutenir des avis opposés, et qu'aujourd'hui on se souvienne encore d'elles à travers cet épisode ; que l'une pensait que la mezouza devait être fixée verticalement, et que l'autre voulait la voir fixée horizontalement. D'une certaine façon, si j'avais vraiment voulu respecter la tradition, alors j'aurais dû choisir : soit la position horizontale, soit la position verticale, seules ces inclinations restant valables en tant que tel, la position oblique n'étant qu'un symbole du conflit, ce qui est très différent.

— Attendez Monsieur Tannenbaum, si je comprends bien votre raisonnement, la position oblique n'est pas conforme à la tradition, car selon la tradition, il existerait deux positions contradictoires. Pourtant, cette troisième position est devenue une position à part entière, et finalement, avec le temps, traditionnelle, n'est-ce pas ? Aujourd'hui, je peux donc fixer ma mezouza de trois façons différentes : horizontalement, verticalement, et de façon oblique, sachant que chacune de ces positions sera légitime. Mais entre nous, tout ceci n'est-il pas un peu complexe pour les personnes non initiées, surtout si elles ne sont pas juives ?

— Si c'est correctement explicité, je ne le pense pas, car vous-même semblez avoir très bien saisi la nuance, si subtile soit-elle !

— Ah ! mais je suis quand même juif monsieur Tannenbaum ! répondis-je scandalisé.

— Mon jeune ami, je crois que je vous ai assez importuné pour cette soirée, me répondit-il en souriant. Et je dois vous avouer que si je suis très heureux de votre visite, ma santé ne me permet plus de veiller aussi longuement qu'auparavant ; je me sens déjà terriblement fatigué. Je vais devoir vous raccompagner à ma porte. Si vous le souhaitez, considérez que vous serez, tous les vendredis, mon invité. Je m'excuse également de ne pas vous avoir offert à souper ce

soir, mais seulement un apéritif léger. Je peux maintenant vous l'avouer : je n'étais finalement pas totalement certain que vous viendriez !

Heureuse la génération dont les jeunes sont attentifs aux paroles des vieux

Il me fallut plusieurs jours avant de vraiment réaliser la portée de cette première rencontre, car sur le coup je ne compris pas le sourire radieux que je lisais sur son visage lorsque je pris congé de lui. Ce soir-là, Moïse Tannenbaum m'avait dispensé sa première leçon.

La parole est au lecteur

De ma rencontre avec Moïse Tannenbaum, je n'avais rien inventé ; tout au plus avais-je quelque peu sous-estimé les tempêtes successives que mon esprit avait essuyées entre la déconcertante invitation du vieil homme et ma visite effective à son domicile, ainsi que les scènes mémorables entre ma mère et moi ; mais, si pour les premières je n'avais pas trop insisté de peur de lasser le lecteur, j'avais délibérément abrégé les deuxièmes lorsque je pris conscience qu'il était certainement préférable de gérer ses histoires de famille à l'abri des regards indiscrets. Peut-être m'étais-je également souvenu qu'un jour, on m'avait enseigné qu'il me fallait honorer mon père et ma mère. Cette prise de conscience était si profonde et si sincère que j'avais même envisagé de révéler à mes parents ma nouvelle amitié ; mais, prudent, j'avais préféré différer l'annonce pour profiter pleinement de Moïse sans que personne ne vînt ajouter sa voix à nos discussions.

Cette rencontre avait été une véritable révélation ; dorénavant, j'abordais le début de la semaine dans l'attente du vendredi soir, que je passais toujours en compagnie de Moïse. Ce dernier, au-delà de sa remarquable faculté à me faire découvrir à sa façon la tradition juive, s'avérait être un excellent cuisinier. D'ailleurs, j'avais pris l'habitude de lui offrir, chaque veille de chabbat, une belle pièce de viande en provenance de mon congélateur qu'il se faisait une joie de préparer le lendemain. Ainsi, en lieu et place des atrocités bouillies ou brûlées qui avaient fait pendant longtemps le malheur de ma plaque de cuisson, je me délectais dorénavant d'un savoureux bœuf bourguignon, d'une blanquette de veau en sauce, ou encore d'une

entrecôte grillée accompagnée sobrement d'un peu de moutarde à l'ancienne ; et, avant de fermer la bouche sur tous ces mets délicieux, je lui racontais brièvement quelques anecdotes me concernant le temps de l'apéritif. Puis, au moment du kiddouch¹³ qui précédait le repas, l'univers habituel des choses profanes s'estompait et la judéité occupait alors l'ensemble de nos conversations.

*

Passant d'un extrême à l'autre, je ressentis subitement le besoin impérieux d'écrire une nouvelle centrée sur les Juifs. J'avais d'ailleurs confié très rapidement à Moïse que je m'essayais à l'écriture ; et, s'il m'avait indiqué qu'il ne pouvait pas vraiment me conseiller en la matière, il avait ajouté qu'il serait néanmoins très honoré de lire mes textes. Alors que je ne montrais plus mes écrits à quiconque, j'accueillis cette proposition avec enthousiasme. À mes débuts, j'avais naïvement proposé mes écrits autour de moi, mais rarement cette expérience me fut bénéfique. En effet, souvent je fus surpris, déçu voire vexé, en colère même, de constater combien mes rares lecteurs, en l'occurrence des personnes que je côtoyais plus ou moins régulièrement, ce qui peut-être rendait la relation plus délicate qu'avec un parfait inconnu, s'arrogeaient le droit de se livrer à une analyse impitoyable de mes textes alors que j'attendais simplement de leur part de sincères encouragements. Mais surtout, jamais encore je n'avais eu l'occasion de croiser un lecteur qui sût rester à sa place, à savoir m'indiquer combien tel passage l'avait fait sourire, rire, pleurer, agacé ou énervé. Jamais je n'avais encore eu accès à son sentiment le plus profond, et j'étais bien en peine de pouvoir en identifier les causes. Avais-je en face de moi des personnes qui avaient tout simplement peur de me faire part de leurs émotions, ou restaient-elles extérieures aux livres car c'était ainsi qu'on leur avait appris ? On leur avait appris, non pas à les lire, et encore moins à les aimer, mais seulement à froidement les étudier dans l'unique but de les évaluer ? Pire encore, souvent je fus moi-même jugé, et forcément condamné, en même temps que l'étaient mes textes. Peut-être évoluais-je dans une époque manquant cruellement de discernement, une époque dans laquelle s'enchevêtraient l'homme, l'écrivain et ses écrits ; une époque où des lecteurs désorientés et

13 Prière de sanctification

peut-être aussi un brin trop curieux, s'intéressaient en priorité à l'histoire personnelle de l'écrivain plutôt qu'à ses propres histoires. Était-ce parce que j'écrivais que j'évitais plus ou moins bien cet écueil ? Au cours de mes lectures, quand bien même on m'aurait signalé insidieusement que tel auteur avait eu des mœurs dissolues, que tel autre avait été un traître à sa Nation, aurais-je alors dû choisir mes livres en fonction de la moralité supposée de son auteur, ou encore de son patriotisme exemplaire ? Si telle avait été ma réaction, combien d'ouvrages insipides me seraient inévitablement tombés des mains, et combien d'œuvres remarquables aurais-je négligées ? Alors, oublions les écrivains, et recentrons-nous sur leurs écrits.

*

Un dimanche, plutôt que de partir en promenade, j'étais resté enfermé chez moi et avais écrit en une seule journée et sans arrière-pensée aucune (les arrière-pensées ne se dévoilent généralement que bien plus tard, au cours des lectures successives), ma fameuse nouvelle : « par un beau matin du mois d'août ». Dès le lundi matin, je la remis à Moïse afin qu'il en prît connaissance ; j'étais anxieux de recueillir ses commentaires, mais également extrêmement fier de moi, tant j'étais intimement convaincu d'avoir écrit là quelque chose de puissant et de percutant, sur le fond comme sur la forme. Alors que je m'apprêtais à attendre aussi patiemment que possible le vendredi suivant pour connaître son avis sur ce texte, car j'imaginai que Moïse souhaiterait prendre le temps de la réflexion pour me donner son sentiment sur mon œuvre, je découvris avec surprise, dès le lendemain, une petite feuille de papier pliée en deux dans ma boîte aux lettres, et sur laquelle il me priait de venir le voir aussi vite que possible. Sans attendre, je me précipitai chez lui, certain que j'y serai accueilli avec la ferveur que l'on accordait aux grands artistes de ce monde.

Pourtant, quand je le vis, tassé dans son fauteuil, le visage fermé et très fatigué, la légère angoisse qui étreignait le littérateur laissa immédiatement la place à la sincère inquiétude de l'ami. D'un geste las, il m'invita à prendre place à ses côtés, et il attendit que je fusse bien installé avant de m'adresser la parole d'une voix vacillante en même temps qu'il me prenait la main aussi fermement que ses

faibles capacités physiques le lui permettaient. Je tressaillis devant ce geste inhabituel ; je compris qu'il avait quelque chose d'important à me confier, et que je n'allais certainement pas recevoir les commentaires dithyrambiques dont j'avais secrètement rêvé ; mais, j'étais prêt à accueillir sereinement ses critiques, mesurant ainsi la profonde amitié qui me liait à Moïse.

« Mon jeune ami, le modeste lecteur que je suis ne peut qu'être perplexe devant le formidable décalage qui existe entre le contenu de tant d'écrits contemporains, et le contexte dans lequel évoluent leurs auteurs. Il y a d'abord cette manie, qui n'est d'ailleurs pas spécifique à notre siècle, d'écrire sur tout ce qui peut bien se passer à des milliers de kilomètres d'ici ; j'avoue être interloqué par toute cette littérature qui a besoin de voyager vers un autre continent pour s'émanciper ; et, de façon pernicieuse, quand celle-ci daigne s'intéresser à un terroir quelconque, cela sera la plupart du temps pour en décrire la médiocrité et l'enfermement supposés. Qu'il faut être bien naïf pour croire que l'herbe était plus grasse dans le champ du voisin ! J'ai également remarqué qu'après un engouement certain pour les récits prenant place dans un futur plus ou moins lointain, la mode est aujourd'hui de s'en retourner dans le passé pour réécrire l'histoire de têtes plus ou moins couronnées ; mais passons, là n'est pas l'élément le plus important dont je souhaitais vous faire part. J'ai surtout le sentiment, en feuilletant la littérature de mon siècle, que la plupart des œuvres qui me semblent estimables sont pour leur immense majorité d'un pessimisme exacerbé. Alors que je reste convaincu que la vie est une succession de moments de joies et de peines, la littérature du temps présent semble progresser inexorablement vers la noirceur la plus profonde ; les romanciers auraient-ils perdu le goût de la vie ? Ceci est d'autant plus troublant que jamais un pays comme peut l'être le nôtre aujourd'hui n'aura été confronté à une conjoncture aussi favorable ! Alors que sur notre sol, les champs de bataille se sont assoupis depuis plusieurs générations, alors que le confort matériel et l'espérance de vie de l'individu atteignent des sommets, je n'entends que plaintes et jérémiades en écoutant mon prochain au cours de mes promenades. Le passant a souvent l'air triste et aigri, et si heureusement je vois des enfants jouer au ballon en riant à l'ombre des arbres du parc, arrive toujours le moment où le gardien des lieux sort d'un fourré pour venir le leur

confisquer sous prétexte qu'ils pourraient piétiner les fragiles fleurs du jardin vaguement à *la française*. Que s'est-il passé pour qu'il soit dorénavant interdit de se rouler dans l'herbe ? Mes compatriotes craignent-ils à ce point le monde à venir alors qu'autour de moi, tout me semble si paisible ? Et quand bien même ma perception du monde serait erronée, quand bien même ce pays, mon pays, serait en proie aux troubles les plus terribles de son histoire, qu'il serait du devoir de chacun de ses habitants d'avoir la force et le courage d'emprunter le chemin de l'espérance ! Mais pardonnez-moi, je commence à suivre une pensée si confuse que je m'éloigne dangereusement de vos écrits.

En lisant votre nouvelle, j'ai pu constater que vous n'échappiez pas, vous non plus hélas, aux turpitudes de votre temps. Ne vous méprenez pas, mon cher ami, je ne vous demande pas non plus de me donner à lire un merveilleux conte de fées dégoulinant de niaiseries et de bons sentiments, où tout le monde vivrait heureux, marié, et avec une ribambelle d'enfants sages comme des images. Je ne sais que trop bien que la vie ne nous accorde pas toujours ce que l'on désire, qu'il existe parfois des accidents de parcours qui nous laissent des traces indélébiles. Mon ami, je suis vieux, et rares sont mes joies en dehors de nos rencontres ; alors, si même dans les livres, ces livres qui finalement sont tout ce qui me reste pour adoucir la solitude et la mélancolie d'une vie qui s'achève, je n'y retrouve plus l'espérance, que va-t-il me rester ici-bas ? Votre nouvelle est certes remarquable ; sur le plan de l'écriture, c'est un vrai bijou ; elle semble si réelle, si humaine, tant la lâcheté et la violence des hommes sont abordées à la perfection ; et puis, ce final : terrible, surréaliste, malsain même, où l'on découvre que cet anti-Juif forcené, que sa haine pousse à la folie et au crime le plus odieux, est lui-même juif ! C'est d'une rare perversité ! Et comme si cela ne suffisait pas, au moment où il met fin à ses jours, il se convertit à la chrétienté dans une ultime rédemption ! C'est l'œuvre du Diable lui-même, si vous me permettez ce petit trait d'humour noir. Votre nouvelle m'a tellement remué que je fus bien en peine de trouver le sommeil la nuit qui suivit sa lecture. Mon ami, mon jeune ami, au plus profond de votre âme, est-ce bien de tout cela dont vous avez vraiment envie de parler ? »

À cet instant, il tenta de se lever, mais fatigué par ce long monologue qui lui avait coûté beaucoup d'énergie, il s'enfonça plus profondément dans son fauteuil et poursuivit après un long soupir :

« Et puis j'avoue également être las de voir la question juive toujours abordée par le seul prisme de la haine anti-juive, et le pauvre Juif des romans systématiquement enfermé dans un wagon prêt à l'envoyer vers la mort. Mon jeune ami, les bibliothèques regorgent d'ouvrages dont le sujet est l'*antisémitisme*. J'en ai lu quelques-uns, avant de comprendre combien l'entreprise était vaine. À tous ces auteurs persuadés de comprendre et d'expliquer la haine envers les Juifs, et qui pour la plupart ne sont pas juifs d'ailleurs, j'aurais bien aimé leur préciser ceci : avant de réaliser ce travail, êtes-vous allés à la rencontre desdits Juifs ? Et si oui, lesquels ? Fort de votre science et de vos connaissances, peut-être ne jugiez-vous pas nécessaire de me connaître avant de parler de moi ? Et pourtant... Si vous aviez pris un peu de votre temps pour venir à ma rencontre avant de vous lancer à corps perdu dans vos recherches, j'aurais pu vous indiquer combien il était illusoire de tenter de comprendre et d'expliquer quelque chose d'irrationnel. Mon jeune ami, retenez bien ceci : la haine envers les Juifs est irrationnelle, en ce sens qu'elle dépasse la raison humaine, puisque les Juifs ne doivent leur propre existence qu'à l'existence de Hachem. Sans Hachem qui les a choisis, et non élus, il faudrait que je prenne le temps de vous parler un jour de ce terrible contresens, pour être le lien entre l'Humain et le Divin, les Juifs n'existeraient pas. *Pas de Hachem, pas de Juif*, c'est aussi simple que cela ; toute notre Histoire est contenue dans cette simple petite phrase. Alors pourquoi vouloir en faire un livre entier ? Ah ! mon jeune ami, à tous ces auteurs qui se sont évertués à écrire sur mon compte, que souvent j'ai souhaité les implorer, les supplier ainsi : vous ne me connaissez pas ; alors s'il vous plaît, ne parlez pas de moi, laissez-moi tranquille... »

« Pardonnez-moi, mon jeune ami, de vous avoir importuné avec ces réflexions, des réflexions si profondément enfouies en moi qu'elles me sont bien difficiles à clairement exprimer. C'est d'ailleurs quelque chose que je retiens de mon passage sur terre, et qui aura souvent été une grande cause de frustration : dès lors que je prends quelque chose trop à cœur, ma raison a toujours tendance à

s'éclipser. En tout cas, j'espère sincèrement que mes propos ne vous auront pas blessé, d'autant que je sens bien que vous vous impliquez énormément dans vos textes. Peut-être devriez-vous aller jusqu'à oublier tout ce que je viens de vous asséner de façon si péremptoire. Excusez-moi de vous avoir ennuyé avec mes stupides réflexions ; excusez-moi...

De nouveau, un très long silence.

J'étais profondément troublé. Au début de ma nouvelle, à la faveur d'un début de matinée tout ce qu'il y avait de plus ordinaire pour l'homme moderne, j'avais nonchalamment pris le lecteur par la main, pour ensuite l'entraîner sournoisement au sein de la journée particulière d'un individu dont on découvrait les multiples tourments ; et, une fois aux portes de la folie, de relâcher mon emprise au moment où le pauvre fou se fracassait par terre dans le dernier souffle d'un texte venu froidement à expiration. En imaginant la réaction du lecteur face à ce texte et à son final, je me souvins avoir été extrêmement satisfait de moi, persuadé que mon histoire sordide l'empêcherait sans doute de dormir pendant une heure ou deux. Au cours de la soirée, je venais d'être directement confronté à mon lecteur, et j'étais bouleversé de constater la portée de ma petite histoire sur mon ami Moïse, de cette capacité qu'elle avait eue de susciter des sentiments aussi douloureux : le malaise, la souffrance, l'angoisse, le désarroi ; bref, tout ce qui rendait la vie sur terre détestable et finalement... absolument invivable. En quelques minutes, je venais de passer de l'autosatisfaction la plus vaniteuse à une consternation sans précédent. J'avais terriblement honte de moi. Et si j'avais fait tout simplement fausse route ? Si le Divin m'avait vraiment accordé le don d'écrire, aussi modeste soit-il, attendait-Il que je le misse en œuvre de façon aussi malsaine, au point de provoquer des cauchemars chez le lecteur ? L'écriture ne répond pas toujours aux questions métaphysiques que se posent leurs auteurs. En revanche, ce fut à mon tour d'être tourmenté, puisque je ne pus trouver le sommeil pendant plusieurs nuits suite à cette soirée ; et, après cette longue et fiévreuse réflexion que je résumai par ce court paragraphe, j'écrivis dans la foulée les trois premiers chapitres de ce que j'allais plus tard intituler : « la véritable histoire de Monsieur Z ».

La vérité sur la véritable histoire de Monsieur Z

Pendant cette période, j'eus l'impression d'être littéralement transcendé. Alors qu'habituellement, j'écrivais de façon laborieuse, voilà que je réussis à rédiger trois chapitres d'affilée à raison d'un par semaine, du jamais vu ! J'étais si empressé que j'escamotais allègrement la phase de relecture ; la semaine suivante, je donnais mes feuillets à Moïse en même temps qu'un os à moelle et de la joue de bœuf avec lesquels il comptait concocter un délicieux pot au feu. Tout excité par ma prolifique et soudaine inspiration, je lui indiquais joyeusement que j'avais tenu compte de ses remarques, et que je comptais bien lui détailler tout ceci au cours de notre soirée de chabbat.

Ce vendredi, j'arrivais plus tôt qu'à l'accoutumée ; Moïse préparait encore l'apéritif. Je prenais à peine le temps de le saluer et m'asseyais dans le fauteuil qui m'était habituellement attribué ; sans même prêter attention à la bonne odeur qui embaumait la pièce, je commençai à parler :

« Alors voilà. Tout en restant dans la thématique juive, j'ai essayé de ne pas attaquer frontalement les antisémites. J'ai choisi l'humour, plutôt que le drame, pour accompagner mes propos. De plus, j'ai fait appel à quelques notions de Torah. Mais ce n'est pas tout. Dans cette partie réside une importante subtilité, pour ne pas dire le point central, crucial même, de l'ensemble de mon récit : dans le troisième chapitre, celui que j'ai intitulé « la face cachée de la rue », je me retrouve sur mon muret le long d'un parc après mon entretien avec le journaliste. C'est à partir de cet instant précis que le

récit bascule de la fiction à la réalité ! Pour résumer, on quitte mon imagination ténébreuse pour mon quotidien dans tout ce qu'il a de plus prosaïque. Ah oui ! j'ai aussi disséminé dans ce court chapitre un très grand nombre de références peu évidentes à découvrir ; un divertissement d'écrivain adressé aux lecteurs les plus perspicaces, en somme ! »

Moïse venait de sortir les olives du réfrigérateur et surveillait maintenant attentivement sa préparation. Je me levai, m'approchai de lui, et en pointant sous son nez un de mes feuillets, j'entrepris la lecture d'un paragraphe au sein duquel j'avais souligné quatre mots bien précis :

Heureusement, derrière les grilles qui s'étaient sur toute la longueur de la rue, un immense jardin, îlot de verdure tranquille dans le cœur de la cité, et au sein duquel, juste devant la fontaine, je vis passer de façon fugace une jeune fille avec à la main une fleur qui brillait. Enfin, me faisant face, il y avait la rue et ses immeubles haussmanniens qui donnaient souvent sa forme à la ville avec ses balcons typiques du deuxième et cinquième étage, et que cachait les nombreux ormes et autres robiniers avec leurs épais ombrages qui n'arrivaient pourtant pas à créer l'illusion d'une forêt.

J'entrai alors au cœur de mon explication :

« Dans ce court extrait, en lisant le bout de phrase suivant : une jeune fille avec à la main une fleur qui brillait, on remarquera une allusion au poème de Gérard de Nerval, intitulé *Une allée du Luxembourg*, et qui commence ainsi :

*Elle a passé, la jeune fille
Vive et preste comme un oiseau
À la main une fleur qui brille,
À la bouche un refrain nouveau.*

Le lecteur qui saura saisir cette allusion pourra donc situer la scène : je suis assis sur un muret du parc du Luxembourg, en plein cœur de Paris. Que l'action se déroulât dans la capitale n'était d'ailleurs pas bien difficile à découvrir puisque j'évoque un peu plus

loin dans le texte des *immeubles haussmanniens*. Si le lecteur est vraiment astucieux, il pourra même localiser encore plus précisément la scène ! En effet, à l'aide des mots *forme, ville, balcon et forêt*, il en déduira les deux titres suivants :

La forme d'une ville
Un balcon en forêt

Derrière ces deux titres se cache l'écrivain Julien Gracq, l'auteur du fameux *Rivage des Syrtes*. Et connaissez-vous le nom de l'éditeur de Julien Gracq ? C'est José Corti ; et même si ce dernier est décédé en 1984, sa maison d'édition ainsi que la librairie qui y est associée se situe toujours au 11 rue de Médicis à Paris ! Et que peut-on trouver le long de la rue Médicis ? Le parc du Luxembourg bien sûr ! Vous allez me rétorquer que le jeu de piste est loin d'être évident. C'est vrai ! Néanmoins, reconnaissez avec moi qu'il est on ne peut plus logique ! La seule difficulté que je n'ai pas encore réussie à surmonter, et ce en raison de mes lacunes en botanique, est que je ne sais absolument pas quelles sont les essences des arbres plantés de part et d'autre de la rue Médicis ; mais ceci n'est qu'un détail auquel certainement personne ne fera attention ! Pour finir, vous aurez sans doute remarqué que le chapitre s'intitule *La face cachée de la rue*. Ici, l'allusion est double. Comme je vous l'indiquai au tout début de cette analyse de texte, j'ai parsemé le chapitre de nombreux indices afin que l'on puisse retrouver le lieu exact où la scène se déroule. Mais là n'est pas l'essentiel de ce que j'ai camouflé ; la vérité, la vraie, est ailleurs. Si je me trouvais effectivement à cet endroit, ce n'était pas en raison de mon errance suite à mon délire radiophonique. Non, si je me trouvais réellement là, c'était dans l'unique but de présenter mon premier manuscrit, intitulé *Monsieur Z*, aux Éditions José Corti, plutôt que de leur envoyer par voie postale de façon complètement impersonnelle ; et d'ailleurs, j'avais minutieusement préparé cette rencontre : pour faire la meilleure impression possible, j'avais accompagné mon texte d'un petit dossier de présentation ; je m'étais également procuré plusieurs ouvrages de leur collection afin de leur montrer que je ne les avais pas choisis uniquement pour leur réputation, mais principalement parce que j'estimais mes écrits proches de certaines de leurs publications ; parmi celles-ci, Il y avait notamment *ameublement* de

Julien Maret que j'avais beaucoup aimé. Le scénario que j'avais imaginé était le suivant : comme n'importe quel client, j'entre dans la boutique, et je commence à flâner dans les rayons, choisissant un livre de droite et de gauche, tout en prenant soin d'en lire systématiquement et très attentivement la quatrième de couverture ainsi que deux ou trois pages intérieures. Je renouvelle l'opération jusqu'au moment où l'on remarque mon intérêt pour les livres ; il est alors certain que l'on viendra m'aborder en me demandant si j'ai besoin de renseignements supplémentaires. C'est là qu'il conviendra d'être adroit ! À cet instant, je glisse opportunément à mon interlocuteur que j'ai déjà lu un très beau livre publié par leur maison, le livre de Julien Maret, raison donc de ma présence ici, et tout en proposant une fine analyse critique de cet ouvrage, j'indique que je souhaite absolument découvrir d'autres livres, sinon du même auteur, tout au moins de leur collection littéraire. Il s'agira alors de poursuivre la conversation sur le thème de la littérature, en attendant de trouver le moment propice pour leur indiquer que moi-même je m'essaye à l'écriture. C'est là que tout va se jouer, puisqu'il me faut rester à la fois humble et un peu désinvolte dans mon attitude, genre : ah ! au fait ! j'ai quelque chose qui traîne dans ma sacoche ; sans vouloir abuser de votre temps certainement précieux, voulez-vous y jeter un coup d'œil ? Bien entendu, bien entendu ! Et là, en lisant rapidement les premières pages, mon interlocuteur ne cache pas son enthousiasme en me signifiant que mon texte est formidable. Si un jour je raconte mes mémoires, je pourrais alors me souvenir avec bonheur de cette rencontre et lui donner le titre suivant : *Édition d'un nouveau chapitre.* »

Je repris mon souffle, vidai d'un trait mon verre d'alcool, puis poursuivis ma démonstration.

« Malheureusement, dans la réalité comme dans mon imagination, ou plutôt, dès lors que je me retrouvais face à une situation préalablement imaginée, rien ne se déroulait jamais comme je l'avais présagé. À cet égard, ma visite aux Éditions Corti était un véritable cas d'école : j'avais d'abord tourné pendant une demi-heure autour de la librairie, tellement j'étais angoissé de devoir pénétrer à l'intérieur. Quand enfin je réussis à en franchir le seuil, je compris tout de suite que j'arrivais au plus mauvais moment. À l'accueil, il y

avait cette femme au téléphone ; je devinais immédiatement que c'était un des deux responsables : elle dressait à son correspondant un tableau sombre du milieu de l'édition ; qu'eux-mêmes allaient mettre la clef sous la porte tellement leur situation financière était délicate. « Tenez, hier, dans notre librairie, nous avons fait un chiffre d'affaires dérisoire. 40 euros seulement ! Comment voulez-vous que l'on s'en sorte ? » En attendant qu'elle veuille bien raccrocher, je décide donc de flâner un peu dans les rayons comme je l'avais prévu. Malheureusement, je suis absolument incapable de me concentrer ; je suis nerveux, et cela doit certainement se remarquer que je ne suis pas un client tout à fait ordinaire. S'engouffre alors dans la librairie un petit homme tout essoufflé ; il semble porter toute la misère de la vie citadine sur son dos ; sous un accoutrement proche de celui que porterait un adepte de la pêche à la mouche au moment du lancer, on devine une âme d'explorateur, mais si Paris était sans conteste une jungle, je doutais qu'il en apprécîât la faune. Je me dis alors que c'est certainement le deuxième responsable de la maison d'édition, car j'avais noté qu'une de leurs collections était principalement dédiée à la zoologie. À cet instant, nous ne sommes que trois dans la librairie : la femme au téléphone qui continue sa conversation de fin du monde, l'homme qui s'en va s'asseoir précipitamment dans un recoin comme s'il s'agissait du seul havre de paix qu'il eût connu, et moi, pétrifié au milieu des rayons. J'hésite encore une minute ou deux. La femme est toujours au téléphone, imperturbable. Je décide donc de me diriger vers l'homme qui s'est maintenant réfugié derrière l'écran d'un ordinateur portable. Arrivé à sa hauteur, il lève les yeux vers moi, et tout en me demandant en quoi il pourrait m'être utile, il ébauche un sourire engageant. Je reprends soudain espoir, et... commets une grossière erreur. Alors qu'il vient à peine de reprendre son souffle, il aura fallu que je me précipite bêtement en évoquant de but en blanc mon travail d'écrivain : sans précaution aucune, je lui assène que je viens leur remettre un manuscrit. J'ai d'ailleurs à peine prononcé le terme « manuscrit » que le petit monsieur se ferme comme une huître. À cet instant, je comprends que j'ai échoué, et que tout ce que j'avais savamment manigancé allait lamentablement péricliter dans la plus grande confusion. J'essaye néanmoins de me rattraper comme je le peux ; j'évoque maladroitement mes lectures et lui demande s'il n'aurait pas un peu de temps à m'accorder. Sa réponse est sans appel : Oui, je peux leur déposer mon manuscrit,

mais sinon, aviez-vous pris rendez-vous ? Non ? Alors maintenant, j'ai du travail, veuillez m'excuser ! Décontenancé par cette fin de non-recevoir, complètement perdu au milieu de tous ces livres, je fais une dernière fois le tour de la librairie avant de m'approcher de la sortie. Au moment de pousser la porte, je regarde tristement en arrière et articule péniblement et faiblement un « je vous souhaite une bonne journée » avant de partir. J'en suis presque certain, ni l'un ni l'autre n'auront entendu mon adieu.

— Mon cher ami, votre histoire est passionnante, on se croirait vraiment dans un roman, m'indiqua Moïse en souriant.

Sans relever une remarque qui aurait pu me mettre en abyme, je terminai mon histoire :

— Imaginez mon désarroi en sortant de la librairie. Alors, pour me remettre de ma déconvenue, je suis allé méditer quelques instants sur le fameux muret qui sépare la rue de Médicis du parc du Luxembourg. C'est de ce petit moment passé en face de la librairie Corti que je me suis inspiré pour écrire ce petit bout de chapitre. Vous connaissez maintenant, et la vérité, et la suite...

*

Depuis un petit moment déjà, Moïse s'était installé dans son fauteuil. Il me faisait maintenant face ; je le trouvais de plus en plus fatigué ces derniers temps. J'eus un peu honte, car mes histoires, en plus d'être très centrées sur des problèmes dérisoires qui ne concernaient que moi, ne l'avaient certainement pas reposé. Et que dire de mon comportement à la limite de l'impolitesse... Je me tus et attendis patiemment. Au bout d'un long moment, il leva vers moi un regard attendri et articula avec beaucoup de peine :

« Mon jeune ami, je ne pense pas qu'il soit nécessaire de donner des repères trop précis au lecteur. Laissez-le, face à vos écrits, seul avec son imagination. Je suis sincèrement convaincu que c'est préférable ainsi, d'autant plus que vous n'avez pas, me semble-t-il, la prétention de vouloir dépeindre la réalité telle qu'elle s'offre à vos yeux, et surtout, telle qu'elle pourrait s'offrir aux yeux du lecteur s'il venait à se rendre sur place pour tenter d'y retrouver ce que vous

avez écrit. Quoi qu'il puisse advenir, il ne pourra pas recréer la scène dans la librairie. Il risque même de découvrir un lieu qui le décevra, car bien différent de ce qu'il avait imaginé à travers votre description ; plus grand par exemple, et avec des rayons sagement rangés, alors qu'il s'attendait à découvrir une minuscule boutique avec des ouvrages débordants de tous les côtés. De plus, imaginez qu'il vienne à converser plaisamment avec les deux habitants des lieux ; que va-t-il alors bien pouvoir penser de votre attitude, sinon que vous lui avez servi un mauvais numéro de cirque ? Et puis n'oubliez pas une chose : le temps passe... Votre fameuse librairie, savez-vous combien de temps encore elle perdurera ? Sera-t-elle encore là le jour où il lira ce récit ? Je ne vous conseille pas non plus d'être totalement évasif, mais indiquer simplement que votre action se situe dans la capitale, sans la citer d'ailleurs, me semble suffisant. Imaginons par exemple qu'après votre pause sur votre muret, vous décidiez de vous promener dans le parc voisin. Ce passage sera réussi seulement si le lecteur peut saisir l'atmosphère qui s'en dégage, cette même atmosphère qu'il doit pouvoir lui-même ressentir en se promenant de son côté dans un parc quelconque. Alors, est-ce bien la peine de rendre tout ceci, non pas réel, mais complètement figé dans l'espace ? Très sincèrement, il est souvent préférable de ne pas donner trop d'indications au lecteur, surtout dans un Monde où l'on passe sans cesse son temps à chercher le pourquoi du comment, dans un monde où même le plus anonyme des lecteurs, alors que vous ne l'avez pas invité, va venir décortiquer votre texte pour un bien triste résultat. Imaginez un seul instant qu'un farfelu vienne un jour nous révéler que la madeleine de Proust n'a jamais existé ; que ce n'était en fait qu'une biscotte rassise, et que c'était pour simplement la ramollir, qu'elle aura été plongée dans un thé, thé qui soit dit en passant n'était sans doute qu'un verre de vin rouge indigeste. Suite à une telle révélation, en lisant de nouveau ce passage fameux, pensez-vous qu'elle sera aussi douce qu'elle l'était auparavant, la mélancolie de nos souvenirs ? Non, mon ami, l'homme a besoin de rêver ; alors laissez-le aveugle au milieu de votre rue, il en trouvera d'autant plus la lumière...

J'avoue avoir également envie de vous dire d'être plus prudent avec votre enthousiasme. De temps à autre, il emporte votre plume de façon peu raisonnable. Les idées foisonnent, s'envolent,

virevoltent d'une façon telle qu'il est parfois bien difficile de vous suivre. Sans pour autant donner la clef au lecteur, peut-être conviendrait-il de le prendre affectueusement par la main, plutôt que de le lâcher sans ménagement au milieu de votre tourbillon. Mais après tout, c'est aussi l'originalité de vos propos et le foisonnement de vos idées qui font votre charme, et c'est peut-être dommage de vous conseiller quelque chose de plus académique. Finalement, faites comme si je ne vous avais rien dit ; je suis en train d'outrepasser mes prérogatives de lecteur.

— Mon cher Moïse, ne pensez-vous pas que je pourrais écrire un livre qui raconterait nos soirées du vendredi ? m'écriais-je tout à coup.

— Mon jeune ami, croyez-vous vraiment que cela intéresserait quelqu'un ?

— Pourquoi pas ? Et puis, n'est-ce pas vous-même qui m'indiquiez au début de nos rencontres que vous étiez fatigué de voir le Juif des romans systématiquement affublé d'un pyjama rayé ?

— Je me demande si je n'ai pas une très mauvaise influence sur votre façon de penser, me répondit-il en souriant. »

*

De mémoire, c'était ainsi que s'était conclu le dernier chabbat que nous avions passé ensemble. Le vendredi suivant, il avait dû décliner notre rendez-vous ; il souffrait d'une grosse angine. Cela m'avait un peu inquiété mais jamais je n'aurais pu imaginer que seulement quatre jours plus tard, le concierge qui lui montait chaque matin son courrier l'aurait retrouvé dans son fauteuil, comme endormi, la tête tombée sur son cou, les bras ballants de part et d'autre des accoudoirs, et la petite boîte dont j'allais être le destinataire, simplement posée sur ses genoux. Aujourd'hui, je comprenais mieux ce qu'avait voulu exprimer Moïse, le jour où il avait évoqué la vie comme une succession de joies et de peines. Pendant plusieurs semaines, j'avais été porté par notre amitié nouvelle. J'attendais avec joie et impatience chaque vendredi soir, et lorsqu'en fin de soirée, je descendais l'escalier légèrement grisé par quelques verres de vin, je m'amusais comme un enfant à tenter en vain de ne pas en faire couiner la moindre marche ; peu à peu, j'avais

retrouvé la sérénité, et je passais dorénavant une belle fin de semaine : le vendredi soir en compagnie de Moïse ; puis le samedi en profitant pleinement de la solitude paisible de mon appartement pour jouer de nouveau de la guitare et écrire, sans ressentir le besoin de me confronter aux hommes ; le dimanche enfin, je m'en allais retrouver l'inspiration le long des chemins. Mais en cette triste soirée, ma peine était insondable, mon élan brisé. Je n'aurai jamais plus l'occasion de profiter de son enseignement comme de partager avec lui le quatrième chapitre de *La véritable histoire de Monsieur Z*. J'allais devoir me débrouiller tout seul, ou alors m'arrêter là.

Éternelle randonnée

Emporté par toutes ces pensées moroses, je n'avais pas vu le temps passer depuis que je remontais le cours de la rivière. Les montagnes approchaient ; j'allais enfin pouvoir choisir la vallée encaissée d'où dégringolerait un de ses multiples affluents. Afin de bénéficier de l'exposition au soleil la plus tardive possible, je m'engageai dans un vallon côté adret au milieu duquel je discernai deux chalets d'alpage aux volets clos. Partiellement gravillonnée, la route en lacets se transforma rapidement en un vague chemin carrossable qui me conduisit jusqu'aux bâtisses à proximité desquelles j'abandonnais mon véhicule ; j'allais devoir maintenant emprunter un large sentier cheminant au milieu de prairies recouvertes de longues herbes aux tons ocre. Avant de poursuivre mon périple à pied, je m'assis quelques instants, légèrement en amont du pont en bois qui enjambait le torrent, et tendis l'oreille. Je perçus distinctement trois étages sonores : le bruissement des insectes ; le roulis du torrent ; le bruit du vent dans les arbres. Étonnamment, de tout cet enchevêtrement de sons hétéroclites résultait un ensemble harmonieux agréable à entendre. Magique alchimie... Je me levai et commençai mon ascension. Déjà les premiers alpages remplis de chardons et de lys martagons. En regardant autour de moi, il me sembla étrange de me retrouver là, la petite Torah dans mon sac à dos, à la recherche d'un lieu propice pour l'enterrer. Que pouvaient avoir en commun ce fond de vallée haut-alpin et la Montagne de Sion ? Hachem pouvait-il être avec moi en ce moment, si loin de la terre d'Israël ? Avait-il vraiment le temps d'accompagner un jeune homme qui essayait tant bien que mal de retrouver ses racines juives ? N'avait-Il pas plus urgent à faire ?

Devoir protéger son Peuple sur la Terre qu'Il lui avait destiné n'occupait-il pas tout son Être ? Ma présence ici n'était-elle pas complètement saugrenue ? ou plutôt, ne devrais-je pas envisager à terme de voyager vers Israël si je souhaitais vraiment atteindre toute l'Unité de mon Être ? Peut-être... Pourtant, parvenu à l'orée de la forêt de mélèzes, à une altitude où maintenant la végétation peinait à monter vers le ciel, je me sentis suffisamment proche de Lui pour libérer l'étoile de David que je portais sous mon vêtement. J'étais encore à près de deux heures du sommet le plus proche, mais j'avais déjà suffisamment marché pour pouvoir jouir d'une vue panoramique de la vallée, ainsi que de tout le chemin effectué. Je m'approchais ; j'avais marché trois heures environ, assez lentement, sans vraiment m'en rendre compte.

À cette altitude, je n'avais d'autres compagnons que les marmottes et leurs cris stridents qui surveillaient ma progression. Et puis, il y avait aussi... comment dire, cette impression d'avoir quitté la terre des hommes pour la terre de l'Homme, un lieu qui m'était aujourd'hui réservé, et qui le serait demain pour celui qui s'apercevrait que ce paysage lui était également dédié. Au-dessus de moi, le sentier continuait son ascension ; ce n'était plus vraiment un sentier creusé par les hommes, mais plutôt une trace ravinée chaque année à la fin du printemps par des neiges qui refusaient l'éternité ; je m'assis alors sur une roche plate recouverte de lichen. De mon petit sac à dos que je posai devant moi, je sortis la précieuse Torah, une petite pelle de jardinier ainsi qu'une kippa. Je souriais en pensant à la tête que pourrait faire le randonneur essoufflé qui lèverait les yeux, et alors qu'il espérerait voir le sommet à portée de main, aurait devant lui une vision autrement singulière. Je choisis un endroit à l'ombre de la roche. Là, à l'abri du vent, un massif de petites fleurs d'altitude au pistil jaune et aux pétales violets s'épanouissait discrètement. Je creusai au plus près des fleurs un trou avec d'innombrables précautions, car je savais combien la moindre parcelle de pelouse était fragile à cette altitude. Tout autour, l'air était limpide, cristallin même. Je me coiffai de ma kippa, et déposai précautionneusement le petit livre dans la cavité. Je fouillai de nouveau dans mon sac, et en sortit un petit bout de papier. Avant de partir, je m'étais interrogé sur l'opportunité de réciter une prière pour l'occasion. Eu égard aux circonstances, le

kaddish¹⁴ était certainement un choix judicieux ; alors j'avais griffonné à la va-vite la prière en phonétique. Je recouvrai la Torah de terre, et replaçai délicatement la bande de pelouse que j'avais décollée. Accroupi aux côtés de la petite sépulture, je regardai le Ciel ; seuls des petits nuages de chaleur se formaient au-dessus des sommets avant de disparaître aussitôt. J'hésitai à réciter la prière, par timidité, par manque d'habitude face à la liturgie, et sans doute par crainte de Le déranger pour quelque chose qu'il allait trouver bien futile. Enfin, je me lançai, mais je ne réussis qu'à égrainer difficilement les mots en hébreu dans un vague murmure. Une fois la prière achevée, et alors que je contemplai sans m'en lasser le magnifique panorama que j'avais sous les yeux, j'espérai qu'Il avait pu percevoir mes chuchotements. Je scrutai de nouveau le ciel, et pliai le morceau de papier en quatre avant de le reposer délicatement au fond de mon petit sac. Je pris ensuite une grande bouffée d'air pur, et le plus sincèrement du monde, j'articulai enfin à haute et intelligible voix : « Merci d'être resté patiemment à mes côtés pendant toutes ces longues années. Amen. »

Décembre 2017

14 Prière souvent récitée en souvenir des morts

Table des matières

UN JUIF.....	1
DU MÊME AUTEUR.....	3
Par un beau matin du mois d'août.....	5
La véritable histoire de Monsieur Z.....	25
Chapitre premier : silence radio.....	25
Chapitre deux : des préjugés à plus d'un titre.....	28
Chapitre trois : la face cachée de la rue.....	34
Chapitre quatre : Coups d'œil dans le métro.....	36
Par une sombre soirée du mois d'août.....	61
Notre première rencontre.....	64
La parole est au lecteur.....	94
La vérité sur la véritable histoire de Monsieur Z.....	101
Éternelle randonnée.....	110

Les bâtisseurs du temps – Paul Jeanzé
Février 2024